

sur la même LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982



L'intrigant Mr Belin

BENJAMIN BIOLAY * LAURA COX * MADEMOISELLE K * FFF * FISHBACH * KILL THE PRINCESS * MARTIN DUPONT

ESPRIT, ES-TU LÀ ?

Je ne sais pas pour vous, mais plus les années passent plus je me laisse aller à mes pensées, convoquant des images du passé qui refont surface et, d'ailleurs, pas forcément celles que j'aurais immédiatement appelées. Étrangement, celle qui m'est récemment revenue est celle de la dernière page de la bande dessinée *Astérix et Cléopâtre* que j'avais eue enfant. Elle ne figure pas une représentation de César déboussolé devant le caractère trempé de sa belle, ni cette dernière mordue mortellement par un serpent. Encore moins celle du banquet au village avec Assurancetourix baillonné et enchaîné à un arbre. [NdlR : notons au passage le misérable traitement réservé à la culture dès le premier siècle avant J.C.] Non, la page qui m'est apparue est celle où les auteurs (et sans doute l'éditeur) égrainaient une longue et instructive litanie des moyens utilisés et nécessaires pour donner vie à cette nouvelle aventure : tant de crayons, tant de gommes, tant de feuilles de papier, de tubes de peinture, etc. À l'époque, mon imaginaire d'enfant était émerveillé et reconnaissant devant tant d'efforts déployés. Ces étincelles dans les yeux, bien des années après, sont toujours bien présentes lorsqu'arrive un nouveau numéro de Longueur d'Ondes car, lui aussi, demande beaucoup de kilomètres d'écriture, de ratures, d'heures d'écoute et d'enregistrement, des débats passionnés, des centaines de photos et d'interminables transcriptions d'interviews. Et surtout une grosse dose de passion pour la scène francophone et d'amour pour les artistes que nous nous attachons, sans relâche, à mettre en lumière.

Parlons-en justement de ce numéro 108, celui des 2 ans de la nouvelle formule du magazine qui pour l'occasion a pris un peu d'embonpoint avec ses 148 pages, résultat d'un trop grand appétit face aux tentations soniques d'une scène toujours aussi vigoureuse, incarnée en couverture par l'un des personnages les plus talentueux et énigmatiques qui soit : Bertrand Belin. Son dernier album, *Watt*, fait l'unanimité et finit définitivement d'asseoir, si besoin en était, l'écrivain, acteur et musicien comme une figure majeure du paysage artistique français. Initiales BB également pour un autre monument présent dans ces pages, en la personne de Benjamin Biolay. Lui aussi, avec *Le Disque Bleu*, rallie tous les suffrages, et l'entrevue qu'il nous a accordée devrait suivre le même chemin. Les deux artistes aux initiales communes sont entourés d'une vingtaine de groupes et artistes que nous avons rencontrés, soucieux de couvrir aussi largement que possible tous les genres musicaux qui résonnent sur la scène francophone, allant ainsi là où peu s'aventurent : Laura Cox, Mama's Ashes, The Twin Souls, Dirty Deep, Sortilège, Tambour Tambour, Mademoiselle K, Fishbach, Kill The Princess, Kids Return, Martin Dupont... Sans oublier l'hommage de Pascale Le Berre à Philippe Pascal.

Et puis il y a ce dossier exceptionnel avec 15 artistes (Clemix, Sam Sauvage, François Staal, Les Hurllements d'Leo, Debout sur le Zinc, Fil, Blondbéliér, Michel Cloup, Oldelaf, Nicolas Paugam...) qui s'expriment sur le sujet passionnant des mutations de la chanson française qui, elle aussi, n'en finit pas de se renouveler pour faire émerger une génération de nouveaux talents qui viennent entretenir la flamme.

J'espère, au nom de celles et ceux qui font Longueur d'Ondes, que vous prendrez autant de plaisir à lire ce magazine que nous avons eu à le créer, sans être capable néanmoins de vous dire combien de pages ont été noircies, de disques ont été écoutés, ni combien d'heures en interview ou rédaction ont été passées. Parce que quand on aime, c'est bien connu, on ne compte pas.



DÉCOUVERTES

010. COCO MACÉ

004. COPYCAT

020. LOU LÉON

008. MAX BABY

012. SALUT L'ORAGE

PORTFOLIO PHOTOS

060. GOJIRA À L'ACCOR ARENA PAR DAVID POULAIN

DOSSIER

120. CHANSON FRANÇAISE AVEC : BLONDBÉLIER, CLEMIX, CYRIL MOKAIESH, DEBOUT SUR LE ZINC, FIL, FRANÇOIS STAAL, LES HURLEMENTS D'LEO, LOUIS LA FLEMMÉ, MAREK ZERBA, MICHEL CLOUP, NICOLAS PAUGAM, OLDELAF, PASCAL GRUFFAZ, SAM SAUVAGE, YVES JAMAÏT

CARNET

133. LES SORTIES ALBUMS ET L'ACTU ROCK

CHRONIQUES

138. DISQUES

144. LIVRES

Fondateur > Serge Beyer

Directeur de la publication > Xavier-Antoine Martin

Publicité > Émilie Delaval – communication.longueurdondes@gmail.com

Couvertures > Photo recto : Christophe Crénel | Photo verso : Christophe Crénel

Maquette magazine > Spleen Doctors | Webmaster > Marylène Eytier

Commandes et Abonnements > www.longueurdondes.com/la-boutique-lo
Magazine Trimestriel | Imprimé en France par Korus Imprimerie (33. Eysines)

Dépôt légal > janvier 2026 | I.S.S.N. : 1161 7292 | CPAPP : 027 G 95379

EN COUVERTURE

036. BERTRAND BELIN

120. CHANSON FRANÇAISE : LA PAROLE EN MOUVEMENT

ENTREVUES

094. BENJAMIN BIOLAY

112. BOUND BY ENDOGAMY

050. BUKOWSKI

080. DIRTY DEEP

108. FFF

028. FISHBACH

088. FOREVER PAVOT

020. GRANDMA'S ASHES

042. JEANNE TO

024. KIDS RETURN

046. KILL THE PRINCESS

032. LA CAFETERA ROJA

100. LAURA COX

054. MADEMOISELLE K.

076. MARTIN DUPONT

072. PASCALE LE BERRE

104. SORTILÈGE

084. TAMBOUR TAMBOUR

016. THE TWIN SOULS

116. YOUR INLAND EMPIRE

SOMMAIRE

Ont participé à ce numéro > Jessica Boucher-Rétif, Christophe Crénel, Stéphanie Favreau, Groux, Arno Jaffré, Pierre-Arnaud Jonard, Xavier-Antoine Martin, Julien Naït-Bouda, Xavier Palau, Laurent Thore, Bruce Tringale

Photographes > Jessica Calvo, Christophe Crénel, Émilie Daniel, Marylène Eytier, Ivan Garand, Gweza, Juliane Lancou, David Poulain

Les articles publiés engagent la responsabilité de leurs auteurs. **Tous droits de reproduction, même partielle, réservés.**

Éditeur de la publication > Sur La Même Longueur d'Ondes - 22, Chemin de Sarcignan 33140 Villenave d'Ornon

Copycat

Morning Glory

ENTREVUE : BRUCE TRINGALE - PHOTO : ANASTASIA KOROSTELKINA



EN MOINS D'UN AN, L'ÉNERGIE COMMUNICATIVE DES DEUX COUSINES NIVERNAISES DE COPYCAT A MIS LES FANS À GENOUX, SAISIS PAR LEUR PUISSANCE SCÉNIQUE ET DES TUBES EN FORMULE "OPEN BAR", DÉSORMAIS GRAVÉS SUR UN PREMIER EP IMPARABLE.

2025, année riche et intense, devrait marquer le parcours du duo d'une pierre blanche, comme le confirment Apolline et Zoé : « On vient en effet de vivre une année complètement dingue. Notre sélection aux iNOUÏS du Printemps de Bourges a été un levier hyper fort qui nous a ouvert beaucoup de portes. On a terminé l'année avec la sortie de notre premier EP *Morning Routine* et avec des concerts incroyables où l'on voit de plus en plus de gens crier nos paroles. » Derrière des chansons apparemment fraîches et mélodiques, les musiciennes abordent souvent des thèmes particulièrement sombres, révélant une réelle maturité. « On a imaginé l'album comme une entrée dans le chaos de la vie de deux meufs dans la vingtaine, avec toutes les belles choses mais aussi toutes les failles que ça représente. Il est écrit avec nos mots, avec le plus de sincérité possible. Alors, en effet, on y aborde des thèmes difficiles tels que les violences sexuelles, les troubles du comportement alimentaire, la dépression, les difficultés à accepter son corps, l'addiction aux réseaux sociaux, notre peur face à la façon dont notre société évolue, autant de sujets qui nous tiennent à cœur en s'accrochant à l'idée que « ça ira mieux demain » ! »

« Mon rapport à la musique est assez libre, je ne suis pas très fan des cases rigides où l'on considère que l'autotune peut être une "trahison" à des racines rock. »

Apolline, que l'on a déjà pu croiser dans *Plastic Age*, projet au son plus rugueux limite punk, ne renie pas le virage désormais plus pop pris avec Copycat, dans lequel l'usage de l'autotune n'est plus tabou : « Mon rapport à la musique est assez libre, je ne suis pas très fan des cases rigides où l'on considère que l'autotune peut être une "trahison" à des racines rock. C'est juste hyper quelque chose d'intéressant à utiliser, que l'on adore expérimenter en studio comme en live, et qui est aujourd'hui très présent dans plein de styles de musique. » Les musiciennes n'en oublient pas pour autant leurs racines rock, particulièrement tournées vers la scène indé, que l'on retrouve sur des titres comme "Bête Noire" ou "La Rosée". « Le côté indie et l'énergie rock/punk se ressentent en effet à pas mal d'endroits de l'EP parce que ça fait partie de nos influences et c'est ce que l'on écoute le plus. C'est aussi le type de son que l'on préfère pour la basse et la guitare, ce qui a beaucoup guidé l'enregistrement en studio. Pour "La Rosée", la basse est bien teintée des Pixies mais aussi de cette vibe punk pop années 2000. »

Contrairement à beaucoup de duos qui choisissent de s'adjoindre les services d'un batteur ou batteuse pour le live, les musiciennes ont pris un autre parti. « La formule duo est une priorité pour nous. On n'a jamais eu envie d'être un trio pop rock. On aime inventer nos propres règles. Et puis notre ordi a des trop beaux stickers pour pas être sur scène avec nous. » (Rires) Comme déjà évoqué, il y a un autre sujet, plus grave, sur lequel Apolline et Zoé s'accordent : celui du combat contre les violences et sévices faits aux femmes, fléau qu'elles dénoncent notamment dans le titre "Open Bar". « Cette chanson a été hyper bien reçue de la part de notre public, meufs comme mecs. Voir que les femmes qui nous écoutent s'en emparent, c'est le meilleur sentiment du monde. On est fières d'avoir pu ajouter notre pierre à l'édifice du combat féministe actuel. »



Salut l'Orage

Tout Pour la Scène

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : ANTOINE BERTRAND

SALUT L'ORAGE INCARNE AVEC INTENSITÉ UNE VISION ROCK MODERNE, VIBRANTE ET LIBÉRATRICE, QUI ASSUME PARFAITEMENT LA LANGUE FRANÇAISE. LOIN DE SE SOUCIER DE LA TENDANCE ET DE LA BIEN-PENSANCE, CETTE SENSATION LIVE INCANDESCENTE TRACE SA ROUTE AVEC UNE DÉTERMINATION EXEMPLAIRE, ENVISAGEANT AVANT TOUT LA MUSIQUE PAR LE PRISME DE LA SCÈNE.

Le rock est un vrai moteur pour Lucas Pourrat (guitare/chant) et Maxime Chorel (batterie). Lucas : « Pour nous c'est une énergie ! Une rage pour faire passer des émotions fortes ! » Mais le duo est loin d'être monomaniac. Lucas : « Quand on a créé Salut l'Orage, on voulait mettre dedans tout ce qui nous faisait kiffer. On savait que le rock serait notre socle. Mais on écoute très peu de rock en français, et à l'inverse beaucoup de pop et de hip-hop. » La scène est un élément déterminant pour Maxime : « C'est là où l'on a envie d'être. On fait tout ça pour être sur scène. » Leurs morceaux sont motivés par ce leitmotiv central. Lucas analyse : « On compose même directement pour les besoins de la scène. Notre set était cool mais il fallait un ou deux morceaux plus énervés. On est partis sur un tempo rapide, un rythme de batterie, un riff de guitare, et là... boom... un morceau ! »

« Depuis le début, on savait que l'on allait mettre beaucoup de nous dans Salut l'Orage. Des sentiments positifs comme négatifs s'entremêlent dans notre musique. »

Pour Maxime, les morceaux naissent de la musique : « On se retrouve dans la cuisine de Lucas sur son ordinateur. On fait tourner des trucs... une mélodie arrive... » C'est là que la phase d'écriture se présente pour Lucas : « J'ai besoin d'être seul pour écrire. Mais il faut qu'avec Maxime, en écoutant la musique, on se soit dit "Wouah, ca tue !" »


Pour un jeune groupe, le son est déjà très affirmé. Maxime : « On a passé beaucoup de temps sur le son. Cela a pris deux ou trois ans, pour arriver à ce résultat. On travaille toujours cette dimension, c'est infini mais c'est aussi un vrai kiff pour nous ! » L'un comme l'autre trouvent dans la musique un espace pour exprimer une sensibilité à fleur de peau, avec pudeur, générosité et sincérité. Lucas développe : « Depuis le début, on savait que l'on allait mettre beaucoup de nous dans Salut l'Orage. Des sentiments positifs comme négatifs s'entremêlent dans notre musique. Le fil conducteur est ce que nous traversons en tant que jeunes adultes en train de se construire, des moments up et down. Notre but est d'accepter cette mélancolie pour pouvoir avancer, faire avec, pour la dépasser. Et que notre public se sente un peu moins seul face à ces sentiments. » Et Maxime de conclure : « C'est vraiment la raison pour laquelle il fait totalement partie de notre show. »



ON VERRA BIEN (SINGLE)
(AUTOPRODUCTION / WISEBAND)

Max Baby

L'Homme qui Voit la Musique en Couleurs

A close-up portrait of Max Baby, a young man with dark, shaggy hair, looking slightly to the right. He is wearing a dark leather jacket over a white t-shirt. The lighting is dramatic, with a strong red and orange glow on the right side of his face and hair, and a cooler blue and purple light on the left. The background is dark and out of focus.

SA MUSIQUE EST UN KALÉIDOSCOPE D'INFLUENCES ALLANT DE L'INDUS À L'HYPERPOP EN PASSANT PAR LE ROCK PSYCHÉDELIQUE. QUOI DE PLUS NORMAL FINALEMENT QUE DE DÉCOUVRIR QUE MAX BABY A LE POUVOIR DE VOIR LES SONS COMME DES COULEURS. RÉALISATEUR ET PRODUCTEUR SURDOUÉ, APPELÉ EN RENFORT SUR LES ALBUMS DE CLARA LUCIANI, DISIZ OU CASABLANCA DRIVERS, LE JEUNE ARTISTE PARISIEN DÉVOILE À PRÉSENT UNE PARTIE DE SES SECRETS AVEC UNE CARRIÈRE SOLO QUI DÉBUTE EN FANFARE.

ENTREVUE & PHOTO : CHRISTOPHE CRÉNEL

Après un passage remarqué à Rock en Seine, un début de buzz à l'international et la sortie de deux EP passionnants, il est temps de découvrir ce jeune artiste français dont la créativité bouillonne sous la tignasse en bataille. Comme le garçon est éclectique, commençons par fouiller sa discothèque. « Ma musique mélange toutes mes influences, de la scène indie des années 90/2000 jusqu'à la musique électronique : Radiohead, Nine Inch Nails, Aphex Twin, Boards of Canada ou récemment Oneohtrix Point Never, des artistes qui mélangent eux-mêmes beaucoup de styles. »

Max Baby ne s'en vante pas mais il joue de tous les instruments : batterie, basse, guitare, claviers. Et produit lui-même ses morceaux. Une passion dévorante et précoce qui remonte à sa petite enfance dans le Berry. « J'étais un enfant perdu dans la campagne avec plein de temps pour faire de la musique. J'ai commencé par la batterie. J'avais aussi une petite guitare, un jouet, où il manquait des cordes. Je m'asseyais en tailleur et je repiquais tout ce que j'écoutais à la radio. Vers 11-12 ans, ma mère a eu pitié de moi et elle m'a dit : « Je vais t'acheter une vraie guitare ». J'ai continué à absorber tout ce que j'entendais. Parmi mes guitaristes préférés, il y avait Jimi Hendrix, John Frusciante. En fait, depuis tout petit, je suis une éponge, je joue un peu de tous les instruments et j'enregistre mes trucs tout seul. »

« J'aime beaucoup expérimenter, avec de la saturation et des choses bizarres, étirées comme de la pâte à modeler. Dans ma tête, c'est souvent un peu chaotique. »

L'originalité des morceaux de Max Baby vient de la richesse des arrangements : des sons étranges et des collisions stylistiques d'où jaillissent miraculeusement ses pop songs faciles à entonner. Un petit côté perché totalement assumé. « J'aime beaucoup expérimenter, avec de la saturation et des choses bizarres, étirées comme de la pâte à modeler. Dans ma tête, c'est souvent un peu chaotique. Il faut bien que ça se ressente aussi dans les morceaux (Sourires). Mais je ne recherche pas la virtuosité et ça n'est pas parce que c'est difficile à jouer que ça va être bien. Un riff ou une belle mélodie qui marque les esprits, c'est ça le Graal pour moi. »

Il y a des élans romantiques chez le musicien, une quête d'absolu qui n'est pas sans s'accompagner de quelques tourments que dévoilent ses 2 EPs où sa pop exaltée aborde souvent des problématiques de santé mentale et de solitude. « C'est vrai que je deviens souvent un peu fou en studio, mais j'ai besoin d'être seul pour atteindre cet état où la musique sort sans que je m'en aperçoive. Il y a presque un moment de black-out quand je compose. Et je pense que, sans la solitude et l'espèce de transe dans laquelle je me mets, je ne pourrais pas l'atteindre. Sur le nouvel EP, il est encore question de ce chaos dans ma tête mais c'est un peu l'étape d'après, celle où l'on pense à reconstruire. À la réécoute des 7 titres, j'ai réalisé que ce disque parlait de rupture, avec l'enfance ou amoureuse. Mon cerveau a inconsciemment fait un disque concept. C'est pour ça qu'il s'appelle *Break*. »

Les amoureux de pop moderne devraient apprécier l'OVNI Max Baby. Les superpouvoirs de ce passionné impliquent visiblement de grandes responsabilités et avant tout celle de rester sincère à sa vision aventureuse de la musique.



BREAK (ANIMAL 63)



Coco Macé

L'Émerveillement Créatif

ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTO : COCO MACÉ

MUSICIEN INVENTIF ET LUMINEUX, CONNU EN TANT QUE BASSISTE DU TRIO PAR.SEK, COCO MACÉ DESSINE EN SOLO UN UNIVERS POÉTIQUE À TRAVERS DE DÉLICIEUSES CHANSONS ET UNE GÉNÉREUSE MANIÈRE DE RACONTER DES HISTOIRES. SOUS LE COUVERT D'UNE FAUSSE NAÏVETÉ, IL PROJETTE DANS SA MUSIQUE UNE BELLE UTOPIE HUMANISTE ET CONSCIENTE, AVEC INTEL-LIGENCE ET SUBTILITÉ.

Spontanément, il situe un point de départ le jour où sa compagne lui a offert un banjo. « En apprenant l'instrument, j'ai mis le doigt sur des sons enfouis dans les replis de mon cerveau d'enfant. Mes parents chantaient dans le salon, accompagnés d'une guitare, des airs de Beau Dommage, de Cabrel, de Simon & Garfunkel. Il fallait que je mette des mots sur tous ces souvenirs, les puiser, les faire rejaillir. » Les chansons sont pour lui le lieu d'une puissante résistance et d'une vraie résilience. « Dans ces bulles, je cultive l'émerveillement. J'essaie d'y revivre mon histoire, autant que de faire revivre la leur à celles et ceux qui écouteront. Tantôt, j'essaie d'y soigner des souvenirs difficiles, tantôt d'y aménager des pistes qui aideraient à vivre plus fort notre modernité, celle de l'ironie, du réel dur comme le béton et la data. »

« Je range sur la même étagère émotionnelle des sons organiques de la musique folk et des sons synthétiques des consoles de première génération. »

Il cite des artistes comme Feist, Sigur Rós comme influences, mais apporte d'autres nuances. « Le film *Heima* [NdLR : documentaire sur Sigur Rós] a illuminé ma dépression lorsque les réalités de l'âge adulte m'ont rattrapé. Ce sont aussi les B.O. des jeux vidéos auxquels je jouais petit. Un œil sur l'écran, un œil par la fenêtre donnant sur la nature profonde du Nord Cantal. Je range sur la même étagère émotionnelle des sons organiques de la musique folk et des sons synthétiques des consoles de première génération. »

Au sein de Par.Sek, il a beaucoup évolué. « J'ai pu apprendre aux côtés de Simon et Manon qui sont des sources et des miroirs de grande qualité. » Devenir père a été aussi une étape décisive. « C'est à travers ma paternité que j'ai pris le plus confiance en moi. Mon temps libre a diminué. Mais cette urgence a eu le mérite de m'aider à trancher dans les idées. J'ai laissé de côté la peur du jugement. »

Aujourd'hui, il se projette avec envie vers l'avenir. « J'ai envie de sortir beaucoup de musique. Deux nouveaux morceaux vont arriver. Comme j'aime raconter des histoires, j'entame l'écriture d'un documentaire pour aller chercher ceux qui vivent là où j'ai vécu enfant, voir ce qu'ils deviennent à l'ère de Trump et des étoiles factices d'Elon Musk au-dessus du Puy Mary ! » [NdLR : l'un des sommets des montagnes cantaliennes]



MA CÉCILE
(AUTOPRODUCTION)

Lou Léon

Être en Paix avec Soi

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTO : JEANNE LIGONNIÈRE

PRENDRE SON ENVOL, VOLER DE SES PROPRES AILES ET PARTIR À L'AVENTURE EN SOLITAIRE, VOILÀ LE CHOIX DE LOU LÉON QUI APRÈS AVOIR OEUVRÉ DANS PLUSIEURS GROUPES, A DÉCIDÉ DE RÉVÉLER AU GRAND JOUR SON INTÉRIORITÉ MUSICALE. CELLE D'UN FOLK DONT L'IMMÉDIATÉTÉ MÉLODIQUE EST À LA PARADE D'UNE BEAUTÉ CONFONDANTE.

Douceur, légèreté, volupté, autant de qualificatifs qui siéent parfaitement à un premier EP de cinq compositions, *Le Fleuve*, dont la sortie est prévue au printemps 2026 et dont l'écoute ne peut laisser entrer en soi autre chose qu'une sensation de sérénité. Une atmosphère musicale née d'une nécessité à l'écoute des explications de Lou. « Quand je compose, je fonctionne beaucoup avec des images que j'assemble pour créer des histoires, souvent des visions de nature, de grands espaces. Je crois que c'est une forme de recherche de paix intérieure. »

« Le folk, c'est ce coté assez direct. Une guitare, une voix et c'est parti. Ça ne ment pas ! »

Une démarche artistique propre à ralentir le tempo, comme pour mieux suspendre le temps à la recherche de souvenirs et d'images qui ont émaillé une vie, égrainés alors musicalement selon des arpèges de guitares cristallins tissant une justesse émotionnelle jamais feinte et dénuée de tout artifice comme le révèle le jeune homme. « J'essaie de m'écouter le plus possible et de faire quelque chose au plus près de ce que je ressens. Ça demande de se fier à son instinct. Je crois que le mot "sincérité" me plaît plus que le mot "simplicité", car c'est souvent bien plus compliqué que ce que l'on croit de produire un geste artistique "simple". Pour le texte par exemple, je fonctionne un peu en écriture automatique et ensuite je fais le tri. Je crois aussi que l'écriture en français a été un cap pour moi dans cette recherche d'authenticité. Ce qui me parle avec le folk, c'est ce coté assez direct. Une guitare, une voix et c'est parti. Ça ne ment pas ! »

Ainsi, à l'heure d'un paysage musical qui n'a jamais semblé esthétiquement aussi étoffé et où les arrangements électroniques règnent en maître, quelle place peut encore avoir le folk quand il est joué dans sa plus simple expression ? Quelle est la part du public daignant recevoir ce type de musique ? Réponse de l'intéressé : « Je pense qu'il y a un public pour cette musique. La vraie problématique c'est le fonctionnement de l'industrie musicale aujourd'hui. J'ai l'impression que l'artiste, quel que soit son style, est de plus en plus considéré comme un produit marketing, échangeable à l'infini. Heureusement que des gens se battent encore pour faire vivre la culture de manière plus simple et accessible. D'ailleurs, je conseille la lecture du manifeste *Small is Better* paru dernièrement et qui témoigne assez bien de l'importance des petites salles en France comme en Europe. »

Loin des géantes scénographies, des artistes commercialisés et de leur shows mastodontes écologiques, écouter et aller voir des artistes folk dénués d'apparat semble presque devenu un geste éthique.

ENT

REV

UES

JEANNE TO * KIDS RETURN * KILL THE PRINCESS * LAURA COX * MADEMOISELLE K. * THE TWIN SOULS * GRANDMA'S ASHES *
BERTRAND BELIN * BUKOWSKI * CAFETERA ROJA * FISHBACH * GRANDMA'S ASHES * GRANDMA'S ASHES * GRANDMA'S ASHES *

The Twin Souls

Brothers in Arms



ENTREVUE : ARNO JAFFRÉ - PHOTO : CAROLYNE SHÛ

IL EXISTE DES ALBUMS QUI SE RÉVÈLENT ÊTRE UNE ÉVIDENCE DANS LEURS TRENTE PREMIÈRES SECONDES : PALPITATION AU CŒUR, PICOTEMENT AUX OREILLES, SANS PARLER DE LA CASE CERVEAU QUI SE RÉCHAUFFE POUR UNE RAISON INEXPLIQUÉE. UNE MUSIQUE AU RAS DES PÂQUERETTES, LES TOULOUSAINS LAISSENT ÇA AUX AUTRES. LEUR AVENTURE MUSICALE, AUSSI INTENSE QU'AUTHENTIQUE, A DÉBUTÉ IL Y A QUELQUES ANNÉES DÉJÀ. LEUR SON EST BRUT, TEINTÉ D'UNE ÉNERGIE SAISSANTE ET D'UNE SINCÉRITÉ QUI NE TRICHE JAMAIS. LE ROCK NE SE CONSOMME PAS MAIS SE VIT AU QUOTIDIEN. ENTRETIEN AVEC DEUX FRÈRES, MARTIN ET GUILHEM MARCOS, QUI PERPÉTUENT À LEUR MANIÈRE UNE FORME D'HÉRITAGE.

Qu'est-ce qui vous a amenés à la musique lorsque vous étiez enfants ?

Nous avons toujours évolué dans une ambiance musicale en fait. Notre père est musicien de carrière, guitariste pour Michel Delpech notamment, et notre maman adore la musique. C'est donc très tôt que nous avons découvert les Beatles, Jimi Hendrix, Elvis Presley ou encore Little Richard. Pour parler encore de notre mère, quand elle était jeune, elle avait un bal musette avec son frère et sa sœur, dans lequel elle jouait de la batterie. C'est drôle parce que c'était notre grand-père qui conduisait le camion. En effet, en plus de son métier de maçon dans lequel il s'investissait énormément, il faisait le chauffeur tous les week-ends pour les conduire à leurs concerts. Plus tard, notre mère a perpétué cela en nous amenant nous aussi à nos concerts quand nous étions encore mineurs [NdLR : avec leur premier groupe, The Strings].

Comment le projet The Twin Souls a-t-il débuté ?

Avant la création du duo, on jouait déjà beaucoup tous les deux, l'un à la guitare et l'autre à la batterie. Au départ, c'était surtout pour s'amuser et créer quelques chansons parce qu'à vrai dire, nous ne savions pas jouer de la batterie. Guilhem a même commencé par cet instrument. Petit retour en arrière à l'occasion du tout premier concert de notre vie où Guilhem était batteur et moi, guitariste (plus un chanteur lead parce que nous n'osions pas encore chanter à l'époque. Nous faisons uniquement les chœurs). Guilhem avait composé une chanson à la guitare, donc il fallait que quelqu'un joue de la batterie sur ce titre. Je m'y suis donc collé pour ce concert-là, uniquement. Après ça, on a cherché un bon batteur et on l'a trouvé. Guilhem est donc passé à la basse et nous n'avons plus changé de formule jusqu'au jour où Maël, notre pote d'enfance et batteur du groupe The Strings, a décidé d'arrêter la musique. Sous le choc, nous ne savions pas quoi faire. Nous avons finalement appelé notre grand frère, Tony, qui est un super batteur avec une carrière un peu similaire à celle de notre père, musicien pour Richard Bona ou encore Bernard Lavilliers, et nous avons joué un temps ensemble. Au début, c'était vraiment cool parce qu'il joue super bien - il nous a d'ailleurs beaucoup appris - puis, nous avons ressenti qu'un cap se creusait. En effet, nous avons 25 ans d'écart avec lui et nous n'étions pas vraiment sur la même longueur d'ondes. À partir de là, nous avons commencé à beaucoup jouer à deux, comme pour nous retrouver après les différentes aventures de groupes que nous avons vécues. De temps en temps, à la fin de la répétition, notre père nous disait : « Vous avez enregistré ce que vous avez fait ? », l'air de dire « Vous tenez un bon truc là ». Puis, il y a eu ce rêve, une sorte de rêve prémonitoire que Martin a fait durant l'hiver 2017, qui a révélé ce que deviendrait The Twin Souls.



HIGHS & LOWS
(CHRONIQUE EN FIN DE MAGAZINE)

Fonctionner à deux justement a été une évidence dès le départ ?

En fait, au sein de notre premier groupe The Strings, de 2012 à 2017, nous étions guitariste pour l'un - Martin - et bassiste pour l'autre - Guilhem -. Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux, nous avons décidé de repartir de zéro. Mais finalement, même si l'on commençait un nouveau projet et ce, sans trop savoir ce que l'on faisait, notamment, pour la batterie d'où nous ne partions littéralement de rien, c'est à deux que l'on a vraiment trouvé notre truc. Et c'était dans notre relation de frères qu'il fallait chercher. À partir du moment où l'on a compris cela, c'est devenu fluide et tout s'est passé naturellement.

Vous êtes-vous déjà posé la question de compléter votre line-up ? Avec un bassiste, par exemple ?

Eh bien, à présent, quand on se pose la question, on joue avec nos potes des Dätcha Mandala. On se retrouve à cinq sur scène et ça nous fait également très plaisir de jouer dans cette configuration.

En vous écoutant, on a l'impression d'entendre une formation au complet. Cela demande beaucoup de travail en amont j'imagine ?

Il y a eu beaucoup de travail de recherche au niveau du son notamment. Le plus important, pour nous, était la place à accorder à la guitare certes mais aussi à la basse. Comment générer, avec notre guitare, une source de basse fiable pour monter un groupe là-dessus. Nos références en la matière étaient The Raconteurs, Rival Sons ou Royal Blood, le genre de groupes avec une bonne assise dans le grave. Donc, dans un premier temps, nous avons cherché comment le faire techniquement. Puis, dans un second temps, notre façon de composer a évolué et nous nous sommes adaptés à ce son particulier pour le maîtriser et jouer avec.

Quelles sont vos habitudes avant de monter sur scène ? On veut tout savoir !

En fait, il n'y a pas de rituel particulier. La plupart du temps, nous sommes avec les gens dehors ou dans la salle et on papote. Ensuite, arrive le moment où l'on se change et se chauffe avant de monter sur scène. Mais, il peut arriver que nous ne nous chauffions pas... c'est pas bien ! Parfois, nous nous changeons bien plus tôt pour profiter du début de la soirée, voir les autres groupes et discuter. Il n'y a pas de règles en fait car tous les concerts sont différents. Quelquefois, nous avons besoin de nous recentrer et quelquefois, non. Donc on s'adapte.

Avez-vous un morceau en particulier que vous aimez jouer en live ?

Sincèrement, on adore jouer tous les morceaux du nouvel album, ils correspondent bien à ce que l'on a envie de montrer sur scène en ce moment. Puis, il y a les morceaux incontournables, ceux que l'on aime toujours autant jouer comme "Till I Did". Dans ce nouvel album, il y a quand même deux titres qui, selon nous, sortent du lot en live : "War" et "C'est la Vie". Le premier pour son côté progressif, qui débute par un rock déchaîné, passe par une partie centrale psyché, façon western d'Ennio Morricone pour terminer par une fin "rockambolésque". Et le deuxième, "C'est la Vie" car c'est un moment de partage incroyable avec le public. Tout le monde rit, chante, danse et saute dans tous les sens.

Votre dernier album a fait l'unanimité et a eu d'excellents retours. Vous vivez un rêve de gosse ?

Nous sommes absolument ravis que notre album soit si bien accueilli. On y a mis tellement d'amour, de temps et d'énergie que c'est un vrai bonheur de savoir que ça y est, il est sorti et que les gens peuvent l'écouter, l'apprécier, se l'approprier ! Nous avons vraiment hâte de présenter cet album sur scène.



« C'est à deux que l'on a vraiment trouvé notre truc. Et c'était dans notre relation de frères qu'il fallait chercher. À partir du moment où l'on a compris cela, c'est devenu fluide et tout s'est passé naturellement. »

ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTHÉ - PHOTOS : ELISA CROSMAN

Grandma's Ashes

Bienvenue dans l'Age Adulte



LA FIN DE LA PREMIÈRE GRANDE TOURNÉE DU TRIO PARISIEN A SONNÉ COMME UN RETOUR BRUTAL À LA RÉALITÉ. EXIT LES MÉTAPHORES ET SYMBOLES, LES DÉTOURS PROGRESSIFS ET LES INSPIRATIONS BAROQUES DE SON STONER TRÈS MÉLODIQUE. BRUXISM, SON DEUXIÈME ALBUM SOUS INFLUENCE 90'S, SONNE COMME LE PASSAGE DE L'ADOLESCENCE À L'ÂGE ADULTE.

Fortes d'un premier album très bien accueilli, les trois musiciennes de Grandma's Ashes auraient pu se reposer sur la formule gagnante de leur rock stoner aux tendances prog arrondi de mélodies pop qui leur a permis, pendant trois ans, de sillonner la France et l'Espagne, des petites salles aux plus grands festivals. Mais l'énergie de cette tournée, puis le retour à la réalité quotidienne leur ont inspiré un deuxième album toujours riche en entêtantes mélodies mais à la tournure plus crue, plus agressive et directe. Un album imprégné de l'air sombre du temps que résume parfaitement son titre, *Bruxism*, terme désignant le serrement ou le grincement incontrôlé des dents, qui a pour causes principales le stress et l'anxiété. « Le premier album avait été créé pendant la pandémie de covid, donc une période très calme où tout était à l'arrêt. *Bruxism* a, lui, été composé après notre retour de tournée, retour à la vie active, où il faut allier vie musicale, vie privée, des boulots à côté, prendre le métro tous les jours, subir les micro-agressions du quotidien et être exposée à tout ce qui se passe dans le monde actuellement : les guerres, l'effondrement total... Ce contexte stressant nous a donné envie de créer une musique plus à l'image de ce que nous vivons tous les jours : plus industrielle, broyée, stressée », résume Myriam El Moumni, guitariste.

Le trio a perçu dans ce sentiment de malaise un rappel des années 90 et a puisé dans cette décennie ses inspirations musicales et visuelles, à commencer par un single, "Cold Sun Again", et son clip, en forme de clin d'œil revendiqué à "Black Hole Sun" de Soundgarden. Eva Hägen, chanteuse et bassiste, explique : « Cet album a un côté plus adulte et a réveillé une nostalgie des années 90 qui paraissent très douces, alors qu'elles ne l'étaient absolument pas. C'était une décennie terrible, marquée par une santé mentale en berne et des personnes qui allaient très mal. Il y a un écho de cette époque dans celle d'aujourd'hui, d'où l'intérêt pour la culture des 90's de la part d'une jeunesse qui va mal et qui est plus rebelle, moins dans l'illusion. »



Ainsi *Bruxism* relègue-t-il un peu les tendances progressives de son prédécesseur au profit de styles issus des 90's : grunge, rock industriel et néo-metal. « Ces influences n'apparaissent pas dans notre premier album parce que notre première référence commune était le stoner et nous souhaitions faire une musique à la fois très lourde et narrative. Mais nous partagions aussi ces inspirations, qui viennent de l'adolescence. J'écoutais beaucoup Deftones, Limp Bizkit, Korn, toute cette tendance rock qui partait du grunge et qui était plus indus et métallique, avec des nouvelles sonorités : du scratch, des DJs, un mélange avec le hip-hop, des sons de plus en plus saturés ou dissonants », détaille Eva. Cet inconfort sonore correspondait parfaitement aux sentiments qui habitaient les musiciennes, comme l'explique Myriam : « Notre manière de composer part toujours de quelque chose de très narratif et d'une émotion brute. Puisque l'émotion brute était de se sentir broyée, soufflée et dans un certain mal-être, il était naturel d'aller puiser dans des groupes de rock qui créent justement des sonorités et des textures dérangeantes, voire même dans de la dark techno et de l'ambient, dans d'autres styles au-delà du rock et du metal. »

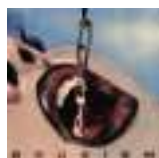
Fruit d'un contexte et de sources d'inspiration différents, *Bruxism* est aussi celui d'un processus créatif différent, comme le décrit Eva : « Nous avons composé le premier album presque entièrement en jam toutes les trois, parce que nous étions confinées et avons accès à un studio en permanence. Sans travail à côté, nous pouvions nous voir autant que nous le voulions. Pour ce deuxième album, la vie active nous a rattrapées. Nous étions occupées à côté par des concerts, d'autres groupes ou un autre métier. Nous apportions donc chacune des bouts de morceaux sur lesquels nous jammions avant de les ramener chez nous pour travailler dessus individuellement et les reposer plus tard en jam. Le processus fut donc plus désarticulé, mais il a permis plus de liberté et de recherche individuelle. » Myriam souligne également les bénéfices de cette méthode : « Elle nous a amenées à un résultat plus produit, en nous permettant de mettre en valeur des éléments qui existaient déjà mais n'étaient pas valorisés précédemment. Certains morceaux nous avaient laissés une frustration : c'était génial d'obtenir une telle énergie brute en jouant ensemble et en enregistrant d'une traite, mais cela vaut parfois la peine de prendre le temps de mettre en avant certains éléments, d'aller chercher plus loin, au bout d'une proposition. »

Si les premières sorties de Grandma's Ashes se caractérisaient déjà par leur teneur sombre, elles enveloppaient celle-ci d'un voile de romantisme et parfois d'humour qui a aujourd'hui disparu. « Les thèmes que nous traitons dans le précédent album étaient plus romantiques : le deuil, l'évolution de la nature... Et puis il y avait aussi dans cet aspect romantique, comme dans l'humour, une forme de pudeur. Nous étions encore très jeunes alors qu'aujourd'hui, nous rentrons dans le dur de la vie adulte et de ses problèmes. Nos textes sont plus frontaux et nous avons remarqué que notre public comprenait ce que nous voulions dire, que nous le masquions par de jolies métaphores ou pas. Nous pouvons donc désormais parler sans détours de sujets douloureux voire tabous comme la mort ou la santé mentale », analyse Eva.

Plus cru, l'univers de Grandma's Ashes l'est aussi sur le plan visuel qui rompt avec l'esthétique du premier album, comme le détaille la chanteuse : « L'album précédant étant très baroque, nous nous étions inspirées de la peinture, de vieux films, de paysages... Nous avons continué dans cette volonté d'un esthétisme très fort, mais daté très différemment, beaucoup plus moderne et avec un impact plus direct. Nos références sont donc plus modernes : nous avons puisé dans la photographie, la mode, le cinéma, notamment des films post-apocalyptiques, d'horreur ou de science-fiction comme *Hellraiser*, *Blade Runner*, *Blade*, etc., des films très marqués 90's. » Déjà lancées dans une tournée qui les occupera une bonne partie de 2026, les trois musiciennes ont minutieusement préparé leur esthétique scénique, que décrit Eva : « Nos costumes de scène sont constitués de filet, de faux cuir, de plastique, d'éléments métalliques et cloutés, de chaînes, de harnais, de matières bruyantes et froides qui rappellent celles des usines. Notre scénographie comporte des sortes de rideaux de boucherie que nous avons fait fabriquer, en plastique et en métal acéré. »

Grandma's Ashes n'a décidément rien laissé au hasard pour nous faire entrer dans son monde, bien plus séduisant qu'il n'y paraît !

METTRE EN IMAGE LA VIOLENCE DU QUOTIDIEN



Édith Segulier, batteuse, revient sur la création de la pochette de *Bruxism* avec la photographe Elisa Grosman : « Nous aimons beaucoup son univers : les couleurs brûlées, les poses

désarticulées, les angles qui donnent aux corps l'air fiévreux... Nous voulions qu'elle fige plein de résultats des micro-agressions du quotidien, imperceptibles mais sources de mal-être. Nous avons pensé inclure des outils médicaux, un collage pour exprimer une déchirure et un délitement, des gros plans sur des aspérités bizarres de nos corps, ce qui a donné les marques de chaîne sur mon cou à l'arrière de la pochette. Et puis finalement, c'est ce gros plan sur la bouche d'Eva avec la chaîne qui nous a le plus plu. »

« Notre scénographie comporte des sortes de rideaux de boucherie que nous avons fait fabriquer, en plastique et en métal acéré. »



Kids Return

Pop Enchanteresse

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : MATHIEU FORTIN

2025 AURA ÉTÉ L'ANNÉE DE LA CONSÉCRATION POUR KIDS RETURN. UN NOUVEL ALBUM, UN OLYMPIA COMPLET, DES DATES EN FRANCE ET À L'ÉTRANGER, TOUT ROULE POUR LE DUO. ET 2026 VA DÉMARRER DE LA MEILLEURE DES FAÇONS POSSIBLES AVEC UNE VERSION BONUS DE 1997.

En seulement deux albums, *Forever Melodies* en 2022 et *1997* l'an dernier (plus une bande originale de film), Kids Return s'est imposé en peu de temps comme l'un des groupes français les plus intéressants dans le registre pop mélancolique. Sa musique possède un côté enchanteur qui a touché tant le public que la critique. La hype autour du duo est montée très vite, dès la sortie du premier album, pour ne plus redescendre depuis. Phénomène qui peut être dangereux et trompeur mais les deux amis semblent gérer la pression avec une grande sagesse. L'enthousiasme qu'a suscité le combo dès ses débuts les a-t-il surpris ? « Dès la sortie de nos premiers morceaux nous avons senti un certain engouement pour ce que nous faisons » explique Adrien Rozé, moitié du duo. « On a eu un succès médiatique sur le premier album qui nous a un peu surpris, il est vrai. C'est difficile d'exister, de se démarquer dans l'industrie musicale. Aujourd'hui, nous avons atteint ce niveau. Le but n'est pas forcément de grimper tout en haut de la montagne, de remplir des Stade de France mais de faire perdurer un truc qui fonctionne et qui intéresse les gens, c'est déjà pas mal. »

Si les deux garçons ont suscité un tel intérêt c'est parce qu'ils ont réussi à trouver un équilibre réussi entre la French touch de Daft Punk ou de Air d'un côté et, de l'autre, la pop anglaise à la Arctic Monkeys. « Nous adorons la pop des 90s de Blur et la French touch. Nous avons envie de composer des morceaux avec des contrastes. Procurer tristesse et émotion est quelque chose d'intéressant. Nous aimons beaucoup le cinéma et nous essayons de faire ressortir dans nos morceaux l'émotion que tu peux avoir en voyant un film marquant. »

Cet amour du cinéma se retrouve dans le nom même du groupe. *Kids Return*, on s'en souvient était l'un des plus beaux Kitano, sorti en 1997 dans notre pays. Une année qui est, en plus d'être celle de la sortie de ce film, celle de la naissance des deux membres du groupe, mais aussi celle du premier Daft Punk ou encore du *Ok Computer* de Radiohead. « C'est pour toutes ces raisons que nous avons donné ce titre au nouvel album. Quant au nom du groupe, nous avons regardé tous les films de Kitano avec Clément. On les aime tous mais il y avait une émotion particulière dans *Kids Return* qui nous a parlé. Il y a quelque chose de frais dans ce film. C'est à peine croyable. C'est rempli d'émotion sans être triste pour autant. L'émotion est quelque chose de très important pour nous. On la trouve dans "Time to Time", le premier clip que nous avons réalisé pour le disque. La photo de pochette de *1997* représente aussi une forme d'émotion. Dans le studio, au moment de l'enregistrement, on avait cette pochette et le clip en tête. »



Kids Return sait faire naître une émotion en deux, trois minutes comme pouvaient si bien le faire autrefois les Beatles ou les Kinks. Ce format court qui est celui de la pop amène à une concision qui rend les choses peut-être encore plus belles. « On aime bien les premiers albums des Strokes qui sont des disques courts. C'est mieux de faire quelque chose de court mais de bien. On aime écouter des disques du début à la fin. Mais le monde a changé et les gens les écoutent rarement en entier aujourd'hui. Ce n'est pas la raison pour laquelle on a fait un disque de trente-quatre minutes. On trouve simplement qu'une demi-heure pour un vinyle c'est parfait. Notre but n'est pas de faire des millions de streams mais que les gens nous écoutent et viennent nous voir ensuite en concert. Et c'est ce qui se passe. Rien ne peut nous faire plus plaisir. »

« Notre tourneur avait booké l'Olympia juste après la sortie de l'album, ce qui était un coup de poker. C'était un peu flippant, il faut l'avouer. »

Avant Kids Return, Adrien et Clément étaient dans Teeers, un groupe de collège qui aurait pu lui aussi cartonner. Le combo a eu l'envie un jour d'aller jouer aux États-Unis pour se tester. Adrien et Clément y partent en mars 2020. Le reste du groupe qui devait les rejoindre le lendemain par un autre vol reste bloqué en France, Trump ayant décidé de confiner le pays. Un mal pour un bien car lorsque les deux amis reviennent en France, ils décident de se confiner ensemble. L'histoire est en marche. L'aventure Kids Return démarre.

Quatre ans plus tard le duo a sorti deux pépites et une très intéressante BO de film, *La Récréation de Juillet*, réalisé par Joseph Rozé qui n'est autre que l'un des frères d'Adrien. Un film doux et délicat, deux adjectifs qui, comme par hasard, sont les plus appropriés pour qualifier la musique de Kids Return. Ce travail a-t-il été différent pour le groupe ? « Quand tu travailles pour la BO d'un film, tu ne travailles pas pour toi mais pour quelqu'un. C'est un challenge. Une partie de la musique a été composée avant le tournage du film et une autre après. Pour nous, cela avait été comme un projet parallèle. »

2025 se termine. Elle aura été une année importante pour le combo qui, outre la sortie de son second album, aura réussi à remplir l'Olympia ce qui est assez impressionnant pour un groupe aussi jeune. « Cette salle est mythique. C'est génial d'avoir joué là-bas. Nous tournons beaucoup. Depuis la sortie de l'album nous donnons des concerts chaque semaine. Notre tourneur avait booké l'Olympia juste après la sortie de l'album, ce qui était un coup de poker. C'était un peu flippant, il faut l'avouer. C'était l'un des premiers concerts de la tournée mais au final tout s'est bien passé. La salle était pleine et nous on était très heureux du concert. »



Un Olympia complet, deux albums qui ont eu les faveurs de la critique, un prix (le Music Moves Europe Award) en 2023 ou encore le prix de meilleur groupe de l'année décernée par l'émission *Quotidien* la même année, tout semble aller pour le mieux pour ce combo. Comme si tout ce qu'il touchait se transformait en or. Adrien et Clément ont une telle facilité à écrire des pop songs parfaites que l'on se demande si une fée ne pas s'est penchée sur leurs berceaux à la naissance ou si cette faculté vient d'un long et patient travail. « Il y a des morceaux sur lesquels tu peux passer des mois et des mois et d'autres qui vont se faire en deux secondes. C'est le cas de "My Hero" par exemple qui est arrivé d'un coup d'un seul. Il n'y a pas de règle. »

Pas de règle ou peut-être simplement celle d'être doués.

1997
(EKLER'O'SHOCK-HAMBURGER RECORDS)



Si *Forever Melodies* le premier opus de Kids Return évoquait la Californie, son successeur penche davantage vers un croisement franco-britannique. Entre pop anglaise et French touch, *1997* tape dans le mille et offre plusieurs titres imparables : "Teenage Dreams", "So Good Alone", "My Hero", "Time to Time"... L'album évoque de manière subtile et délicate le temps qui passe, la quête de sa propre identité. On est ébloui par cette facilité qu'a le duo à écrire la pop song parfaite. Délicat et sensible, charmant et enchanteur, ce disque est une petite merveille dont on ne se lasse pas. On attend avec une certaine impatience sa version bonus qui devrait sortir bientôt.





Fishbach

La Grande Bleue

ENTREVUE : BRUCE TRINGALE - PHOTOS : YANN MORRISON

EN D'AUTRES TEMPS, FLORA FISHBACH AURAIT CARACOLÉ AU SOMMET DU TOP 50 AVEC DES TUBES IMPARABLES COMME "LA MACHIAVELA" OU "COMME JEAN RENO", AMBASSADEURS D'UN ALBUM, VAL SYNTH, QUI TOURNE EN MODE REPEAT SUR LA PLATINE. UNE MUSICIENNE AUX PARADOXES JUBILATOIRES CAPABLE DE SE RÉCLAMER À LA FOIS DE CHRISTOPHE, JOHN CARPENTER ET... ROSE LAURENS !

De quoi Val Synth est-il le nom ?

C'est une valise synthétique. C'est mon objet préféré et j'ai mis des synthés partout. J'ai voulu faire un disque brut et spontané après la production du deuxième album qui avait été assez longue. Je suis une chanteuse, certes, mais je produis aussi ma musique. J'écoute beaucoup de musique de films, je me passionne pour la musique instrumentale, ce qui se ressent sur cet album. J'ai fait des paroles et enregistré des voix volontairement naïves avec des accords et des métriques assez simples, je me suis vengée de ce cliché de moi-même. On entend cette naïveté dans "Mon Copain". J'étais complètement ivre avec mon collaborateur Mitch Declerck et on a écrit ces paroles dans la nuit. Au matin, je ne voulais rien changer.

Tout l'album mixe les sonorités des années 80 de John Carpenter jusqu'aux tubes des années 80 de Rose Laurens !

C'est effectivement le fil du rasoir ces sonorités eighties pour ceux qui les ont connues et mal vécues. Je suis né en 1991 : je sais que pour certains les années 80, c'est leur madeleine, leur enfance et pour les autres, des tubes de merde, ce que je peux ressentir pour un certain r'n'b, pour ma part. Moi, c'est la musique qui me plaît. J'aime bien ta comparaison : aussi bien Rose Laurens que Carpenter, ça me correspond bien.

Et puis cette pochette ! On ne voit qu'elle dans les étals des disquaires.

J'aime cette idée de collaboration entre artistes. Je suis très fan des pochettes de hard rock des Scorpions, tu vois ? Pas d'IA, je voulais une éthique, de la joie. J'ai découvert le travail de Fabien de Corre qui me suivait sur Instagram. Je suis allée voir ce qu'il faisait et suis tombée en amour total du travail de ce garçon. Toute mon équipe trouvait que nos univers se marieraient bien et on a créé cette pochette ensemble. Il m'a fait plein de dessins et j'ai choisi celui-là qui m'évoque les illustrations de fêtes foraines, un décor urbain et foutraque à la fois.

En d'autres temps, il t'aurait illustré tes 45 tours...

(Enthousiaste) Ah ouais ! J'ai découvert il n'y a pas longtemps cet objet promotionnel : les flexi disques. Tiens, je vais y penser pour le prochain, ce serait marrant d'en cacher quelques-uns, d'en donner aux journalistes... C'est bien de revenir à cette matérialité, on ne paie que des abonnements, on ne possède plus notre musique, c'est une bonne piste, je vais y réfléchir !

La première fois que j'ai entendu "Comme Jean Reno", j'ai immédiatement pensé à Christophe ! C'est un single incroyable !

C'est une référence évidente. Il a une carrière si prolifique, si aventureuse. On a quelque chose en commun avec Christophe, c'est qu'on a une très mauvaise diction. (Rires) Parfois je ne comprends pas ce qu'il dit, tout est dans l'émotion, ce que l'on me reproche aussi. Quand je ne comprends pas, j'invente. Et sa voix, toujours sur le fil, pas toujours parfaite, donne à ses compos une humanité géniale. En live, il déstructurait sa métrique, c'était impossible de chanter avec lui. Chaque concert était unique. Je regrette de ne pas l'avoir rencontré.

Dis-nous en plus sur cette leçon de coaching récitée par l'acteur du **Grand Bleu** en mode Vincent Price ! [NdlR : l'acteur démoniaque qui déclamaient sur "Thriller" de Michael Jackson mais aussi sur "Steven" d'Alice Cooper]

Ah mais oui ! C'est complètement ça, c'est cool de l'avoir capté. Je fais partie de ces gens un peu zinzins qui parlent tout seuls. Un ami en soirée un peu arrosée m'a dit : « Tu plonges dans les abysses comme Jean Reno ». Je l'ai sommé de tout de suite me donner cette phrase, tout de suite. Jean Reno, ce n'est pas rien pour moi. Godefroy de Montmirail [NdlR : le héros des *Visiteurs*], il vit un drame ce mec sous couvert de comédie ! Je l'ai contacté : il était partant pour jouer son rôle sur ce volet un peu méta. On a traité sa voix comme un boss de jeu vidéo !

“Des Bêtises” renoue avec des rythmiques eighties Et puis il y a cette transition brutale entre le couplet et des refrains à la Mylène Farmer !

Je voulais des synthés très agressifs à la Moroder, très arrogants qui se brisent sur le refrain. L'idée était d'un morceau qui se la raconte et se fait stopper net par ses propres sentiments. Je voulais danser sur ma mélancolie en club comme sur une chanson de Voulzy chantée par Polnareff.

L'album est très court !

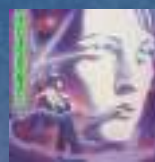
Aujourd'hui les gens se font des playlists de quelques morceaux et tout le reste passe à la trappe. Ma volonté est de faire des disques plus souvent, que les gens s'approprient très rapidement.

“La Machiavela” est la pièce forte du disque : tu y roucoules des vocaux qui rappellent immédiatement Klaus Nomi avec un look à la Nina Hagen.

Humm, j'aurais dit l'inverse mais pourquoi pas... J'ai composé ce titre en 2013 et en écoutant de vieilles maquettes, j'ai trouvé ce morceau génial, très Sparks. J'ai enregistré toutes les voix en une demi-heure, tout est né en une soirée pour un titre écrit il y a des années. Et puis j'adore le yodel, faut que je trouve une manière d'apprendre ce chant absolument incroyable. À la base, on voulait faire avec des copains une chorégraphie façon "Macarena" mais machiavélique, d'où le titre.

L'album se termine avec “Dulcimers” tout droit sorti d'un album de John Carpenter !

Ouais ! J'aime Carpenter et la newbeat [NdlR : musique proche de l'acid house] pour cette violence triste qui me plaît beaucoup. J'ai l'impression que Carpenter a fait des films pour illustrer sa musique. Il doit être très gothique, très sain d'esprit pour tout mettre là-dedans. Un jour, je ferai peut-être comme lui mais il y a hélas très peu de compositrices de musiques de films.



VAL SYNTH (CREATURE)

« Je voulais des synthés très agressifs à la Moroder, très arrogants qui se brisent sur le refrain. L'idée était d'un morceau qui se la raconte et se fait stopper net par ses propres sentiments. »



La Cafetera Roja

Citoyens du Monde

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTO : HAMZA DEJAT

SI KLAPISCH AVAIT DÛ CONVOQUER UN GROUPE POUR ANIMER QUELQUES SCÈNES DE SON AUBERGE ESPAGNOLE, NUL DOUTE QUE LE COLLECTIF, CONSTRUIT ET NOURRI DEPUIS 15 ANS PAR LA DIVERSITÉ DE CULTURES QU'IL ABRITE, AURAIT EU LA TÊTE DE L'EMPLOI. **My Path**, SON SIXIÈME ALBUM, NE FAIT QUE RÉAFFIRMER COMBIEN LES MUSICIENS SONT ATTACHÉS À LEUR LIBERTÉ. SURTOUT QU'ILS NE CHANGENT RIEN.



Tout commence à quelques encablures des fameuses ramblas de Barcelone, près du port de La Barceloneta, comme s'en souvient Aurélia Campione, chanteuse à l'origine de cette belle aventure. « Je devais travailler sur mon mémoire de master sur le cinéma espagnol, aussi je m'étais dit, autant le finir à Barcelone. Là-bas, il a y eu plusieurs vecteurs de rencontres : tout d'abord avec des musiciens de rue, on cotoyait des formations de musique salsa parce que c'était ça qui marchait avec les touristes. C'est ce qui nous a permis de connaître Fiti, le bassiste, qui a apporté cette influence latino. Ensuite, le soir, on allait dans les jam sessions, d'où la rencontre avec Anton, le rappeur autrichien. Ça s'est fait comme ça, entre le monde de la rue et le monde de la nuit, à travers ces jam sessions, des bars concerts, en circuit court. » Très rapidement, tout s'accélère rapidement avec la rencontre avec Mathias Chaumet, désormais responsable du label du groupe. « Il a flashé sur nous et il nous a proposé de venir enregistrer dans son studio en France. »

Si elle refuse les étiquettes, et d'ailleurs bien malin qui saura lui en coller, Aurélia acquiesce lorsque l'on cite Morcheeba, Massive Attack et Portishead comme sources d'inspirations musicales au début du projet. « C'est tout à fait ça. Quand j'étais ado, tous ces trucs de trip-hop qui arrivaient avec les Portishead, Tricky, Massive Attack et autres, pour moi c'était « Waouh ! », j'étais vraiment dedans notamment au niveau influences vocales. C'est ce que j'ai amené dans la Cafetera car les autres musiciens ne venaient pas de ce monde-là. Puiser chacun dans nos influences différentes, c'est ce qui a fait la force du groupe. »

Dans la fidèle tradition de ces collectifs anglais, La Cafetera Roja défend une pluralité culturelle qui amène les musiciens à composer et chanter dans plusieurs langues, rappelant ainsi les partis pris de groupes comme la Mano Negra ou, de manière plus lointaine, les Clash sur *Sandinista*. « Ce n'est pas que l'on s'identifie à ces artistes, mais on était vraiment dans le même état d'esprit qui consiste à ne pas vraiment calculer l'écriture. On a nos différentes langues comme autant d'outils que l'on va utiliser en fonction de ce que nous inspirent les musiques. Leur utilisation reste très naturelle, comme le faisait Manu Chao pour pouvoir parler à plus de monde. On n'a plus cette identité de langue unique, on est tous mélangés avec des origines multiples. En plus pour Manu Chao, chanter en espagnol avait une dimension politique. »



Si le groupe était une couleur, elle serait forcément le rouge, comme cette mystérieuse cafetière à laquelle il a emprunté son nom. « On était déjà un collectif qui jouait et, pour les besoins d'une affiche de concert, on a dû rapidement trouver un nom. On a dit "cafetera". Cela fait référence à cette cafetière qui était en face de nous dans ce bar, mais cela désigne également en espagnol un vieille voiture, ou le symbole d'un fonctionnement à l'ancienne. On trouvait que cet objet correspondait à notre façon de faire et notre philosophie. Quant au rouge, c'est ma couleur préférée et puis c'était une marque politique même si l'on ne fait pas une musique politisée. On passe des messages, nos réflexions, ce qui est normal puisqu'en tant que musiciens nous sommes observateurs de ce qui se passe autour de nous. »

Des pérégrinations catalanes, naît rapidement un premier album avant que l'horizon ne se dégage vraiment quelques temps plus tard. « On a galéré pendant quatre ou cinq ans, tu tournes beaucoup, tu t'investis, tu ne vois plus beaucoup tes amis. Là où je me suis dit que c'était bon, que j'en ferai mon métier, c'est quand on a commencé à monter la structure avec notre label [Green Piste Records] en France. » Aujourd'hui, le groupe - ou collectif - sort son sixième album, peut-être le plus abouti, le poids des ans se révélant être plus un atout qu'une charge. « Le style n'évolue pas forcément par rapport aux départs et aux arrivées. La musique change avec nous, avec les années. On a une base d'influences entre la musique latine, le rock, le trip-hop et le hip-hop, c'est le noyau que l'on arrivera pas à enlever. Maintenant que l'on a tous passé la quarantaine, on est peut-être dans un mode plus tranquille... J'ai l'impression que le dernier album est plus dans la réflexion. On a plus minimalisé. Notre style est difficile à définir, il va au-delà des membres du groupe. On sait reconnaître immédiatement si une chanson est Cafetera ou non. »

Le disque a été nourri de compositions qui n'avaient pas figuré, pour diverses raisons, sur *Mosaik*, l'album précédent. Mais surtout les musiciens ont-ils pris le temps de se retrouver pour travailler à travers plusieurs sessions de création. « On a rencontré Mathis Akengin dont on a pensé qu'il pouvait vraiment nous aider sur le son. Il nous a sortis de notre zone de confort. » complète Aurélia. L'album est une fois de plus l'opportunité de délivrer des messages par exemple autour de la conscience écologique sans jamais, et c'est assez remarquable pour être souligné, tomber dans une posture prosélyte. « On est en train de réduire les tournées dans un futur proche. On se voit happés dans un tourbillon, de plus en plus gros et problématique, qui ne nous correspond pas. Par exemple, si l'on doit aller dans un festival à Berlin, on peut se dire que l'on y va en train. Tu perds alors deux jours pour y aller et deux autres jours pour revenir. Certes on aura limité l'empreinte carbone, mais c'est autant de temps que tu n'auras pas passé avec ta famille. C'est un casse-tête. Là où l'on essaie de faire attention, c'est par des petits gestes, privilégiant les festivals qui montrent un intérêt et prennent des mesures vis à vis des questions environnementales. »



Pour la musicienne, et on ne peut que la rejoindre, avoir une conscience politique n'est pas antinomique avec un geste poétique, posture nécessaire pour conserver une forme de naïveté face à la férocité du monde. « C'est indispensable. C'est le complément à l'amour. Si on perd notre capacité à rêver, on perd tout. On devient des robots. L'autre voie non seulement existe, mais je pense que c'est le futur. À travers le *do it yourself*, les jeunes qui se lancent ont cette possibilité-là. Ils ont aussi le devoir de prendre une voie alternative. Il y a beaucoup d'artistes américains qui ont tout envoyé bouler, ont déjoué les majors et qui sont désormais maîtres de leur discours. C'est le mode de fonctionnement qu'il faudrait les inciter à adopter. Si j'avais un message pour les jeunes groupes, ça serait le suivant : même si c'est galère, si le chemin va être plus long, il sera intègre et ainsi plus prolifique et plus beau. »

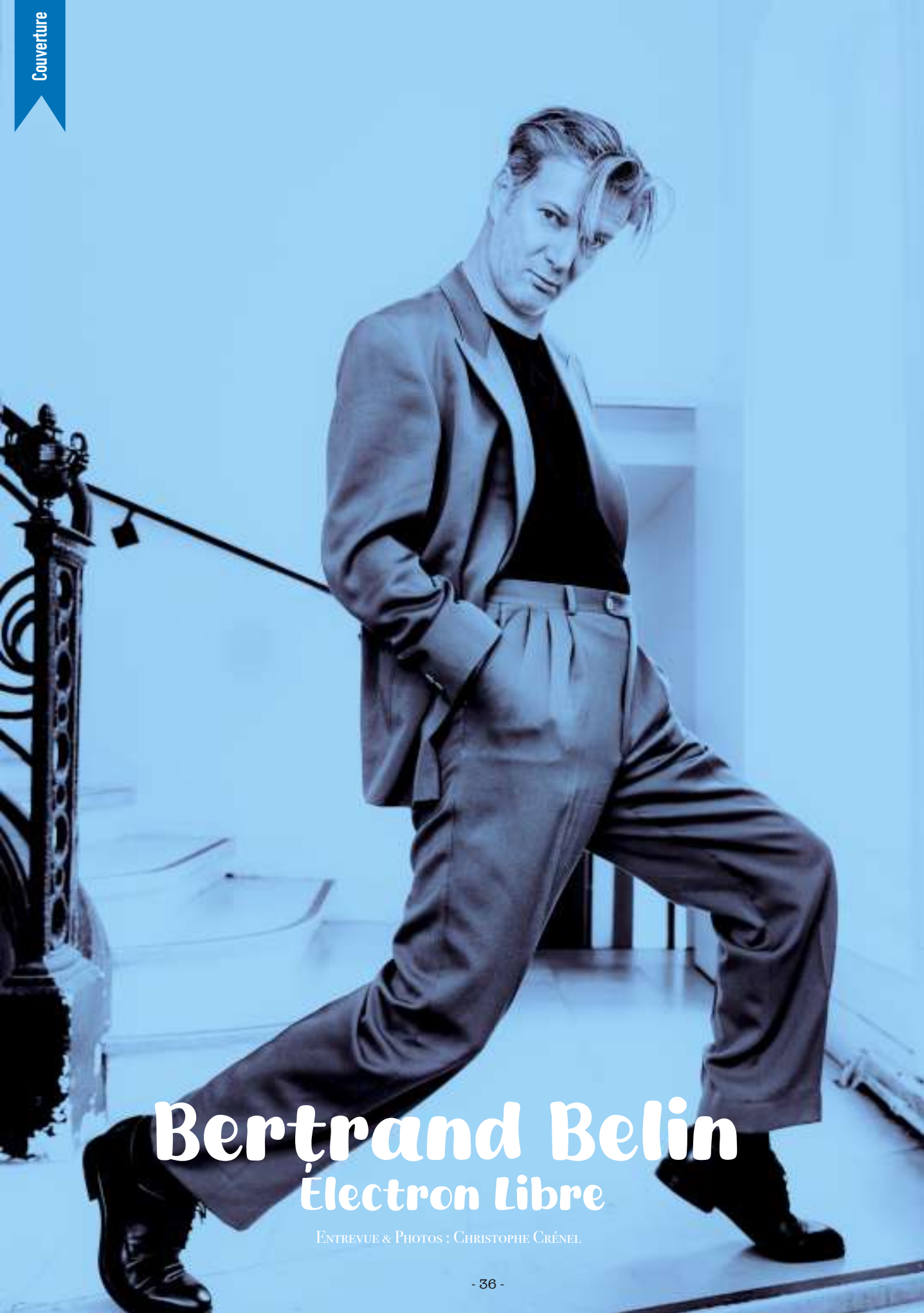
« On est en train de réduire les tournées dans un futur proche. On se voit happés dans un tourbillon, de plus en plus gros et problématique, qui ne nous correspond pas. »

La Pochette de l'album par Aurélia



« C'est l'œuvre de Mona-Lumir Fabiani, une très grande artiste marseillaise, qui est peintre, fait des collages et est tatoueuse également, que l'on a connue à Barcelone. On a pensé directement à elle pour la pochette de *My Path*. L'idée que je lui ai donnée était de symboliser toutes ces années de groupes, toutes ces influences, dans une espèce de ville, comme une tour de Babel moderne. On lui a envoyé plein d'images de là où l'on traînait : une petite maison à la plage près de chez moi, des photos de Salzbourg où Anton est né, des mines de Saint-Étienne... et on lui a demandé de compiler tout ça et d'inventer une ville qui serait à notre image. On voulait que cette création figure un endroit symbolique. C'est un collage sur lequel elle a peint. Je vais l'encadrer pour la mettre chez moi tellement elle est belle. »





Bertrand Belin

Électron Libre

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

ÉTONNANT PARCOURS QUE CELUI DE BERTRAND BELIN, COMÉDIEN, ROMANCIER ET GENTLEMAN ÉRUDIT DEVENU CHANTEUR SUR LE TARD APRÈS UN PARCOURS DE GUITARISTE. IL DIFFUSE AUJOURD'HUI SA FLAMME POÉTIQUE ET SINGULIÈRE AVEC UNE TOURNÉE ET UN NOUVEL ALBUM À SON IMAGE, RÉBUS INTRIGANT INTITULÉ WATT, PLUS PROCHE DE LA OUATE QUE DE LA FÉE ÉLECTRICITÉ.

D'où vient l'idée du titre Watt ? Choix qui peut sembler surprenant pour un album plutôt feutré avec beaucoup de claviers.

Dans la profusion des choses qui sortent, de films, de romans, d'albums, il faut trouver sa petite lumière, un genre de scintillement, une étincelle, quelque chose pour se distinguer. *Watt* et l'étincelle vont bien ensemble. Et puis *Watt* à plein de sens. C'est le nom d'un physicien. On se demande aussi si on ne parle pas anglais, l'interrogation à l'anglaise. Et *Watt* sonne comme un petit aboiement. Je parle beaucoup des chiens dans mes chansons.

La guitare est ton premier instrument mais il y en a très peu sur le disque où les claviers sont très présents. J'ai cru comprendre que tu avais d'ailleurs investi.

Je n'ai pas arrêté de jouer de la guitare, mais, oui, j'ai acheté un piano Yamaha. Il est dans mon studio et je prends beaucoup de plaisir à en jouer. Ça emmène ailleurs en termes de composition. La morphologie du piano, la technicité que ça demande, la façon dont c'est organisé fait prendre des chemins différents. C'est un peu comme si l'on avait une guitare avec une seule corde et que l'on devait composer quelque chose. Et puis, on peut obtenir des satisfactions un peu plus rapides d'un point de vue de la majesté de l'harmonie. C'est un instrument qui donne tout de suite une certaine ampleur.

Pendant cette année écoulée, qu'est ce qui a pu traverser ton paysage musical au point de t'inspirer cet album avec ses nouvelles couleurs plus ouatées ?

Je me suis remis sérieusement à la guitare depuis trois-quatre ans et j'écoute pour ça beaucoup de jazz. C'est clair que c'est quelque chose qui est venu s'inviter dans mon disque. Pas de façon continue et complète, mais sporadiquement, on voit que ça clignote. La façon dont le piano est utilisé dans les albums de Lana Del Rey, ça a pu aussi m'inspirer, je trouve qu'elle arrive à faire quelque chose d'à la fois majestueux tout en restant assez modeste. Il y a une pénombre dedans que j'aime bien.

Folk, rock, pop, jazz. D'où vient cette culture musicale capable de t'emmener dans beaucoup de directions depuis tes débuts ?

Je vais t'expliquer, j'ai commencé la guitare à douze ans et demi. C'est un âge où j'allais beaucoup à la décharge publique à Quiberon parce que c'était un endroit où l'on trouvait plein de trucs, des trésors. On trouvait de quoi fabriquer des vélos. Mes premières chaussures de foot, je les ai trouvées à la décharge. Et je récupérais du cuivre aussi avec mon grand frère. C'était une époque où l'on se faisait des petits billets comme ça. On en récupérait dans les grosses télés. Je récupérais aussi les haut-parleurs mono des télés et je les mettais en série. Et j'avais un radio cassette, genre Grundig, avec une poignée, dont j'avais tiré les fils. J'avais mis 5 ou 6 haut-parleurs mono dans ma chambre, accrochés au plafond, sur les murs. Une sorte d'ancêtre du son immersif. (Sourires)

Quelle musique passait dans le radiocassette ?

Un des premiers morceaux que j'ai enregistrés c'était un morceau de Prince : "Let's Go Crazy". Je récupérais aussi des cassettes que je trouvais dans les poubelles ou qu'une copine me faisait avec une compilation, donc ça pouvait être un peu tout et n'importe quoi. À partir de treize ans, j'ai commencé à beaucoup écouter Thiéfaine. Et puis à quinze ans, j'écoutais Marc Seberg, Lloyd Cole and the Commotions, The Cure. Quand j'ai quitté Quiberon pour aller au lycée, c'était vraiment l'époque new wave. Mais, comme j'étais obsédé par la guitare, j'écoutais quand même beaucoup de musique américaine en parallèle, là où la guitare est en majesté.

Le vibrato sur ta voix évoque justement l'Amérique, on pense au côté crooner d'Elvis. Et, ce vibrato m'a aussi étonnamment fait penser au chant très velouté et jazzy d'Henri Salvador.

(Il entonne "J'aimerais Tant Voir Syracuse") Oui, c'était aussi un musicien qui s'intéressait aux musiques américaines et au jazz dans sa jeunesse avec Boris Vian. Et Elvis, j'aime bien ses romances, notamment sur son premier disque (Il entonne "Blue moon, you saw me standing alone"). J'aime bien tout ça, mais il y a des choses avant quand même. Et puis à la guitare, n'oublions pas Django Reinhardt. Le trémolo de la guitare chez Django, la façon dont il accompagne les notes en les faisant chanter, ça c'est aussi une influence. J'adore aussi certaines des nouvelles voix de la soul ou du R'n'B. Je suis forcément très éloigné de ces gens-là, mais peu importe, à chacun son langage à partir du moment où une musique provoque de l'enthousiasme. Quand tu te dis en l'écoutant : c'est beau, on a raison de faire de la musique. C'est ce qui m'est arrivé en regardant Doshi en concert sur *Tiny Desk* [NdIR : le live de la radio publique américaine]. Ça m'a foutu la joie pendant des semaines.

Pour rester sur le chapitre de la voix, plusieurs titres du nouvel album dont "Pluie de Data" confirme aussi un cousinage avec Bashung.

Alain Bashung avait un intérêt pour une certaine forme de poésie contemporaine, pas toujours rimée. Il avait un goût pour la littérature et pour les musiques anglo-saxonnes s'organisant autour de la guitare. Et il était d'une génération où il avait pris le rock'n'roll en plein dans la gueule. Donc ça fait pas mal de matières communes avec lesquelles on travaille. Donc, oui, il y a une filiation avec Bashung d'un point de vue stylistique, c'est indéniable. Mais ça n'est pas, comme on a pu m'en accuser à une époque, une profanation de sépulture. Déjà, j'ai commencé à faire des disques quand Bashung était encore là. Je crois même qu'il m'a été rapporté, pour mon plaisir, qu'il ne détestait pas ce que je faisais. Mais pour être juste, j'ai beaucoup plus écouté Thiéphaine et Marc Seberg.

Revenons au nouvel album enregistré avec ton complice Thibault Frisoni. La légende voudrait que tu ne prépares rien avant de commencer l'enregistrement d'un disque.

Rien ! J'enregistre un album de but en blanc. Mais, par contre, je ne fais pas ça en dix jours, je fais ça en six mois. Ce n'est pas comme avant quand on devait aller dans un studio très coûteux réservé pour deux semaines. L'évolution des techniques permet d'approcher l'expérience du studio un peu différemment. Je me mets au piano, je me mets à la guitare, je joue, je me laisse vivre. Je suis à la recherche de quelque chose sans savoir ce que c'est. Et quand j'ai l'impression d'avoir découvert une forme qui sonne à mon oreille avec un sentiment de fraîcheur... Une fois que j'ai commencé à vraiment enregistrer, je me mets à penser au chant et au texte.

« Tu ne trouveras nulle part un papier avec mon texte écrit. Ça n'existe plus depuis quinze ans. Au lieu d'écrire sur une feuille, j'écris dans le son. »

Ce texte, justement, on a parfois une impression de collage. C'est de l'écriture automatique ?

Ce n'est pas vraiment de l'écriture automatique mais c'est spontané. Je mets le casque sur les oreilles et j'écoute ce qu'il y a dans la musique. En fait, j'écoute la température harmonique, ce que ça me dit. Est-ce qu'il y a une place pour la fantaisie ? Est-ce qu'il y a une place pour la naïveté ? Est-ce qu'il y a une place pour la confiance ? Quel contrepied je peux prendre si la musique va trop dans un sens ? Tensions, résolution. C'est un peu "Guerre et Paix". Il m'arrive d'attraper un bout de papier quand je suis devant mon ordi avec mes instruments. Je peux noter deux, trois trucs de peur de perdre une idée. Mais tu ne trouveras nulle part un papier avec mon texte écrit. Ça n'existe plus depuis quinze ans. Au lieu d'écrire sur une feuille, j'écris dans le son.



Sur le premier titre de l'album tu chantes : « Ni d'Ève... », on s'attend à entendre « ...ni d'Adam », mais ça ne vient pas tout de suite. C'est l'art du contrepied ?

Ça n'est pas pour déstabiliser. On utilise tellement quotidiennement le langage que, pour qu'il soit remarqué, il faut qu'il soit remarquable. Pour qu'il soit remarquable, il faut qu'il soit, soit tordu, soit très beau, mais ça, parfois ça ne se voit même pas, soit grossier, soit mal fichu. Dans "Hypernuite" la phase « Il entoure de la maison », c'est mal fichu. J'accidente la langue. Je ne fais pas ça couramment, mais chanter ça déplace un petit peu le langage, il y a de la liberté. On n'est plus à l'école. (Il prend son téléphone) Autant être concret. Je note des mots parfois dans la rue. Qu'est-ce que j'ai là ? Regarde ce que j'ai écrit là, tu vois ?

Non-stop dans ma nuque

Pourquoi ? Je ne me rappelle même plus (il continue à consulter ses pages de notes sur son téléphone). J'ai dû écrire ça il y a 2 ou 3 semaines :

*Il y avait un prophète, il était anti-fête.
Il ne pouvait pas voir la joie en peinture.
Un jour qu'il broyait du noir en son pouvoir enveloppé,
le voilà qui ourdit des plans de conquête.*

*Il prendra des villages et des villes et des visages.
Il mettra les arbres à l'horizontale, les chemins à la verticale.
Il songe : le métal des ménages, je vais le fondre.
Obus, canon, balle, je serai mon féal.*

*Pensée banale, Songe d'âne,
Vermine dans son crâne.
Le lundi suivant, il glissait sur une peau de banane et mourut.
La chance qu'on n'eût, jamais on ne le sut*

Jamais je ne vais chanter ça ! (Sourires) Mais, à un moment, je vais visiter mon téléphone et lire :

Un jour, il broyait du noir en son pouvoir enveloppé

Et je vais peut-être en prendre un petit bout. Tiens, celle-ci, j'en ferais bien une chanson :

*Mets-toi à sa place.
Mettons-nous à sa place.
À leur place. Allez, un effort.
Mets-toi à sa place.
Mets-toi à ma place...*

Ça dit énormément de choses. Mettons-nous à la place les uns des autres, ce serait quand même un programme d'amélioration des rapports humains.

Pour terminer dans l'humeur du nouvel album. En écoutant "Tel qu'en Moi-Même" ou "Rembobine", on s'imagine au bout de la nuit dans un club jazz du Lower East Side ou de la rue des Lombards, si l'on est moins fortuné. Est-ce que cette humeur noctambule te correspond ?

Sur ces 2 titres, je pense que la volupté qui se trouve dans les cordes et un certain classicisme fonctionnent sur des principes harmoniques que le jazz a poussé très loin. Je ne sais pas si c'est tellement nocturne. C'est plutôt une sorte de température intérieure. Je pense aux romances chantées par Ella Fitzgerald ou à des titres, sinon joyeux, humoristiques ou glamour, chantées par Cole Porter ou d'Erroll Garner, comme "Misty", des grands standards de jazz qui sont des romances ou des chansons où l'harmonie est très souple, comme dans "Breakfast at Tiffany's", "Somewhere over the Rainbow" ou "Fly Me to the Moon". Ce répertoire-là, je m'y sens bien. Si j'arrive au paradis et que le paradis c'est de jouer de la guitare tranquillement sur des morceaux aussi joliment composés que ces standards, assis sur un fauteuil avec, de temps en temps, quelqu'un qui t'apporte un scotch... la messe est dite.



WATT
(CINQ 7/WAGRAM MUSIC)

Des sons de synthés mystérieux comme sur un album d'Angelo Badalamenti nous accueillent sur "l'Inconnu en Personne", premier morceau captivant de ce nouvel album qui choisit les claviers comme nouveau canevas d'écriture. Puis la voix délicate nous emporte dans son entrelacs de mots dont on saisit surtout l'humeur. Ce morceau donne le ton de l'album dont le charme infuse doucement au fur et à mesure des écoutes. *Watt* est plus une veilleuse qu'un gyrophare criard, une lampe discrète dont la lumière vacille et réconforte au milieu de la nuit. Passé la surprise de ne pas entendre les riffs de guitare déhanchée qui faisaient la force de *Tambour Vision*, son précédent album, on se laisse happer par la majesté de ces morceaux qui naviguent entre modernité synthétique et hommage au jazz 50s des clubs enfumés où se perdent les âmes vagabondes. "Tel qu'en Moi-Même" est une romance déchirante, "Seul", une sublime main tendue et "Watt" l'un des sommets de ce disque avec son groove discret et son clavier sautillant, morceau aussi poignant que ludique, à l'image de cette écriture en stéréo, volatile et énigmatique, déstabilisante et bouleversante, qui préfère les questions aux réponses. *Watt*, what ?



Jeanneto

Tectonique des Plaques

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTOS : MAISON GABRIELE

ARTISTE DE SON TEMPS, À LA CROISÉE DE MULTIPLES INFLUENCES SONORES AU SOMMET DESQUELLES CULMINE UNE MUSIQUE TECHNO AUSSI VÉLOCE QUE VORACE, JEANNETO S'IMPOSE COMME L'UNE DES FIGURES MAJEURES D'UN GENRE MUSICAL À L'APPELLATION CERTES FOUTRAQUE MAIS AMPLEMENT CARACTÉRISTIQUE DE SON ÉPOQUE, L'HYPERPOP. RENCONTRE AVEC UNE JEUNE FEMME DÉTERMINÉE À RENVERSER LES CODES D'UNE SOCIÉTÉ CORSETÉE OU QUAND DANSER DEVIENT UN GESTE POLITIQUE.

Tonique, extatique, acidulée, virulente, tonitruante... La musique de Jeanne puise dans des influences que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Et pourtant, cet héritage, celui d'une techno par laquelle de nombreuses âmes se sont libérées des contraintes sociales, court encore... et vite ! Car par sa musique, JeanneTo ne permet ni plus moins que la poursuite d'un continuum, celui de la rave, espace propice au rassemblement d'une communauté dite "freak" qui ne se retrouve pas dans les représentations codifiées inhérentes à l'espace sociétal de notre époque. « Je pense que ce que je fais est politique mais ma musique n'est pas militante pour autant. Dans le sens où je ne vais pas me forcer à faire des chants empreints d'une énergie digne d'une manifestation ou du rap conscient. Il faut avant tout que cela soit beau, que ça sonne bien et que ce soit poétique et enfin qu'il y ait de l'intensité qui soutienne le tout. Je peux me rendre compte que ma musique a une dimension politique dans sa réception en fait. Je le vois concrètement dans mon public, notamment à la fin des concerts. Il y a des gens qui viennent me voir en pleurant et qui m'avouent qu'ils se sont retrouvés dans tel morceau. Je pense d'ailleurs avoir un public de geeks. Des geeks qui écoutent de la techno dans leur salon, leur chambre. Aussi, beaucoup me disent qu'ils ne vont pas à des concerts d'habitude. Ils sont un peu timides, renfermés mais quand ils sont en concert, ils sont complètement zinzins. Mon but est ainsi de créer un endroit où ces gens, ces freaks, peuvent trouver leur place. Je le fais par les concerts mais aussi immatériellement avec ma musique qui les suit dans leur intimité et qui leur permet de se sentir à leur place dans notre société. »

« La colère est l'émotion numéro un qui guide tout ce que j'écris. C'est une colère générée par un mélange de frustration et d'espoir. »

Et il faut dire que la musique technoïde de la jeune femme a de quoi remuer. BPM effrénés, textes acérés, vocales expulsées avec force et véhémence, cette techno a de la nitro en elle. Une énergie issue d'une colère ressentie à fleur de peau et qui coule littéralement dans ses veines comme elle le précise : « La colère est l'émotion numéro un qui guide tout ce que j'écris. C'est une colère générée par un mélange de frustration et d'espoir. Mon objectif est ainsi de donner envie aux gens de me suivre, que l'on soit en colère ensemble, que l'on partage cette catharsis. » Rien de tel donc qu'une formule pop enrobée de sucre pour faire passer un message politique, ainsi le laissait penser John Lennon quand il évoquait son titre "Imagine". La chanteuse confirme : « Bien que la techno que je produis soit radicale dans son expression sonore, ma musique renvoie tout de même une image pop, notamment sur scène, et je pense que la manière dont je la présente permet à des gens qui n'écoutent pas forcément des sons hardcore d'apprécier ce style. J'aime à la fois jouer sur un côté mainstream de la musique via une direction pop mais en adoptant une attitude sur scène assez énervée. Je fais d'ailleurs souvent des grimaces et autres en live, il y a un côté monstrueux dans ma performance scénique qui vient entre autres de mon goût pour les films d'horreur et la littérature inhérente à la dark fantasy et au fantastique. »

Mais qui es-tu donc Jeanne ? Combien de personnalités existent-il en toi ? Y-a-t-il une Jeanne diurne différente d'une autre nocturne ? Réponse de l'intéressée : « JeanneTo est une partie de moi extrapolée. La musique me permet de choisir quelle partie de moi je vais exposer. Sur scène, il y a de la théâtralité, sans non plus rentrer dans la parodie. Cette posture en concert me permet d'être à l'aise en incarnant un personnage. J'ai d'ailleurs plusieurs costumes pour mes lives et je change régulièrement de tenues. Cela vient aussi des influences drag, de leur manière de se présenter sur scène qui est assez intense. » Cette dimension assimilable à du "transformisme" se révèle aussi et surtout dans la structure de ses compositions musicales qui en une mesure peuvent prendre des tournants inattendus, à l'image de son track "Zelda" présent sur son EP *Pochette Surprise 2*. « Je joue souvent ce titre pour le final de mes concerts. Les gens pensent que c'est une petite chanson d'adieu, toute mignonne. Et à la fin, tu as ce truc très... Ça monte d'un coup et ça s'accélère, quoi. J'adore ! J'aime les effets de surprise et je souhaite que quand le drop arrive, on ne sache pas ce qui va se passer après. Parce qu'en général dans l'électro, les drops entraînent des mouvements très prévisibles. »

« J'ai une voix normale qui s'étire esthétiquement vers le punk. Après, elle est traitée, mais on essaye qu'elle reste humaine. »

Chanson, techno, pop, JeanneTo est peut-être aujourd'hui l'artiste francophone qui représente le mieux ce qu'est l'hyperpop.

Peu nombreux.ses sont les artistes à réussir à conjuguer autant d'influences dans un format musical chanté, en français dans le texte qui plus est. Mais Jeanne ne veut pas que l'on réduise sa musique à cette étiquette qui en soit est peut-être un peu étriquée. « L'hyperpop, c'est un terme un peu fourre-tout avec lequel j'ai du mal. Il y a tellement de trucs que tu peux qualifier d'hyperpop. Après ce que l'on entend par hyperpop, c'est les petites voix ultra-pitchées mais chez moi il n'y a pas cela. J'ai une voix normale qui s'étire esthétiquement vers le punk. Après, elle est traitée, mais on essaye qu'elle reste humaine. Les trucs techno-hyperpop avec des voix robotiques, ça se fait beaucoup déjà. Mais l'électro hardcore avec une voix pop normale, c'est plus rare car c'est bien plus casse-gueule. »

Unique en son genre, JeanneTo est une artiste qui bouscule les esthétiques musicales, son geste artistique possédant une force similaire à celle d'un séisme, sa musique empruntant le même mouvement que la tectonique des plaques. La scène française en tremble encore !



TRÈS MAUVAISES HERBES (FLORAL RECORDS)

Suite directe de son dernier disque, *Mauvaises Herbes*, paru au début de l'année 2025, il faut croire que la jeune femme en avait encore sous le pied, comme en attestent ces huit nouveaux tracks plongés dans une techno extatique et hallucinée, le tout en aiguisant encore plus les angles, Jeanne précise : « Visiblement, je pense que les angles sur *Mauvaises Herbes* n'étaient pas assez aiguisés. J'ai toujours besoin d'aller un peu plus loin dans l'intensité. »

En résulte un disque d'une poésie brute et écorchée, réaction cutanée à un monde dystopique, comme elle le chante sur son titre "Faire Genre" en scandant « Ne serions-nous pas coincés dans un Kafka ? » Face à cette douce réalité, l'échappatoire se fait dans la nuit noire, et la rave apparaît tel un refuge pour qui le jour est une source de cauchemar. Et à nos nuits d'être plus belles que leurs jours, le cœur battant selon un beat frénétique qui apparaît dès lors comme la pulsation d'une communauté pour qui la teuf est un exutoire.





Kill the Princess

Muer pour mieux Avancer

ENTREVUE : ARNO JAFFRÉ - PHOTOS : ÉLISE THÉNARD

POUR CELLES ET CEUX QUI VEULENT SE FAIRE ENTENDRE ET QUI N'ONT QUE RAREMENT LA PAROLE, KILL THE PRINCESS S'IMPOSE EN TANT QUE PORTE-VOIX. LE QUATUOR, ENTIÈREMENT FÉMININ, S'INVITE DANS LA COUR DES GRANDS AVEC CE DEUXIÈME ALBUM, EXPLORANT DIVERS UNIVERS QUI INVITENT À LA RÉFLEXION. ENGAGÉES ET INTÈGRES, ELLES SE SONT FORGÉ CES DERNIÈRES ANNÉES UNE SOLIDE RÉPUTATION. RENCONTRE AVEC NELL, LA GUITARISTE D'UN GROUPE QUI A DES CHOSES À DIRE ET DES CONVICTIONS À FAIRE PASSER.

Concernant *A Fire Within*, sorti au mois de novembre, quel a été le fil rouge émotionnel ou sonore de sa création ?

Avec cet album, on a voulu transformer nos colères, nos blessures et nos désirs en quelque chose d'incandescent, de vivant, de fort. Le fil rouge, c'est cette flamme intérieure qui refuse de s'éteindre, même quand tout vacille. Niveau sonorités, on a cherché un équilibre entre tension, fragilité et énergie brute : des riffs tranchants, des lignes vocales viscérales mais aussi des moments de respiration où la vulnérabilité peut prendre sa place.

Quels sont les thèmes que vous traitez principalement ?

On parle d'émancipation, de reconstruction, de féminité vécue comme un combat autant que comme une force. Mais aussi de rapport à soi, de relations abîmées, de traumatismes familiaux, d'inégalités, de dystopie sociale, de désir libre, de survie émotionnelle...

On sent chez vous une vraie libération et un plaisir sincère à jouer ensemble. L'alchimie entre vous a pris immédiatement ou a-t-il fallu un temps d'adaptation ?

L'alchimie a été presque immédiate mais elle s'est affirmée avec le temps. Malgré nos backgrounds différents, on partage la même conviction : faire un rock puissant qui porte nos valeurs, nos combats. On adore être ensemble sur scène, sentir cette énergie commune. Mais cette complicité existe aussi en dehors : on partage plein de moments qui renforcent encore plus notre cohésion, ça nourrit aussi notre manière d'exister en groupe.

À quel moment avez-vous compris que faire de la musique devenait vital ?

Probablement la première fois où l'on s'est retrouvées chez nous à déprimer parce que l'on n'était pas en concert ! Plus sérieusement, on a compris que la musique était vitale quand elle a commencé à devenir notre manière naturelle d'exprimer ce que l'on ne savait pas dire autrement. Composer, jouer, monter sur scène... c'est devenu un espace où l'on respire, où l'on transforme nos colères, nos doutes et nos forces en quelque chose de vivant. Et surtout, c'est un moment de partage : on n'est plus seules face à ces émotions, on les transpose ensemble puis on les offre au public. C'est ça qui rend la musique indispensable pour nous.

« Composer, jouer, monter sur scène... c'est devenu un espace où l'on respire, où l'on transforme nos colères, nos doutes et nos forces en quelque chose de vivant »

Vous affichez une féminité forte, affirmée et conquérante. C'est une attitude importante pour vous ?

Oui, totalement. Dès le début, on a monté le groupe pour casser l'image que l'on impose souvent aux femmes en musique : douce, polie, "sage", cantonnée à certains styles. On voulait montrer que l'on peut être bruyantes, frontales, puissantes, prendre notre place et revendiquer sans s'excuser sans que ça n'enlève rien à personne. On n'est pas là pour provoquer gratuitement mais pour affirmer qui on est. Notre féminité, on la vit à notre façon : libre, assumée et surtout légitime.

J'imagine que le mouvement More Women on Stage doit vous interpeller ?

Évidemment. C'est une cause essentielle parce qu'elle met en lumière une réalité que l'on vit encore : la sous-représentation des femmes sur scène, dans les équipes techniques, dans les programmations. Chaque fois que l'on monte sur scène, on espère pousser d'autres à le faire aussi. Plus il y aura de femmes et de personnes issues de minorités visibles, plus la scène rock/metal sera riche, diversifiée et vivante.

Quelles sont les difficultés auxquelles vous êtes toujours confrontées, même après quelques années de carrière ?

En tant que femmes, on fait encore face aux mêmes obstacles : devoir prouver deux fois plus que l'on sait jouer, composer, gérer... Devoir justifier l'existence d'un groupe 100 % féminin. Encaisser des réflexions sexistes, souvent "involontaires" mais bien réelles. Être moins prises au sérieux par défaut, juste parce que l'on n'entre pas dans le cliché habituel. Plus largement, il y a la difficulté de concilier ce métier avec nos vies personnelles sans se brûler les ailes. On adore ce que l'on fait, chaque seconde en vaut la peine mais c'est un rythme qui peut être physiquement et mentalement épuisant.

L'industrie musicale demande aujourd'hui une présence constante sur les réseaux et les plateformes. Comment gérez-vous cela ?

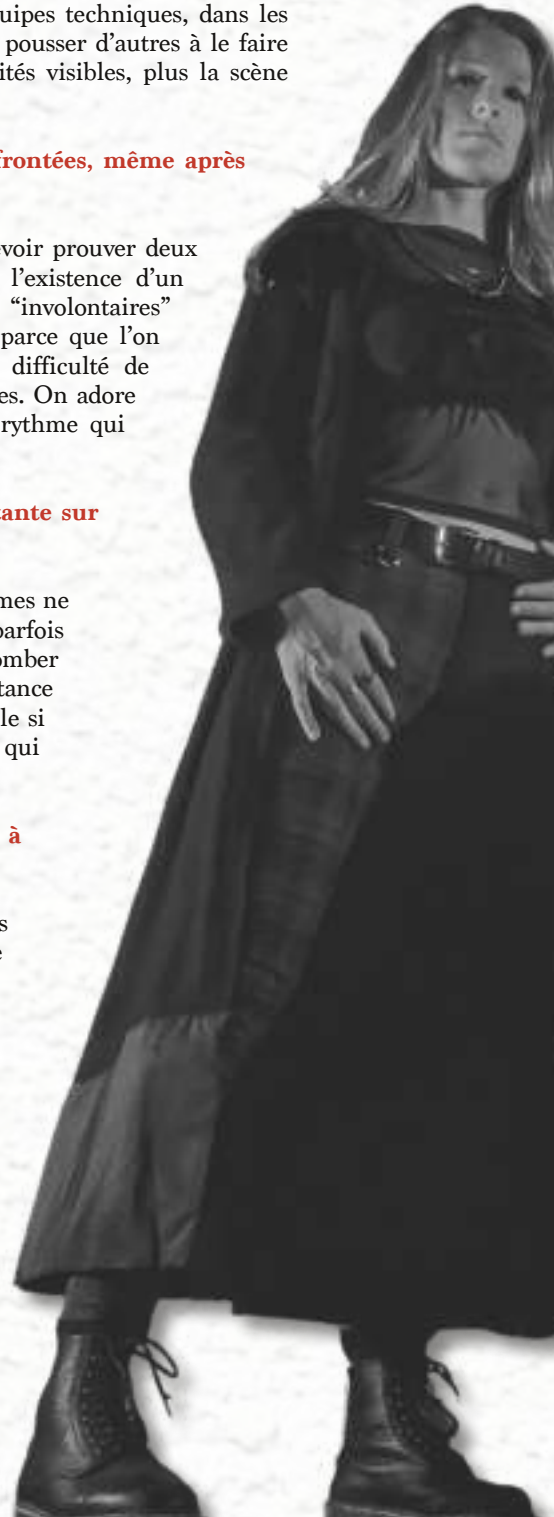
On essaye de rester honnêtes et spontanées. Les réseaux et plateformes ne sont pas notre instinct premier, ça peut être chronophage et parfois ingrat. On fait de notre mieux pour partager notre univers sans tomber dans l'obligation artificielle, tout en gardant en tête leur importance pour l'industrie et pour notre public. Ce serait tellement plus simple si tout le monde comprenait que ce n'est qu'un relais et que ce qui compte vraiment, c'est la musique.

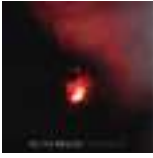
Revenons à votre nouvel album. Si vous deviez le résumer à quelqu'un qui ne vous a jamais écoutées ?

A Fire Within, c'est une catharsis tout en contraste, des émotions brutes et des messages forts. Musicalement, il reflète tout ce que l'on aime : les mélodies accrocheuses de la pop, l'énergie du punk et la puissance du metal, le tout fusionné pour créer un univers rock alternatif singulier.

Bien qu'un peu plus calme en apparence, "Pieces" est un titre phare de cet opus. Peux-tu nous expliquer ce morceau ?

C'est un morceau très intime. Il parle de culpabilité, de blessure, de volonté de réparer ce que l'on a brisé, volontairement ou non. C'est reconnaître ses parts d'ombre, demander une forme de rédemption sans tomber dans la complaisance. C'est peut-être le titre le plus fragile de l'album mais aussi l'un des plus puissants émotionnellement parce qu'il met à nu ce que l'on hésite souvent à avouer : nos erreurs, nos peurs et notre envie sincère de reconstruire ce qui nous tient à cœur.





A FIRE WITHIN

MUSIC MAZE

Alors que la France est à l'agonie et donne l'impression d'être anesthésiée, quatre irréductibles amazones, enragées et engagées, ont décidé de chanter avec lucidité les maux et les travers de notre société. Et leur colère est salutaire et militante. Parfaitement à l'aise dans son époque, et renforcée par une honnêteté sans faille, la musique de Kill The Princess est corrosive et ne fait pas dans la dentelle. Les nombreuses déflagrations musicales, l'atmosphère féministe, et la symbiose entre ces quatre jeunes femmes font de ce groupe un incontournable pour qui aime le metal alternatif joué avec force et conviction. Si l'ambiance léthargique de l'album est empreinte de sentiments mêlés de désespoir et d'anxiété, la lumière semble toujours au bout du tunnel. Porté par une écriture magnifique, le quatuor enrobe ses tourments d'une énergie brute, et fait mouche dès qu'il met l'accent sur la mélodie. Au programme, dix titres qui laissent présager un bel avenir à ces musiciennes, pour peu qu'elles parviennent à intégrer toutes les subtilités du show business, qu'il est parfois bien difficile de comprendre.





Bukowski

Le Feu Brûle Encore

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : FRANÇOIS DUFFOUR

PRESQUE VINGT ANS DE CARRIÈRE POUR LE COMBO DE CERGY-PONTOISE QUI NOUS OFFRE UN FANTASTIQUE **COLD LAVA**, SEPTIÈME OPUS D'UNE CARRIÈRE DÉJÀ RICHE. ENTRE REFRAINS POP ET ÉNERGIE HARDCORE BUKOWSKI TROUVE L'ÉQUILIBRE PARFAIT. UN GROUPE PEUT-ÊTRE AU SOMMET DE SON ART.



En 2021, Bukowski a vécu ce qu'il y a de plus dramatique : la disparition de l'un de ses membres. Le combo a su se relever de ce terrible drame en proposant un superbe album au titre éponyme paru l'année suivante puis un tout aussi réussi *Cold Lava*, il y a quelques mois. On aurait pu penser que ce nouveau disque ait été compliqué à réaliser du fait de la disparition de Julien Dottel, leur bassiste, ce que réfutent les Franciliens. « C'est sans aucun doute celui d'avant qui a été plus compliqué à réaliser. Bukowski a toujours été un groupe très démocratique où chacun amène sa patte à l'édifice » nous confie Mathieu Dottel, chanteur et guitariste. « Max le nouveau bassiste nous a amené ça. Il s'est particulièrement investi dans les textes. On a décidé de continuer le groupe après la disparition de Julien et pour cela, il fallait le faire de la meilleure des façons possibles. Nous n'avons jamais ressenti d'usure dans cette formation, à aucun moment de notre carrière. Nous avons toujours la même envie qu'à nos débuts. »

Cold Lava est un disque qui montre que même si Bukowski a eu pendant longtemps une étiquette stoner, il est loin de n'être que cela. Le combo apprécie ainsi particulièrement le classique couplet/refrain de la pop. L'ambition pour le groupe a été avec ce nouvel opus de se reconnecter à ses racines, de retrouver le son des origines. « On avait à cœur à revenir au son de nos premiers albums. C'est pourquoi nous avons été enregistré chez Francis Caste au Studio Sainte-Marthe. C'est un peu lui qui a trouvé le son "Buko", il faut bien l'avouer. Nous avons déjà fait trois albums avec Francis. On aime bien travailler avec lui car il bosse à l'ancienne. On voulait pour ce disque avoir des couplets/refrain fédérateurs. Cette touche pop a toujours été présente chez nous. Nous avons toujours eu un côté mélodique. Le fait d'aller aujourd'hui vers ce versant pop n'a ni été pensé ni réfléchi, mais c'était une envie commune à l'intérieur du groupe. On voulait avoir des morceaux que le public puisse chanter avec nous lorsque nous sommes sur scène. On a fait pour ce nouveau disque des morceaux de trois minutes, trois minutes trente, ce qui est le format pop classique. Nous ne l'avons pas fait exprès mais c'est arrivé comme cela. »

Bukowski sait alterner depuis ses débuts la pop et le hardcore, comme il le fait encore de fort belle manière sur ce disque. Le combo ne serait-il pas d'une certaine manière le Hüsker Dü du 9.5 ? « Nous avons cette référence, avec Julien » nous confirme Mathieu.

Cet album qui renoue avec le son des débuts arrive trois ans après leur album éponyme. Un temps assez long mais qui semble être devenu quelque peu la norme dans l'industrie musicale actuelle. « Nous avons beaucoup tourné pour le dernier album. Nous avons tous des activités à côté. Il y a aussi le fait que nous avons changé de studio. En plus de cela, il fallait booker le studio de Francis, qui est quelqu'un de très occupé. Il convenait aussi de voir la façon dont on envisageait les choses avec notre label, At (h)ome. »

Après quasi vingt ans de carrière, le groupe francilien offre un disque frais et jouissif. Rien d'étonnant de la part de musiciens qui semblent avoir toujours autant de plaisir à jouer que lorsqu'ils ont débuté. « Plein de groupes rêveraient d'être à notre niveau. Nous en sommes satisfaits mais nous voulons passer un nouveau palier, jouer dans des salles plus grandes. Ce n'est pas la raison pour laquelle nous avons fait des titres assez pop sur ce disque même s'ils peuvent plaire à un public plus large que notre fan base. Notre son est celui du rock alternatif US et il y a peu de groupes dans ce style en France. Nous écoutons des choses très différentes. Il est logique que cela s'entende dans notre musique. »

Comme souvent avec Bukowski si la musique est plutôt joyeuse et positive, les textes, eux, sont assez noirs. « Nos textes ont toujours été sombres. Ils le sont peut-être moins dans cet album qu'à l'époque de Julien. Mais malgré ce côté sombre il y a quand même une lueur d'espoir. Le constat est assez dark mais nous ne sommes pas pour autant des gens dépressifs. Nous aimons nous amuser et avons envie de faire passer un message encourageant. »

Textes sombres et engagés, peut-être même plus qu'ils ne l'ont jamais été. « Nos textes étaient moins frontaux dans le passé, c'est vrai. C'était plus nébuleux. L'écriture de Julien était poétique. Le morceau "Criminals" dans le nouvel album, par exemple, parle de ce qui est arrivé à l'une de nos amies et, au-delà de ça, de l'affaire Pélicot. En tant que groupe de mecs nous avons une responsabilité. C'est important pour les femmes de voir que des hommes ne peuvent pas tolérer cela. Il y en a une marre de voir des comportements inacceptables. Ce titre est impactant et c'est pour cela que nous l'avons choisi comme premier single. »

« Nos textes ont toujours été sombres. Ils le sont peut-être moins dans cet album qu'à l'époque de Julien. Mais malgré ce côté sombre il y a quand même une lueur d'espoir. Le constat est assez dark mais nous ne sommes pas pour autant des gens dépressifs. »

Fidèle à son son, fidèle à ses textes, Bukowski l'est aussi à son label, At(h)ome. « Leur roster est plutôt orienté chanson avec des gens comme Oldelaf mais ils ont également dans leur catalogue des trucs très rock : nous, Tagada Jones et d'autres groupes. Cela se passe extrêmement bien avec eux. Nous sommes en contrat d'artiste. Il y a un vrai affect entre eux et nous, et ils aiment vraiment le projet ce qui est bien sûr primordial pour nous. Quand Julien est parti, ils ont été très présents et cela nous a touchés. Nous sommes très potes à l'intérieur du groupe, nous sommes soudés. »

Après la sortie de l'album en novembre dernier, Bukowski repartira bientôt sur la route. « On adore tout autant le studio que les tournées. Quand tu commences un instrument à dix ans, tu penses bien sûr d'abord à la scène. Il faut bien dire que c'est celle-ci qui nous fait vivre. C'est notre gagne-pain. On essaie de faire le meilleur album possible pour ensuite le faire vivre sur les routes. Nous aimons le live. Aujourd'hui, le problème pour un groupe, ce n'est pas la scène, mais les rémunérations du stream. On dit depuis des années que le rock est mort mais il survit grâce aux gens qui viennent aux concerts. »

« Quand tu commences un instrument à dix ans, tu penses bien sûr d'abord à la scène. Il faut bien dire que c'est celle-ci qui nous fait vivre. C'est notre gagne-pain. »



COLD LAVA (AT (H)OME)

Ce nouvel opus des Franciliens montre un groupe toujours aussi intéressant et créatif. Peut-être plus pop que ses prédécesseurs avec un penchant certain pour le couplet/refrain, *Cold Lava* est un disque qui lorgne clairement vers le rock alternatif US, voire vers le post-hardcore. On pense ainsi parfois à son écoute à des formations comme Thrice, Thursday ou Alexisonfire, mais tout à la fois aux Beatles. Énergie hardcore et refrains pop ont toujours fait un mélange parfait et Bukowski arrive aujourd'hui à la synthèse idéale entre les deux. Un grand disque, sans le moindre doute, qui montre que les années passant, Bukowski reste toujours aussi inventif et audacieux.





Mademoiselle K

Déclaration d'Indépendance

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL



C'EST AVEC PANACHE QUE MADEMOISELLE K VIENT DE FÊTER LES DIX ANS DE SON LABEL KRAVACHE AVEC UNE TOURNÉE ET LA SORTIE DE DEUX INÉDITS. SA COUAILLE ROCK D'ÉTERNELLE REBELLE ET SA SINCÉRITÉ SEMBLANT DÉFIER TOUS LES OBSTACLES. BONNE OCCASION POUR FAIRE LE POINT SUR SES AVENTURES D'ARTISTE INDÉ QUI FORCE LE RESPECT EN CES TEMPS MOUVEMENTÉS.

Tu sors tout juste de la tournée des 10 ans de Kravache. C'était comment ?

On a fini à Lyon au Transbordeur. C'était vraiment cool. Au début, ça devait être 10 petites dates. Et puis finalement on a fait 26 concerts. Cette tournée n'accompagnait pas la sortie d'un nouvel album, j'ai juste sorti 2 nouveaux titres, et les gens étaient quand même là. Ça fait d'autant plus plaisir que j'en ai profité pour jouer pas mal des titres de *Hungry Dirty Baby* [NdIR : album sorti en 2015], un disque important pour moi, mon premier en tant qu'artiste indépendante, virée de sa maison de disques mais aussi ressuscitée par la musique.

Tu as monté Kravache justement parce que tu voulais sortir cet album en anglais et que ta maison de disques n'en voulait pas. Parle nous de cette nouvelle vie d'indépendance.

J'insiste d'abord sur le fait que j'ai toujours fait ce que je voulais. En maison de disque, sur mes trois premiers albums, j'étais respectée, et j'avais une totale liberté artistique. C'est important de le dire. Et, si j'ai pu continuer en indépendante ensuite avec mon propre label, c'est aussi parce que j'avais eu un certain succès quand j'étais en major. Après, l'indépendance, chacun la vit à sa façon. Zaho de Sagazan travaille en indé depuis ses débuts. Je pense que c'est aussi parce que l'époque a changé. Les artistes réfléchissent plus à leurs droits, Ils ont mieux compris qu'il fallait s'entourer, faire attention aux contrats.

Et puis, ce qui a tout éclaté, ce sont les réseaux sociaux qui peuvent te permettre une plus grande indépendance. Mais il n'y a pas une recette. En indé on bosse en équipe plus resserrée. Sur mon projet, il y a un label manager qui gère les budgets, la fabrication et la production d'un album. On a Believe comme distributeur et un tourneur qui s'appelle Astérios. Au sein de Kravache, il y a ma manageuse Stéphanie Rophille. J'ai une comptable aussi et je fais appel à des attachés de presse à chaque sortie de nouveau projet. Ce qui est cool, c'est que ça va plus vite dans les échanges. Il y a quelque chose d'assez spontané. Seul inconvénient : si je ne me bouge pas, personne ne se bouge pour moi. (Sourires) La grosse différence aussi, c'est le budget. Mais ça n'est pas non plus parce que l'on a moins de budget en indé, que l'on ne peut pas faire un truc de qualité. Au contraire, je trouve que ça force l'exigence.

Tes deux derniers clips ont été réalisés sur ce principe DIY malin par Julien Peultier, le guitariste de Last Train mais aussi réalisateur très doué.

Julien a super bien bossé sur les deux clips. Surtout sur "Amour Moitié", un des clips dont je suis la plus fière. C'est vraiment lui qui a tout réalisé. "G Buggé", c'est particulier parce qu'il s'agit d'histoires personnelles, des images que j'avais et qu'il a montées. En tous cas, très belle rencontre.

Au fait, pourquoi Kravache comme nom de label ?

C'est ma styliste avec qui je travaille toujours, Laurène qui m'a mis sur la piste. Bon, il se trouve que j'ai fait beaucoup de cheval. Mais, surtout, c'est une manière un peu sexy, de dire : « Il ne faut rien lâcher, continuer de cravacher ! » Pour moi, c'est la notion de travail avec un petit clin d'œil SM sympa. (Sourires)

« Les artistes réfléchissent plus à leurs droits, Ils ont mieux compris qu'il fallait s'entourer, faire attention aux contrats. »



« En fait, secrètement, je crois que je rêve de faire un album folk. Ça peut être aussi intense que le rock. »

Dix ans pour Kravache et bientôt vingt ans pour la sortie de ton premier album, Ça me Vexe. Ça fait quel effet ces chiffres qui défilent ?

Je me rends pas du tout compte. Évidemment, il y a ce public qui vit avec moi depuis les débuts, mais qui se renouvelle parce qu'il y a leurs enfants qui sont maintenant ados qui viennent au concert. Je vois aussi un public féminin, plutôt jeune, comme s'il y avait un effet post #metoo. C'est intéressant. En tant que femme, dans le monde du rock où l'on est peu nombreuses, on est quelques-unes à évoquer ce sujet. Je pense au groupe Madam, je pense à Lola Fricchet [NdLR : la bassiste de Pogo Car Crash Control] et au mouvement *More Women on Stage*. Mais, oui, il y a aussi tout une partie de mon public qui vieillit avec moi. Et même dans les slams, parfois, je me dis : « Non mais là, je vais leur casser les membres ! ». En fait, non, ça va, ils ne sont pas si vieux. (Sourires)

Les deux morceaux nouveaux, “G Buggé” et “Amour Moitié”, parlent de changement, de bouleversement. Tu as changé de vie ?

Oui, il y a 4 ans, j'avais quitté Paris parce que c'était le confinement. Et puis je suis revenue dans ma ville de toujours. Mais ça fait bizarre de revenir à Paris, parce que je vis dans un tout petit espace, un 26 mètres carrés. C'est l'occasion de faire du tri dans ta life, mais c'est chiant, c'est douloureux, tu reviens vers un truc que tu n'avais peut-être pas forcément choisi. Je ne vais pas rentrer dans les explications de texte. (Elle chante un extrait de “G Buggé” : « Tu m'as dit : “Je t'aime, mais je ne peux plus vivre avec toi” »). Donc voilà, oui, il y a eu séparation, dans l'espace en tout cas. “Amour Moitié”, ça parle de cette vie tronquée. En gros, j'ai découvert la vie de couple mais plus ensemble. Ça pose la question de la place en fait. Où est-ce que je suis ? Quelle est ma place dans une famille, en couple, dans une ville ? Est-ce que je suis au bon endroit ? C'est une question que je me pose régulièrement et je me dis que, peut-être, ma place c'est de ne jamais être vraiment à une place définie.

À part ta vie sentimentale, qu'est-ce qui te fait bugger ?

La novlangue. C'est une référence directe à 1984 de Orwell. En gros, on te dit : « La guerre, c'est la paix ». On te tord le cerveau. Je trouve ça particulièrement vicieux. Et je sens, dans les médias, une accélération dans ce sens. On va traiter des militants écologistes de terroristes et on va donner une amende mirobolante à la moindre personne qui va à l'encontre du pouvoir dominant, pour qu'il en chie 10 mois de sa vie ou plus. Et puis il y a tout ce débat autour de la taxe Zucman. Ça met en évidence ce scandale des milliardaires qui paient moins de 2% d'impôts, moins que ce que payent des smicards. C'est hyper choquant.

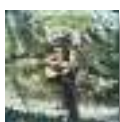
Le rock a toujours été ton moyen d'expression, jusqu'à présent. Est-ce que tu penses que c'est toujours la meilleure musique pour cela ?

Est-ce que je vais continuer à être rock ? Ou est-ce qu'à un moment, je vais faire autre chose, genre du folk ? Ces derniers temps, je suis retombée par exemple sur la musique d'Elliott Smith avec des titres comme “Alameda” ou “Clementine” sur l'édition *Twenty Fifth Anniversary*. C'est magnifique. En fait, secrètement, je crois que je rêve de faire un album folk. Ça peut être aussi intense que le rock. Il faudrait que tout soit méga-ciselé. Je trouve que, dans la musique, le boulot que l'on a à faire, c'est de se monter exigeant. Et il faut savoir se livrer.

Et puisque l'on évoque l'avenir, comment tu vois la suite pour ta vie d'artiste indépendante. Est-ce que tu as toujours la flamme ?

C'est vrai qu'à la fin de chaque tournée, je me pose toujours la question. Est-ce que je ne ferais pas autre chose ? Et puis à un moment, un texte revient, une chanson arrive. Et c'est elle ce qui me donne de la force. Elle me tire vraiment et me dit : « Il faut que tu te bouges le cul ». (Sourires) Mais j'adore apprendre de nouvelles choses, de nouvelles langues notamment. Depuis le confinement, je prends aussi des cours de dessin et je fais de la peinture. Sur cette tournée, Je faisais une toile à chaque date. Que ça finisse en musique, en peinture, en sculpture, c'est vraiment sur ce terrain de la création qu'est la vie pour moi. Au-delà des chansons, je suis juste une meuf qui crée. Voilà ce qui m'anime.

La Playlist de Mademoiselle K



Labi Siffre

Crying Laughing Loving Lying

J'aime des musiques très différentes et de toutes les époques et mon coup de cœur du moment, c'est de la soul avec Labi Siffre. Je trouve ça magnifique, c'est un chanteur noir anglais des années 70.



Wet Leg

Moisturizer

Pour coller avec l'actualité, je trouve que le dernier album de Wet Leg est vraiment « chanmé ».



Rosalía

Lux

J'écoute en boucle le dernier album de Rosalía. J'adore sa voix. Je peux kiffer un instrumental, mais ce qui fait que je vais rester, c'est la voix de quelqu'un, homme ou femme. Il s'écoute du début à la fin. J'aime les albums où tu mets *Play* et tu laisses défiler.



Orla Gartland

Everybody Needs a Hero

C'est vraiment une belle découverte, je vous conseille cette artiste irlandaise. J'aime les textes, les chansons et la production sur cet album sorti il y a un peu plus d'un an.



Lola Young

This Wasn't Meant for You Anyway

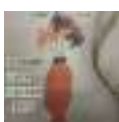
Premier album, deuxième album, le dernier... j'ai écouté les trois en boucle. Le son est dingue et sa voix est folle et puis les arrangements sonnent de ouf. C'est l'artiste dont je me sens la plus proche esthétiquement.



Kompromat

Playing/Praying

J'adore Kompromat et tout ce que fait Rebecca Warrior. Globalement, c'est toujours hyper qualitatif. Et ce que j'adore, ce sont ses textes, ce côté simple mais toujours juste.



Floating Action

A Hand Carved Garden Tool

J'ai beaucoup écouté son dernier album. Super son. Je suis vraiment sensible à la qualité de la production. Et, avec les artistes anglo-saxons, ça joue quand même souvent vachement bien.



Sainte Victoire

Cold Feet (How You Food-poisoned Me)

En janvier, je commence du mentorat avec la Sacem et je vais accompagner cette jeune artiste pour laquelle j'ai eu un coup de cœur. Elle a pour particularité de jouer beaucoup de clavecin. J'aime bien son univers et je trouve ça hyper bien écrit.



POR

TFO

LIO

GOJIRA

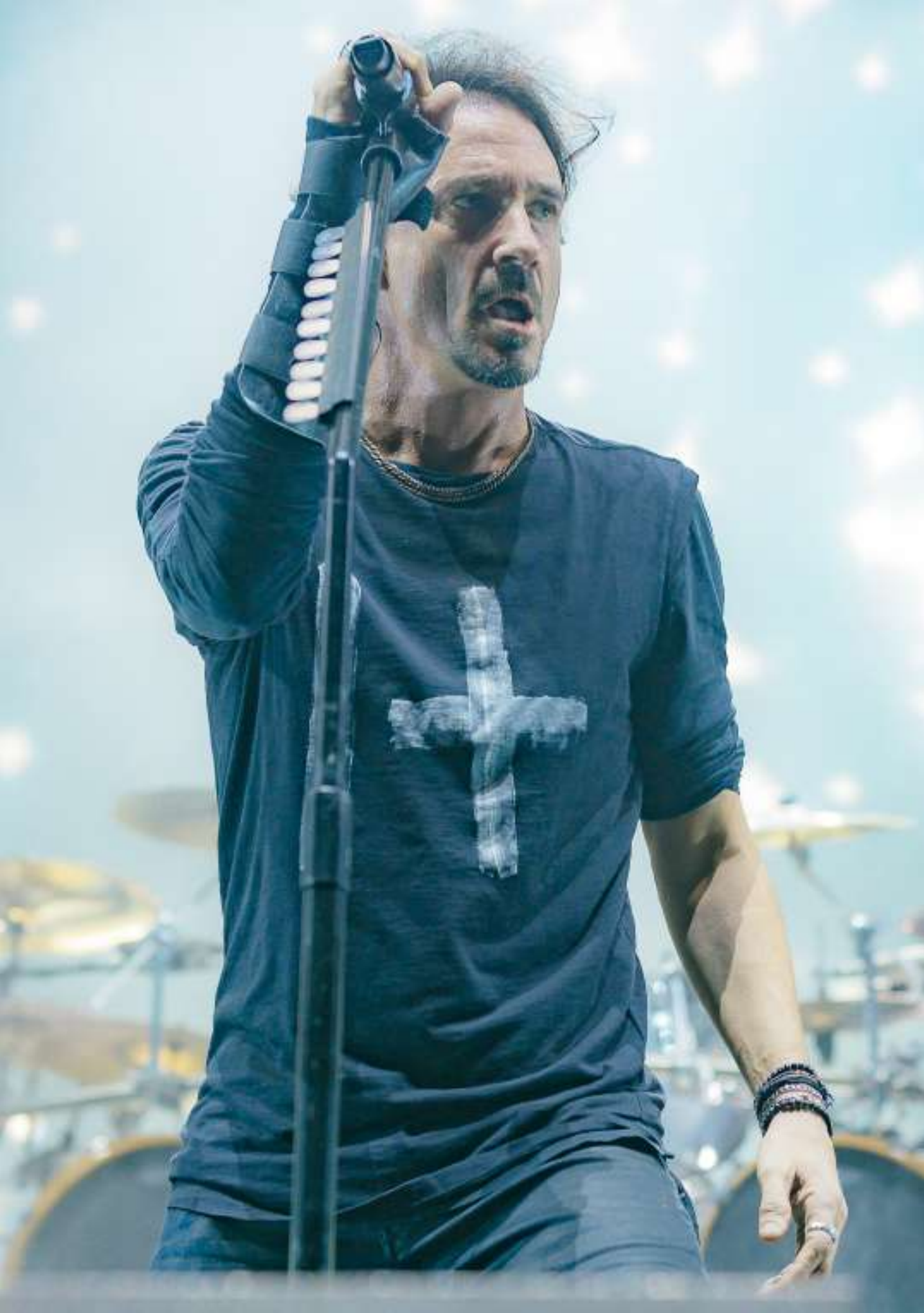
ACCOR ARENA

30 NOVEMBRE 2025

PHOTOS : DAVID POULAIN

















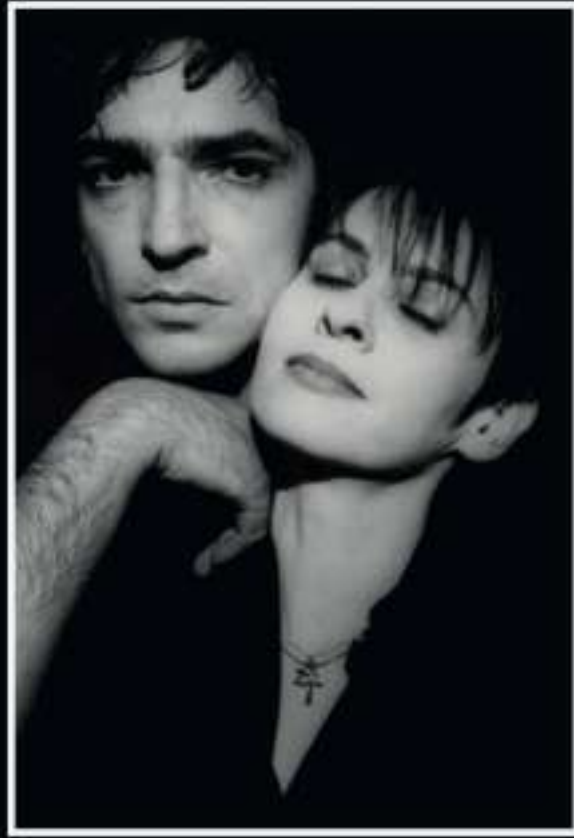
ENT

REV

UES

BENJAMIN BIOLAY * FOREVER PAVOT * DIRTY DEEP
LAURA COX * YOUR INLAND EMPIRE
SORTILÈGE * BOUND BY ENDOGAMY * TAMBOUR TAMBOUR *
FFF * MARTIN DUPONT * TAMBOUR TAMBOUR *
PASCALIE LE BERRE

Pascale Le Berre



Le Bel Hommage à Philippe Pascal

SIX ANS QUE PHILIPPE PASCAL S'EN EST ALLÉ REJOINDRE LES ÉTOILES. POUR RENDRE HOMMAGE À L'UN DES TRÈS GRANDS DU ROCK FRANÇAIS, PASCALE LE BERRE NOUS OFFRE AUJOURD'HUI UN DISQUE HOMMAGE, **DE QUELLE COULEUR EST LA PASSION ?** UN ALBUM QUI VOIT, ENTRE AUTRES, ÉTIENNE DAHO, DOMINIQUE A ET DENIS BORTEK REVISITER AVEC BRIO ET ÉLÉGANCE LE RÉPERTOIRE DU CHANTEUR RENNAIS.

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : MARTINE VOYEUX (CI-DESSUS) - RICHARD DUMAS (AUTRES)

Sa présence n'est plus mais ses disques, ses mots, sa voix restent, gravés pour l'éternité. Et pour qu'ils le soient encore davantage, Pascale Le Berre, qui a été des aventures Marc Seberg puis Philippe Pascale et qui fut également sa compagne, a pensé à un disque hommage qui réunirait des artistes chers à leur couple. « Le concert hommage qu'on lui a rendu à Rennes le 24 juin 2022 a été très important. Il m'avait permis de faire la première partie de mon deuil. C'était très beau cette communion avec le public. Pour la première fois de ma vie j'ai chanté un morceau, "Holding You", sans jouer d'instrument. Je savais que je serais trop émue pour jouer de la guitare tout en chantant. En me concentrant uniquement sur le chant, j'ai pu voir le visage du public : la moitié de la salle était en larmes et l'autre avait un visage lumineux. On fait de la musique pour cette raison : pour l'émotion partagée avec les gens. Alan Stivell avait chanté à cette occasion "Recueillement". Lui et Philippe s'aimaient beaucoup. On a enregistré la version pour l'album dans un très vieux studio, près de Rennes, le DB, puis l'avons mixé dans celui de Dominique Blanc-Francard à Trouville. Le morceau est écrit comme une élévation, comme un message que l'on envoie à l'au-delà. C'est comme une prière. Alan et Philippe avaient la même timidité. Alan a une vraie sensibilité, un vrai talent. Pour moi, il est inégalé sur la planète. »



Ce concert hommage avait été un moment féérique, hors du temps. Le fait qu'il puisse être prolongé aujourd'hui par ce disque hommage est important. « J'avais une liste d'artistes et une liste de titres idéales. "Je t'Accorde" allait ainsi comme un gant à Denis [NdIR : Bortek, Jad Wio]. Les gens retrouvent

des émotions en redécouvrant les textes de Philippe. Je n'ai imposé aucun morceau aux artistes et je leur donnais carte blanche. J'avais absolument envie que Blaine L. Reininger [NdIR : de TuxedoMoon] soit sur l'album. Il reprend "Quelque Chose, Noir" qui est pour moi l'un des plus beaux textes de Philippe. Je tenais absolument à avoir les versions d'Axelle Renoir de "Jeux de Lumières" et de Nouvelle Vague de "Les Ailes de Verre". Ce disque est l'histoire d'une grande famille. Je ne pouvais travailler qu'avec des gens avec lesquels j'ai une certaine intimité. Abandonner un morceau à quelqu'un d'autre est quelque chose d'intime et de délicat. Dès que je recevais un mix, j'avais le cœur qui battait et j'étais heureuse d'entendre ce que ces artistes avaient donné. »

L'album compte aussi un inédit, "I Am a Book". « On avait fait ça dans mon home studio à la maison, Philippe et moi, sans but particulier. Ce titre, qui est un poème de Delmore Schwartz, s'imposait car c'est à la fois d'une beauté inouïe et d'une tristesse abyssale. »

Pascale le Berre a pris le parti de ne pas mettre de titres de Marquis de Sade sur ce disque considérant qu'il s'agit d'une autre histoire. « Je savais que les anciens membres de Marquis de Sade allaient faire quelque chose. C'est par ce groupe que tout a commencé, mais j'ai préféré m'occuper de ce qui me concerne directement. L'histoire propre à Marquis de Sade appartient aux anciens membres de ce combo. Ils s'occuperont très bien de cela. »

Pascale le Berre, à travers cet opus, rend un magnifique hommage à Philippe Pascal et nous conte en même temps un pan de l'histoire du rock en France et plus particulièrement du rock rennais. Histoire dont elle fut l'une des protagonistes, de Complot Bronswick à Marc Seberg, puis Philippe Pascale. « Je ne suis restée qu'un an et demi dans Complot Bronswick. Je n'ai fait que l'EP *L'image Oubliée* avec eux. J'arrive dans Marc Seberg juste après, en septembre 1983. Philippe me demande alors de faire les claviers pour un concert programmé au Bataclan et veut que j'intègre le groupe. Il trouvait que *Marc Seberg 83*, leur premier opus, était l'album testamentaire de Marquis de Sade. Après cela, il y a eu une mutation qu'il a souhaitée pour aller vers autre chose, par le fait qu'il chante en français sur la plupart des titres, par exemple. Il construit son identité dans cette langue. La musique, par ailleurs, s'ouvre et devient plus aérienne. Elle est, d'une certaine façon, plus paisible, même s'il y a encore des climats issus de la cold wave et de la new wave. Sur scène, on s'éloigne du pur concert rock en prenant un scénographe avec nous. Il y a des gens qui regrettent le côté sombre des débuts de Marc Seberg, celui du premier album, mais il est normal et sain qu'un groupe évolue. »

Après dix années qui auront vu le groupe devenir l'une des formations majeures du rock français, l'aventure s'arrête. « On était arrivés au bout de ce que l'on avait à dire. Philippe pensait même que nous aurions dû arrêter Marc Seberg avant *Le Bout des Nerfs*, notre dernier album. Sur ce disque on voit des directions déjà assez tranchées. »

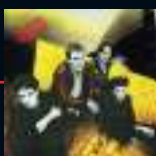
« Vu l'investissement que demande la musique, c'est l'idéal d'être un couple dans un groupe. Qui a vécu cela en France à part les Rita et nous ? »

L'histoire musicale qui lie Philippe et Pascale se transformera bientôt en relation amoureuse. Un amour qui libèrera une très grande créativité. « Nous sommes devenus un noyau au sein de Marc Seberg. Nous étions hyper complémentaires, Philippe et moi. Nous avons les mêmes goûts, le Velvet et Television, Mahler et Bruckner. Vu l'investissement que demande la musique, c'est l'idéal d'être un couple dans un groupe. Qui a vécu cela en France à part les Rita et nous ? C'était fantastique. C'était un rêve de vivre de la musique lorsque nous avons commencé. Un rêve qui était loin d'être gagné. »



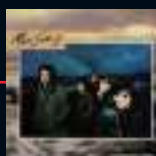


Le temps a passé mais il n'effacera jamais le souvenir de Philippe Pascal. Pascale le Berre a réussi son pari. L'album hommage au chanteur rennais touche en plein cœur restituant parfaitement l'univers poétique du musicien et l'accueil qu'il reçoit prouve à quel point Philippe Pascal reste, aujourd'hui encore, dans la mémoire musicale hexagonale. « L'accueil reçu pour le disque est fou. C'est bien car cela fait revivre la poésie de Philippe. Le but était de ne pas rester sur la noirceur de son départ. Quand on vit une épreuve, au moment où l'on se sent prêt, il faut la traverser et en faire quelque chose d'utile et de beau. La disparition de quelqu'un que l'on aime est l'épreuve ultime. C'est sans conteste la chose la plus dure dans la condition humaine. Par chance, Philippe a laissé toute cette matière poétique. La faire revivre permet d'effacer le chagrin, de se consoler et de remettre sa coquille dans la lumière. »



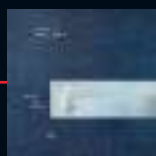
MARC SEBERG

83



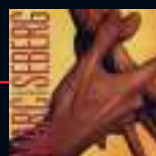
MARC SEBERG

LE CHANT DES TERRES



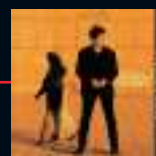
MARC SEBERG

LUMIÈRES & TRAHISONS



MARC SEBERG

LE BOUT DES NERFS



PHILIPPE PASCALE

PHILIPPE PASCALE

Pascale Le Berre : Une Vie de Musique

Pascale le Berre a débuté sa carrière musicale au sein du combo rennais Complot Bronswick avec lequel elle enregistre l'EP *L'image Oubliée*. Elle rejoint Marc Seberg en septembre 1983, quelques mois après que le groupe a sorti son premier album, jusqu'au split du combo au début des années 90. Elle fonde Philippe Pascale avec le chanteur du groupe, projet qui ne publiera (en 1994) qu'un seul mais magnifique album. La musicienne travaille ensuite dix ans avec Alan Stivell en tant que claviériste, arrangeuse et réalisatrice. Productrice, elle compose également depuis de nombreuses années des musiques originales pour des documentaires et des fictions notamment pour France Télévisions, Arte ou Canal Plus.

Martin Dupont

Bloc Party

ENTREVUE : XAVIER-A. MARTIN - PHOTOS : GWEZA



GROUPE ICONIQUE D'UNE GÉNÉRATION DE JEUNES GENS MODERNES DES ANNÉES 80 PORTÉS PAR LA LAME DE FOND DE LA NEW WAVE, MARTIN DUPONT EST À L'IMAGE DE SA MUSIQUE : INCLASSABLE. DÉCLARÉE EN MORT CÉRÉBRALE À LA SUITE DE SON SPLIT EN 1987, LA FORMATION ORIGINAIRE DE MARSEILLE, SOUS L'IMPULSION DE SON LEADER ALAIN SEGHIR, CHIRURGIEN ORL À LA VILLE, A SU SE RÉINVENTER UN FUTUR QUI N'A JAMAIS AUTANT BRILLÉ QUE DEPUIS LA SORTIE RÉCENTE DE SON DERNIER OPUS, *YOU SMILE WHEN IT HURTS*.

Il y a quelques jours, le Docteur Seghir était encore avec le groupe en tournée aux États-Unis, une destination qui lui est familière. « Je suis obligé de dire, sans modestie, que l'on est devenus cultes aux US. (Rires) Comme disait Veronica Vasicka, la boss du label Minimal Wave : "Il faut que tu réalises que tu es une légende aux États-Unis". Quand elle avait sorti le coffret, une anthologie de Martin Dupont, son compagnon me disait : "Elle a refusé des groupes pour pouvoir faire ce projet, elle l'a vraiment à cœur." Je lui avais dit avoir du mal à comprendre, il y tellement de groupes américains et anglais qui sonnent top. Comment est-ce possible que je ressorte comme ça ? Il me dit : "Parce que dans tes morceaux, il y a toujours une petite touche d'étrangeté, des caractéristiques que l'on n'a pas ailleurs." »

Mais le plus étonnant se trouve peut-être dans l'âge du public, avec des spectateurs nés postérieurement aux débuts du combo. Transmission intergénérationnelle ? Génération spontanée ? « Je dirais les deux. Il y a des gens qui sont venus me dire que c'est les parents qui leur avaient fait découvrir et qu'ils étaient venus en famille... Mais aux États-Unis ça représente un petit pourcentage. En France, en Europe, ce côté double génération est plus net. Mais il y a aussi une génération spontanée grâce aux radios, parce qu'on a été pas mal diffusés, mais aussi grâce aux DJs. Il y en a de plus en plus qui glissent un morceau de Martin Dupont dans leur set. Ça change de couleur par rapport à ce que l'on a l'habitude d'entendre. Pour eux, c'est une sucrerie.



Et dernier phénomène, là c'est un coup de chance, un morceau a été pris dans un film qui n'est pas sorti en France mais qui a eu du succès aux États-Unis. C'est incroyable. En te le disant, je me vois plus comme un gamin émerveillé, éberlué, plus que satisfait et sûr de moi. »

Si tout cela est possible aujourd'hui, c'est sans doute lié à *Kintsugi*, le premier album du groupe depuis *Lost and Late* (2008), constitué de titres réenregistrés avec le nouveau line-up. Baroud d'honneur ou renaissance du phénix ? « Le concept au départ, c'est que Veronica, très enthousiaste par le succès du coffret, me racontait que quand elle allait jouer par-ci, par-là, on lui demandait si elle pouvait faire venir Martin Dupont. Donc, elle m'a mis la pression pour que je refasse des concerts. Dans le même temps, à un concert à Paris de Collection d'Arnell-Andréa, je rencontre Thierry Sintoni et Sandy Casado, ex-Rise and Fall of a Decade. Je leur fais part de mon amour du groupe et du fait que j'avais tous leurs albums. Eux ne connaissaient pas Martin Dupont. Ils venaient d'acheter une

petite maison secondaire dans la campagne normande, pas loin d'où j'habite. Le week-end suivant, ils sont venus chez moi, ayant entre temps un peu écouté. Je leur explique mon désarroi, que l'Américaine me met la pression pour jouer et qu'à l'époque, je faisais tout tout seul avec mes machines analogiques. J'avais même des magnéto à bandes comme support. Thierry me dit : « Écoute, non, mais avec les outils numériques, on va essayer de restructurer les morceaux, puis on voit ce que ça donne. » »

De fil en aiguille, la collaboration devient une réelle symbiose artistique, et ce qui devait être un simple test se transforme en un single, puis en un EP et finalement donnera l'album que l'on connaît : *Kintsugi*, ou l'art japonais de réparer la céramique brisée avec de l'or, ce qui correspondait parfaitement à la perception d'Alain. « On reprenait les morceaux 35 ou 40 ans après. C'est incroyable. Je suis très fier de ce disque. C'était un album charnière. Les gens n'avaient pas compris que la machine se remettait en route et que ce n'était pas un remake nostalgique. »

« Les gens n'avaient pas compris que la machine se remettait en route et que ce n'était pas un remake nostalgique. »

En surfant sur la dynamique renouvelée, après une tournée marathon, Martin Dupont se remet à l'ouvrage avec *You Smile When It Hurts*, un album qui porte en lui le phénotype d'un groupe qui ne ressemble à rien de connu sur la scène rock, disque dont Alain partage la paternité avec Thierry Sintoni. « On a eu plaisir à travailler ensemble pour *Kintsugi*, de manière constructive, synergique et amicale, sans problème d'ego. Thierry était attentif au fait d'essayer de développer ma spontanéité. Je lui avais filé des bandes et des inédits pour le travail de *Kintsugi* et les concerts. Il y avait trouvé plein de trucs incroyables qu'il a mis au propre. Et chaque fois qu'il me faisait écouter un truc, je disais : "Oh, ça me plaît !". Un autre élément, c'est la présence d'Olli Leroy qui fait partie du groupe aujourd'hui. Il a fait le travail de mise en forme pour les concerts, parce que je voulais que ça soit un vrai set live. Il s'est tapé toutes les programmations. »

« J'ai envie de me débarrasser des filtres et des cadres.
En fait, je fonctionne comme ça, je cherche le plaisir
musical et à transcrire l'émotion ressentie. »

Quand les planètes s'alignent, c'est souvent grâce au concours d'un facteur X qui, en l'espèce, prend la forme d'un arrangeur surdoué de seulement 27 ans, Ferdinand Chupin. « L'échange que j'ai eu avec lui a fini de me persuader. Il captait ce que je voulais lui dire. Le fait qu'il ait une grosse culture musicale classique et que moi j'en écoute et en ai écouté beaucoup, me permettait de me convaincre que ce travail avec lui, on ne pouvait pas faire avec d'autres. Quand je lui disais : "Tu vois ce passage de la *Sinfonietta* de Janáček ? Tu vois comment ça sonne ?". Il comprenait. D'avoir pu faire ce travail avec lui, ça a permis effectivement de placer l'orchestre de manière satisfaisante pour moi. »

De là, est né un équilibre parfait avec une dimension classique qui, bien que présente, ne prend jamais le pas sur la signature musicale rock du groupe. Un cross-over de genres dont on peut mesurer la puissance sur un morceau comme "Time", symbole d'une totale liberté dans le geste artistique. « C'est exactement ça, une totale liberté... Et encore si tu entendais la version originale de "Time", ça n'a rien à voir ! » Pour cela, à l'aide du carnet d'adresses de Ferdinand Chupin à Londres, des musiciens classiques ont été recrutés, dont certains jouaient au Royal Philharmonic. « Ils sont crédités sur le disque. Pour moi, c'était important, parce que j'ai le respect de ces musiciens qui apportent une magie. Après les sessions, on est allés boire un coup ensemble et ils étaient heureux d'avoir fait ça. Ça les interpellait, ça leur plaisait, ils avaient été curieux. » Une expérience qui donne envie de faire un jour un concert philharmonique ? « Il faut qu'on trouve l'occasion, parce qu'il y a une logistique, des coûts. Oui, bien sûr. C'est un projet qui me tient à cœur. »

Autre invité sur l'album, Pierre Corneau, ex Marquis de Sade, rencontré non pas dans les années 80, mais par l'intermédiaire de Stanislas Chapel, le boss de Meidosem Records. « Il m'avait invité et Denner jouait. Pierre était à la basse. Je suis allé déjeuner avec eux et je me suis retrouvé à côté de lui qui me disait qu'il jouait dans KaS Product et avait joué dans Marc Seberg. Je lui ai fait part de mon admiration et lui ai dit que ça me ferait plaisir qu'il vienne jouer avec moi. Il était censé venir pour un morceau, il a joué sur trois. Pour moi, c'est une question de feeling, de partage, de la musique, d'émotion. On est devenus très amis avec une estime réciproque. Il y a certaines choses communes avec KaS Product Reload. »

Des références qui ramènent invariablement à la scène des années 80, l'occasion de rappeler à Alain que son groupe avait fait à l'époque la première partie de Siouxsie & The Banshees et de lui demander si l'influence de ces groupes post-punk est toujours présente. « En fait, non, je n'ai plus du tout la référence. Ça m'a influencé, ça existe toujours dans mon network neuronal, mais ma démarche n'est pas très intellectualisée, elle est très émotionnelle. J'ai envie de me débarrasser des filtres et des cadres. En fait, je fonctionne comme ça, je cherche le plaisir musical et à transcrire l'émotion ressentie. Ainsi, sur "Time" dont on parlait, l'émotion ressentie, ce que je voulais exprimer, c'était la douleur insupportable que je ressentais dans le cœur de Cio-Cio-San dans l'opéra de Puccini, *Madame Butterfly*. Je trouve ça d'une dramaturgie incroyable, cette petite Japonaise qui se fait engrosser par un officier américain à 15 ans et qui s'offre en sacrifice pour que son enfant soit reconnu. Les paroles « time is too late, I'm waiting for death », c'était l'expression de mon ressenti par rapport à ça. Là, c'est un hasard, c'est un opéra de Puccini qui m'a inspiré, mais ça peut être un truc de jazz ou d'avant-garde. Oui, vraiment, il n'y a pas de limites. »

Avec le recul, malgré des carrières de chirurgien et de musicien plus que bien remplies, reste-t-il malgré tout des regrets ? « Je dirais de ne pas avoir cru en une carrière possible. Mais même en admettant que ça ait marché fort, je n'aurais pas arrêté mon métier. Pour moi, être médecin et a fortiori chirurgien, c'était le plus beau métier possible. J'avais un peu plus de respect pour la carrière chirurgicale que médicale parce que la grande différence, c'est qu'en cours d'intervention, tu ne peux pas appeler un copain pour lui dire : "Je suis emmerdé, qu'est-ce que je fais ?" Tu ne peux pas poser les instruments, regarder dans les bouquins. Tu ne peux pas t'offrir du temps, l'anesthésie générale tourne, tu as des décisions à prendre. Et ça demandait une somme de qualités qui, pour moi, visait l'excellence. À l'époque, pour passer mes examens, j'ai vendu tout mon matériel et je me suis réellement enfermé comme un ermite. Je n'ai jamais fait la moitié de cet effort pour la musique. J'ai osé sortir des titres qui n'étaient pas finis. Mais en même temps, c'était plus lié l'effervescence et à la gourmandise qu'à la flemme. »

Un autre regret qu'Alain formule avec un sentiment de culpabilité non feint réside dans le fait de passer beaucoup trop de temps éloigné de sa famille, ce qui lui pèse au point de réfléchir à une autre forme de fonctionnement. « Thierry et moi, on est dans le mood de continuer à composer des morceaux, parce que l'on adore ça. Je pense que l'on va tourner avec pondération. C'est sûr que l'on va partir progressivement sur une tournée mondiale qui ne dit pas son nom, mais on va placer des dates de manière améliorée. Il y a un Berlin programmé, il y a un Londres de prévu. Il y a d'autres dates par-ci, par-là. On a des perspectives que je vais rythmer en fonction de mon activité. »

Après plus de quarante ans à faire vibrer les salles obscures, l'histoire est loin d'être terminée, pour notre plus grand bonheur.





Dirty Deep

On Dirait le Sud



ENTREVUE : ARNO JAFFRÉ - PHOTOS : ADÉLA KOCICKOVA

DIRTY DEEP NE LÉSINE PAS SUR LES RIFFS PÉTARADANTS ET GRAISSEUX AU SERVICE D'UNE MÉCANIQUE BIEN HUILÉE. LE MOTEUR EST GONFLÉ EN PUISSANCE ET TOURNE À PLEIN RÉGIME. LE TRIO ALLONGE LES KILOMÈTRES D'UN STONER BLUES ÉLECTRIQUE HANTÉ ET AVIDE DE GRANDS ESPACES. LE POTENTIOMÈTRE DANS LE ROUGE, ÇA PASSE OU ÇA CASSE. LA RECETTE A FAIT SES PREUVES ET LE GROUPE IMPOSE SA VISION D'UNE MUSIQUE PRIMITIVE EN ROULANT À TOMBEAU OUVERT. RIEN DE TEL POUR ÉCHAPPER À LA MONOTONIE D'UNE VIE BIEN RANGÉE.

À l'arrivée de votre nouvel EP, on a constaté un changement notable dans votre musique. Peux-tu nous expliquer cette évolution ?

Victor : On a toujours été éclectiques dans nos albums, avec un amour pour la musique blues roots. En 2024-2025, on a décidé de sortir non pas un album mais trois EPs, chacun avec une spécificité artistique. Le dernier, *Into the Fire Pit*, est plus stoner, alors que les deux premiers volets, *Upstream Shake* et *Rust off my Knees*, restent un peu plus traditionnels.

Vous êtes fortement influencés par le sud des États-Unis. À quel point la culture américaine imprègne-t-elle votre vie ?

Victor : Je pense que de nos jours la culture américaine est partout et pour tout le monde, séries, films, bouffe... on en est tous consommateurs. Étant de la campagne, j'ai un penchant naturel pour la culture country/redneck/hillbilly, peu importe le nom donné. Évidemment souvent associée au sud des USA. J'habite dans le sud de l'Alsace, que j'appelle avec amusement le Texas de l'Alsace.

Le trio est-il la formule idéale selon toi pour retranscrire vos émotions et votre message ?

Victor : Le trio c'est efficace, épuré et direct. Peu de place pour les fioritures et c'est évidemment une formule redoutable en live, les exemples ne manquent pas. Cependant, sur album, on ne se prive jamais d'arrangements avec des amis musiciens, comme des cuivres, du piano, etc...

« De nos jours la culture américaine est partout et pour tout le monde, séries, films, bouffe... on en est tous consommateurs. »

Tous vos textes sont en anglais. Pourquoi ce choix ?

Victor : Évidemment, c'est un hommage aux racines de la musique que l'on joue. Mais, nous sommes Alsaciens donc proches des frontières, et non loin de tellement de pays parlant des langues différentes. Les textes en anglais lèvent bien plus facilement les réticences à nous programmer hors de notre région.

Quelles sont vos influences respectives en tant que musiciens ?

Adam : Mes influences, elles sont multiples, et elles changent... J'ai été biberonné aux classiques du rock et du metal. AC/DC, Pantera, Metallica... et puis avec le temps, et en apprenant la musique, je me suis ouvert à plein d'autres choses. D'abord funk, soul, puis blues, jazz, hip-hop... J'ai notamment une grosse place dans mon cœur pour l'afrobeat de Fela Kuti et pour le rock garage. Cela influence très certainement ma manière de concevoir la place de la basse dans la musique.

Géo : Étant fils de musicienne, beaucoup de soul music résonnait à la maison. J'ai grandi dans un quartier populaire où les murs transpiraient le hip-hop, puis le metal a sonné à ma porte à l'adolescence. Plus tard, j'ai pu apprécier de nombreuses soirées de musiques électro dans les caveaux strasbourgeois. Toutes ces influences ont, au fil du temps, façonné mon jeu de batterie.

Victor : J'ai commencé la musique par l'harmonica à 17 ans. Forcément l'instrument mythique et indissociable du blues a naturellement posé les bases de ce qui allait tant m'influencer par la suite. Donc toute la musique blues roots. Étant un enfant des années 90, j'ai tout de même été biberonné au rock grunge... Globalement j'écoute et j'aime de tout !

Votre son est très cinématographique je trouve. Si vous deviez composer une bande originale d'un film, quel serait-il et pourquoi ?

Victor : Une sorte de *True Detective* (saison 1) par les frères Cohen.

Quel serait le groupe ultime avec qui vous aimeriez partir en tournée ?

Victor : Il y en a tant... Jack White et les Black Keys par exemple.

Vos pochettes d'album sont toujours esthétiquement justes, et reflètent à merveille ce que vous avez à proposer. Ce n'est pas un hasard j'imagine ?

Victor : Merci... et non en effet. Ni les pochettes, ni leurs titres, ni le lien entre les deux. On a fait des choses différentes avec plusieurs artistes et on essaye toujours de faire en sorte que ça reflète au plus juste l'intention de la ligne musicale de l'album. Mais ici, le triptyque des trois derniers EPs suit la même charte graphique pour les trois pochettes, c'est donc à collectionner !

L'actualité pour Dirty Deep en 2026 ?

Victor : On va globalement lever un peu le pied sur les tournées. On prépare malgré tout quelques dates pour montrer un peu notre dernière sortie. On va préparer la suite, composer, cette fois un album, et revenir fort avec un LP à défendre. On vous en dira plus en temps et en heure sur nos réseaux.



La sauce aurait pu ne pas prendre, la mayonnaise ne jamais monter, mais le talent des Strasbourgeois de Dirty Deep a provoqué l'indispensable étincelle qui transforme un banal changement de direction en quelque chose d'abouti. En grandissime forme, ils livrent quatre titres d'où se dégage un délicieux parfum stoner. Le groupe sait pourquoi il existe et se réinvente tout en gardant son identité propre. Les riffs pèsent des tonnes, la basse est juteuse à souhait et la batterie diffuse une forte odeur de soufre. C'est direct et sans bavures.

Professionnelle et spontanée à la fois, leur musique est superbement stéréotypée et prête à décoiffer un biker. L'ambiance désertique et poussiéreuse rappelle que le temps n'a pas de prise sur la musique, et ces artistes, en ne faisant aucune concession, ne poursuivent qu'un seul but : celui de faire plaisir et d'inciter à taper du pied. Les jeunes générations privilégient les formats courts et fragmentés. *Into the Fire Pit* est donc le troisième volet d'un triptyque après *Upstream Shake* et *Rust off my Knees*, à découvrir si cela n'est pas déjà fait. Le trio n'a pas fini de surprendre...



Tambour Tambour

La Lumière au Bout du Trident



ENTREVUE : LAURENT THORE - PHOTOS : MARYLÈNE EYTIER

TAMBOUR TAMBOUR CÉLÈBRE LA COMPLICITÉ ENTRE L'ESTHÈTE DE LA CHANSON BARCELLA, LE RAPPEUR AU GRAND CŒUR SYRANO ET LE MAÎTRE DES PLATINES DJ ORDŒUVRE. LEUR ÉTAT D'ESPRIT LUMINEUX IRRADIE LEUR PREMIER ALBUM EN TRIO COMME LEURS CONCERTS FESTIFS ET REVIGORANTS. ÉCHANGES PAR MAILS INTERPOSÉS AVEC CES 3 ARTISTES À LA MATURITÉ ARTISTIQUE SAISSANTE.

Votre album est un joli pied de nez face au côté anxiogène, violent, clivant, réactionnaire du moment. Est-ce avant tout une réponse à la situation politique, écologique, sociale, culturelle que nous connaissons en France aujourd'hui ou simplement une envie de lumière partagée entre vous trois ?

Barcella : C'est avant tout un engagement poétique et solidaire face à la morosité ambiante. Notre envie commune était en effet de s'extraire des bruits du monde et de nourrir l'espoir, de retrouver des lieux et des équipes que l'on apprécie, des festivals qui nous ont émus pour célébrer notre amitié et nos valeurs avec cet album. Je pense que l'on avait tous trois très envie d'une grande bouffée d'air et que l'on a bénéficié d'un bel alignement de planètes. Dans *Récréation Humaniste*, il y a tout ça : l'amusement, l'insouciance, le partage, la joie et le goût du voyage !

Syrano : En se réunissant, on a voulu créer quelque chose de fédérateur. Notre envie a été instantanément de proposer des chansons solaires, festives, modernes mais toujours exigeantes. On a exploré des thèmes humains. Le concept de « récréation humaniste » est d'ailleurs venu comme ça, en cherchant ce qui pouvait définir notre envie de partage avec le public. Mais il est très vrai que parler d'amour dans cette époque anxiogène est une chose rare, galvaudée, voire dépréciée. Eh bien, nous en faisons un étendard !

Ordœuvre : C'est exactement ça. On a choisi de faire de la place dans nos carrières solos pour s'offrir ce nouveau voyage. Alors clairement on ne veut pas en perdre une miette ! Nous sommes parents, je le suis moi-même depuis peu et l'on ressentait le besoin de créer une proposition nouvelle qui nous oxygène, qui nous fasse du bien. Nos enfants grandiront dans le monde que l'on est en train de leur dessiner et on voulait simplement leur offrir une aventure heureuse. Les gens viennent nous voir en famille et on souhaite célébrer cette folle récréation avec eux !



Quel a été le déclencheur de cette réunion complice ? Un premier morceau ?

Syrano : Tambour Tambour est né très spontanément. En juillet 2024, j'ai invité Barcella sur un morceau destiné à une réédition d'un de mes albums, mais l'écriture de ce titre, "Le temps qui Passe", a été tellement naturelle et rapide que l'on a vite décidé d'en écrire d'autres. On parlait depuis des années de cultiver un projet parallèle à nos carrières solos et c'était l'occasion. Ordœuvre est venu tout aussi naturellement poser ses scratches et élaborer les compositions. Six mois après la création du groupe, on avait quasiment bouclé le disque et une tournée de plus de 30 dates était bookée. C'est fou quand on y pense !

Barcella : L'amitié que l'on se porte a été le point de départ. On rêvait depuis quelque temps d'un projet taillé pour les festivals. On avait tous trois le goût de surprendre, d'arriver là où on ne nous attendait pas. Je pense qu'on se l'est dit très tôt et que l'on a réfléchi et musclé notre identité musicale en ce sens. On avait envie d'un répertoire coloré et extrêmement rythmique pour ensoleiller les foules. Depuis, on est un peu comme des mômes qui profitent de leur nouveau jouet. On avance avec passion et le public répond présent.

Ordœuvre : L'exigence artistique nous a aussi réunis. On est tous les trois "jusqu'aboutistes". Les instrus du projet sont très variées et s'inspirent de nombreuses cultures (Brésil, Colombie, Afrique ...) donc je suis clairement dans mon élément. Et puis, et c'est suffisamment rare pour le souligner, mais le scratch - ma discipline - y prend une place centrale. On avait dès le départ cette même volonté d'enchaîner un max de dates et de croiser un large public. Notre premier été de festivals a été démentiel et c'est devenu bien réel.

Au niveau des textes, il y a un subtil équilibre entre explicite et implicite, une belle manière de laisser la poésie guider les imaginaires tout en ayant un message accessible et assez immédiat. Comment s'est organisé entre vous le travail d'écriture, de composition ?

Ordœuvre : Mon langage perso c'est surtout le scratch et la composition. On part d'abord d'un gimmick ou d'une suite d'accords que l'un d'entre nous insuffle. Et dès qu'on accroche sur une mélo, une base rythmique, un possible refrain, Barcella et Syrano s'occupent de la partie écriture en définissant un thème précis. Mon travail se poursuit une fois les textes posés, pour définir avec eux la structure des morceaux et les arrangements, histoire de donner une couleur cohérente au tout, une identité propre à l'ensemble. C'est une exigence que l'on s'impose pour s'assurer que l'on ressente notre patte sur chacun des titres.

Syrano : On écrit à quatre mains, Barcella et moi. Les thèmes arrivent naturellement avec une mélodie, parfois en fredonnant un refrain (c'est comme cela qu'est né le refrain de "Pourvu qu'on Voyage", par exemple, amené par Babar et autour duquel on a brodé). Une formule ou quelques notes peuvent faire jaillir une idée de texte. On écrit nos couplets, on maquette, on confronte. Ça va finalement très vite. Nous sommes exigeants ensuite pour canaliser ce que l'on raconte, créer une cohérence et une structure pour chaque titre. L'arrangement et les propositions d'Ordœuvre illustrent et emportent ce travail.

Barcella : Comme le dit Syrano, c'est un joyeux ping-pong qui s'est opéré entre nous, de temps à autre en visio car on habite tous trois dans des villes différentes (Reims, Orléans et Rennes). Ensuite, on ose simplement se dire les choses en tendresse, on pousse l'exigence jusqu'à ce que chacun d'entre nous soit en accord avec le titre. Il faut parfois accepter de retravailler sa copie, c'est hyper stimulant, ça pousse à progresser. On s'est retrouvé en studio pour enregistrer les pistes définitives dans les Cévennes ardéchoises, entre montagnes et rivières. Les lieux nous ont portés. On a pris beaucoup de plaisir à écrire et composer ce premier album donc on est ravis que vous le fassiez voyager.

« Nous ne sommes d'aucun territoire, si ce n'est celui baigné par la bienveillance. »

Alors que certains se recroquevillent dans le nationalisme, que les pulsions guerrières ont rarement été aussi assumées au niveau planétaire, j'ai envie de vous demander à quel territoire appartient finalement votre musique ?

Syrano : Nous ne sommes d'aucun territoire, si ce n'est celui baigné par la bienveillance. Ce qui est sûr, c'est que l'on n'accepte aucune frontière et que l'on puise notre inspiration dans toutes nos influences respectives. Pop, hip-hop, chanson à textes, musiques du monde ou électro. Notre musique est l'expression d'un métissage culturel assumé qui est en soi un engagement, c'est clair. Un appel à l'ouverture.

Barcella : Je partage complètement ! On préfère concentrer notre attention et nos énergies sur ce qui nous rassemble et non sur ce qui nous divise. Sans quoi, on nourrirait un puits sans fond. C'est d'autant plus essentiel en ce moment, avec les tensions qui fragilisent le lien social. On a toujours chéri les fleurs qui poussent aux cicatrices des murs. Elles sont un essentiel symbole d'espoir.

Ordœuvre : Si tu nous connais un peu sur nos projets persos, tu sais que l'on s'est toujours nourri du métissage. Barcella a featé avec Leeroy comme avec Emily Loizeau, Syrano avec de nombreux artistes de diverses cultures et moi, j'ai accompagné des artistes ultras différents, de Flavia Cuelho à Éric Truffaz... Tu comprendras que l'on ne va clairement pas se ranger nous-mêmes dans une case. C'est là notre principale liberté.

Par moments dans le disque, nous sentons poindre quand même une mélancolie douce-amère. Comment faites vous pour garder le moral, l'envie, l'énergie en tant qu'artistes, en tant que citoyens ? Où sont vos sources de motivation ?

Barcella : La mélancolie, la nostalgie, la tristesse font partie intégrante de nos vies et ont chacune un sens puissant, nécessaire, une fonction inspirante. À aucun moment on ignore la cruauté de ce monde et on la déplore bien sûr. Après, le truc c'est de ne pas s'y enliser, d'en faire quelque chose, de s'en servir pour dessiner d'autres chemins. Le truc se passe surtout sur scène, lorsque l'on descend au milieu de la foule pour ressentir ce lien et être au plus proche de notre public. Ce sont des instants suspendus et profondément lumineux.

« En tant que citoyen, je ne nourris pas beaucoup d'espoir mais je suis persuadé que l'échange local, le partage humain sont des solutions aux maux du monde. »

Ordœuvre : C'est ça. On essaye à notre petite échelle de créer du beau. On demande souvent sur scène aux gens s'ils sont vivants et il nous répondent avec une telle énergie que l'on veut leur rendre la pareille. Il faut bien comprendre que le public nourrit notre énergie. C'est un échange puissant et sincère. Ce sont les sourires des gens qui nous inspirent !

Syrano : Personnellement, je pense que la lumière dans les titres vient de Barcella. Il serait le soleil là où je serais la lune. Il a une vision plus optimiste des choses et j'ai un discours plus doux amer. Ordœuvre, c'est un feu créatif qui crée l'étincelle ! C'est une composante forte, cette complémentarité. Cela crée une vraie profondeur dans nos chansons, je crois. En tant que citoyen, je ne nourris pas beaucoup d'espoir mais je suis persuadé que l'échange local, le partage humain sont des solutions aux maux du monde. Le dialogue et la culture sont aujourd'hui des actes de résistance. La lutte dans la joie !

Vous avez déjà depuis le printemps dernier réalisé une trentaine de dates de concerts. Qu'est-ce qui a été le plus fort pour vous dans cette connexion avec le public ?

Syrano : C'est sûr que nous sommes trois artistes de scène alors il nous a semblé plus qu'évident que l'incarnation de ces chansons devant un public serait l'objectif de Tambour Tambour. C'est taillé pour les festivals ! Pour ma part, ce qui m'a particulièrement touché, c'est que nous n'avions pas de recul sur le spectacle et qu'il a été extraordinairement reçu par les pros et par le public, très rapidement. Comme si les gens s'accaparaient ces morceaux instantanément alors qu'ils les découvraient. C'est beau !

Barcella : Véridique. On a enchaîné les concerts sur des jauges importantes (de 1000 à 6000 personnes) et on pouvait légitimement se questionner car on savait que le public, même s'il nous voit évoluer depuis des années, ne connaissait rien de ces nouveaux morceaux. Sincèrement, on s'est plusieurs fois retrouvés la larme à l'œil, tant l'accueil nous a soufflés. Je me souviens d'une date à Brétignolles-sur-Mer où le public nous a bouleversés tant les gens chantaient à gorges déployées des refrains qu'ils venaient à peine de découvrir.

Ordœuvre : Perso j'ai une place de choix car la scénographie me positionne en hauteur sur scène. De mon perchoir, c'est une mer de sourires qui s'offre à moi. C'est juste hyper touchant de voir des parents faire danser leurs enfants, de constater que trois à quatre générations sont venues découvrir cet album et nous offrent un tel retour. Je suis aussi touché de constater que les gens ne passent pas leur concert derrière leur téléphone. On arrive clairement à saisir la beauté de l'instant présent et à vivre un vrai moment de partage !



Forever Pavot

Humain après Tout

ENTREVUE & PHOTOS : CHRISTOPHE CRÉNEL

PETIT GÉNIE INCLASSABLE DU PAYSAGE POP, ÉMILE SORNIN AKA FOREVER PAVOT EST DE RETOUR EN DUO AVEC SON NOUVEAU COLLABORATEUR, LE ROBOT MELCHIOR. UNE AVENTURE POP INSOLITE QUI LUI PERMET DE TÉLESCOPER AVEC BRIO SON AMOUR DE LA MUSIQUE DE FILM, POP DIY ET L'ESPRIT NOVATEUR DES PIONNIERS DE L'ÉLECTRONIQUE.

Quand l'idée d'enfanter Melchior a-t-elle germé ?

Ça faisait longtemps que j'avais dans un coin de ma tête cette idée d'alter ego qui prendrait la lumière à ma place. Je ne savais pas si ça allait être une marionnette, une peluche ou un robot. Et c'est là que j'ai rencontré Melchior. On demande aux artistes de se montrer sur les réseaux sociaux, de se filmer pour expliquer ce que l'on fait. Et je me suis dit : "Comment pourrais-je détourner ce truc-là et m'amuser ?" Melchior correspond bien aussi à l'envie de faire musicalement quelque chose d'un peu plus électronique.

Cet album avec un robot fait maison, c'est un peu ta réponse à la montée en puissance de l'IA ?

C'est mon petit clin d'œil. Comme tout le monde, J'ai été intrigué par les intelligences artificielles, notamment en vidéo [NdLR : Émile Sornin est aussi réalisateur]. J'ai trouvé ça bluffant, mais, rapidement aussi, assez indigeste. Moi, j'ai envie de montrer quelque chose de très artisanal, bidouillé. C'est ce qui manque un peu avec l'IA. J'en utilise parfois pour faire des petits courts-métrages, ça peut aider. Mais ce qui m'amuse avec Melchior, c'est de réveiller l'imaginaire collectif avec un robot tout bricolé, où l'on sent finalement la présence de l'humain.

Tu évoques comme un clin d'œil, le robot Bender de Futurama, je voudrais savoir quels sont tes autres robots préférés ?

Il y a forcément les hommes robots de Kraftwerk. Je pense aussi, à 2001 *l'Odysée de l'Espace*, avec HAL, un ordinateur que l'on peut trouver touchant au début et qui devient carrément flippant à la fin. D'ailleurs, je ne sais pas comment va évoluer Melchior, c'est lui qui décide de sa vie, mais il se peut qu'il ait une transformation. Pour l'instant, c'est quelqu'un de très naïf, très sympa et qui me guide dans mes décisions.

Tu as souvent dit que tu trouvais que la musique en France avait oublié une bonne partie de l'audace qu'elle avait développée dans les années 60 et 70. Et là, clairement, tu as choisi de nous rappeler les bienfaits des pionniers de la musique électronique de cette période.

Encore une fois, c'est un peu Melchior qui m'a poussé dans cette direction-là, mais oui, j'ai toujours été fasciné par la musique concrète, la musique contemporaine, les débuts de la musique électronique, avec encore une fois le charme du côté bricolé. François de Roubaix a été un précurseur dans la musique de film en utilisant les premiers synthétiseurs. Et, si je pense aux pionniers, il y a Raymond Scott, par exemple, qui a inventé ses instruments. C'est ce côté recherche que j'aime bien, avec les premiers synthétiseurs, comme le Synthi 100, des instruments développés par des musiciens, mais aussi par des ingénieurs qui cherchaient des sonorités nouvelles.

Est-ce que tu te vois comme un scientifique ?

Pas spécialement. Je suis plus un sensible qui cherche et qui s'amuse. Musicalement, je n'ai aucune formation et je ne suis pas quelqu'un de très patient, donc tout ce qui est synthé modulaire par exemple, je n'en fais pas beaucoup parce que c'est trop long pour moi. J'ai des synthétiseurs un peu compliqués mais je commence à bien les connaître, donc je vais assez vite. Mon plaisir c'est de chercher de la matière. Je m'amuse à trouver des sons par exemple en passant les synthétiseurs dans des reverbs ou des échos à bandes. J'aime bien aussi faire des collages. J'enregistre et je bricole sur mon ordinateur. Je ne le fais pas comme le faisaient à l'époque, au GRM, Pierre Henry ou Pierre Schaeffer qui faisaient vraiment du collage avec les bandes, ce que je trouve d'ailleurs fascinant. J'ai bien essayé mais c'était vraiment trop laborieux.

Ce qui me fait penser à Jean-Jacques Perrey, un autre pionnier bricoleur.

Alors, le truc de Jean-Jacques Perrey, c'était l'Ondioline. Et j'ai la chance d'en avoir un, que j'ai soigneusement retapé, bichonné et que l'on entend sur l'album. C'est ma pièce de collection du studio, un clavier des années 30 avec des sons très identifiables. Sinon, j'utilise beaucoup le Kawai 100 F, qui est un synthétiseur de la fin des années 70 un peu méconnu, alors qu'il est génial, surtout pour faire des bruitages. Et puis, le synthé que l'on entend le plus sur l'album, c'est le tout premier synthé que j'ai acheté, le Korg M500 Micro Preset, un des synthés vintage les moins chers du marché. Il est monophonique, donc tu ne peux pas faire d'accords, mais tu as plein de presets hyper bien pour faire par exemple des fausses trompettes ou des fausses flûtes synthétiques.

Il y a un charme et une fragilité dans les sons analogiques qui sont encore une fois ta marque de fabrique dès le morceau d'ouverture.

Avec Melchior, on s'est vite rendu compte que l'on n'arrivait pas à chanter sur "Waiting for the Sign". Et c'est comme ça que Melchior a eu l'idée de contacter Julie de Lispector, un projet génial dont on adore la musique. C'est elle qui a écrit les paroles de cette chanson qui parle d'un robot qui aide les humains à composer de la musique. Et, comme elle avait fait déjà fait des morceaux en rapport avec le cosmos, on lui a proposé aussi de faire le morceau "UFO". Et ça matche super bien. C'est assez emblématique de ce côté analogique. C'est-à-dire que l'on entend le côté imparfait dont tu parles. Le synthé qui tremble, c'est un truc que je ne contrôle pas forcément mais que je ne gomme pas. C'est ce que j'aime dans la musique : les imperfections, les trucs qui dépassent. Pour le thème de "Waiting for the Sign", il y a en effet ce son de flûte "vomito". C'est mon expression pour parler de la mélodie avec un filtre LFO très lent, et que je n'ai pas noyé dans la reverb, ce qui permet de bien entendre cette ondulation proche du son d'une vieille bande VHS.

La surprise en écoutant la qualité de tes arrangements, c'est que l'on se dit : « Il est super fort en solfège, Émile. » Et pas du tout. Tu travailles tout à l'oreille.

Oui, toujours. Même les accords que je joue, je ne sais pas ce que c'est (Sourires). C'est un peu débile. J'ai une espèce de blocage avec ça. Les pianistes qui me voient jouer des accords hallucinant : « Mais tu fais n'importe quoi avec tes doigts ». (Rires) J'ai envie de travailler là-dessus pour pouvoir parler avec eux la même langue. Mais il y a évidemment aussi un côté très chouette dans tout ça puisque j'ai développé une manière de jouer et une cohérence dans les harmonies très personnelles.

À quel moment te mets-tu à explorer les sons et la musique ?

J'ai commencé par la batterie quand j'étais ado. C'est la seule formation musicale que j'ai eue. Mon frère faisait de la basse et j'ai eu plein de groupes pendant l'adolescence. J'ai fait du metal, du reggae, du jazz. Le piano est venu après, ça m'a toujours plu cet instrument. Mon grand-père en avait un, j'en faisais un peu quand j'étais chez lui. Et j'ai commencé à bidouiller les claviers avec la musique électronique quand je suis arrivé à Paris, il y a 20 ans.

« Mon plaisir c'est de chercher de la matière. Je m'amuse à trouver des sons par exemple en passant les synthétiseurs dans des reverbs ou des échos à bandes. J'aime bien aussi faire des collages. »

On n' imagine pas que tu faisais du hardcore !

C'était mes premières amours, avec déjà un goût pour le DIY. Dans le punk ou le hardcore, il y a vraiment ce truc-là. Il n'y a pas longtemps, je me suis mis à réécouter Converge, je trouve ça bien. Meshuggah aussi, c'est un groupe que j'adore, c'est presque des jazeux qui font du metal. Oui, il y a encore quelques trucs comme ça que j'aime bien.

Tout aussi étonnant, Booba et le rap ont visiblement une importance dans la naissance de ta musique.

C'est ce que j'écoutais à la fin de mes années collège et au lycée. C'est gravé en moi pour toujours. Comme pas mal de fans de metal et de punk hardcore, j'ai été touché à l'époque par l'album *Mauvais Œil* de Lunatic, le projet de Booba et un autre rappeur, Ali [NdLR : le disque est sorti en octobre 2000]. C'est un album que je trouve génial. Même chose avec le premier Booba. Ce qui me plaisait, c'est qu'il y avait vraiment un univers très sombre et parfois baroque avec des samples de musiques de films, de clavecin... Quand je suis arrivé à Paris, j'ai commencé moi aussi à chercher des disques, à sampler des sons, à découvrir le rock progressif, le jazz, la soul, mais aussi la musique de film. Tout ça découle de mon amour pour le hip-hop.



“Count to Ten” donne une bonne idée de cette collision improbable entre rythmiques hip-hop, le côté électro-vintage et les percussions cinématographiques.

Oui, le groove est, à mon sens, très hip-hop. Il y a une boucle de batterie, des grosses basses. Il y a une espèce de gimmick qui fait comme si l’on appuyait sur une MPC quand on lance un sample. “Count to Ten”, c’est une collaboration avec Domotic. Ça fait longtemps que l’on travaille ensemble. Il avait mixé *La Pantoufle* [NdlR : album de Forever Pavot sorti en 2017]. Domotic a été hyper important parce qu’il a fait une grosse passe de post production avant de mixer l’album.

Un mot sur “Robot Gentilhomme” où Melchior emmène cet album electro en terre baroque, avec un sérieux clin d’œil à Wendy Carlos [NdlR : à l’époque, Walter Carlos]

Évidemment ! L’album *Switched on Bach* et puis la B.O. d’*Orange Mécanique*, j’adore. J’aime beaucoup la musique baroque. Mais, jouée par des synthés analogiques, c’est encore le stade au-dessus. Sur le disque, c’est un hommage à Jean-Baptiste Lully. C’est l’intro du *Bourgeois Gentilhomme* que j’ai réarrangée. J’aime bien faire des interludes. Ça permet aussi de rentrer dans l’univers d’un disque.

Puisque Melchior est au centre de cet univers, quels messages a-t-il voulu faire passer sur ce disque ?

Melchior est un personnage assez naïf et bienveillant. Il veut amener de la douceur dans ce monde compliqué, de la légèreté et une forme d’humour. Avec sa voix vocodée et son survet’ rouge, il a un truc comme ça un peu jovial, tout en apportant une certaine rigueur, du genre à me dire : « Bon, on arrête avec tes pianos et tes clavecins. Maintenant, on va faire un truc bien propre, nickel, robotique. »

Quand tu parles vocoder, on pense forcément à Daft Punk, un duo qui se cache derrière des masques. Finalement tu as décidé aussi de te cacher un peu derrière Melchior.

N’oubliez pas que c’est Melchior qui chante. D’ailleurs, sur scène, il chante une reprise et il intervient aussi parfois entre les morceaux. Et, à vrai dire, ce n’est pas vraiment un Vocoder, c’est un autre processeur qui justement est utilisé sur *Homework* par Daft Punk.

Quel processeur ?

Le processeur ? Top secret. Puisque je te dis que c’est la voix de Melchior...



MELCHIOR VOL.1 (BORN BAD RECORDS)

Émile Sornin, le génial compositeur moustachu qui se cache derrière le projet Forever Pavot a décidément plus d’un tour dans son sac à malices. On le savait amoureux de pop psychédélique et de François de Roubaix. Cette fois, c’est un robot bricolo en survêtement rouge allongé sur un tas de câbles de studio qu’il nous accueille pour son nouvel album. Melchior, l’alter ego de notre savant fou, interprète de sa voix vocodée la plupart des morceaux de ce disque qui va ravir tous les fans d’albums OVNI. Les 12 petites pépites qui défilent réveillent les fantômes de l’enfance avec des sons entendus sur la plupart des dessins animés des années 70 et 80. Et la magie du projet est de réussir à tisser à partir de ces sons hérités des pionniers de l’électro, et notamment du fameux Ondioline imaginé par Jean Jacques Perrey, des morceaux qui nous charment par leur mélancolie et leur poésie rétro-futuriste. Mention spéciale pour “UFO”, “Cosmic Battle”, “Godbot” ou “Count to Ten”. Melchior est décidément très doué. Vivement le Vol. 2.

LA CAFETERA ROJA

EN CONCERT



- 09/01/2026 - TULLE (19) - FESTIVAL DES LENDEMAINS QUI CHANTENT
10/01/2026 - EAUZE (32) - BODEGA LOS BAMBASITOS
27/02/2026 - OULLINS (69) - ROCK À LA MAISON
28/02/2026 - RIOMS (63) - LA PUCE A L'OREILLE
11/03/2026 - PARIS (75) - LA BOULE NOIRE
13/03/2026 - MANTES-LA-JOLIE (78) - ESPACE BRASSENS
14/03/2026 - CHAMPIGNY-SUR-MARNE (94) - FESTIVAL LUBI
08/05/2026 - MARTINET (30) - FESTIVAL GARDECHISTAN
09/05/2026 - TRÈVES (11) - SALLE DU BAL À L'AUDE
15/05/2026 - ROSPORDEN (29) - MUSIC SOUL
16/05/2026 - HONFLEUR (14) - LE BATOLUNE
23/05/2026 - BRIOUDE (43) - FÊTE DE L'EUROPE
29/05/2026 - SAINT ETIENNE (42) - LE FIL
30/05/2026 - CHAMBRAY LÈS TOURS (37) - CHAMBRAY EN MAI
26/06/2026 - RUOMS (07) - ALUNA FESTIVAL
DU 27 AU 30 JUILLET /2026 - ESTIVALES DE SAÔNE
31/07/2026 - SCEY SUR SAÔNE (70) - ECHO SYSTEM
02/08/2026 - GIGNAC EN QUERY (46) - FESTIVAL ECAUSSYSTÈME
28/08/2026 - NONETTE (63) - FESTIVAL DE NONETTE
05/09/2026 - VASSINCOURT (55) - VASSIN'COOL FESTIVAL
12/09/2026 - LE-TOUR-DU-PARC (56) - FESTIVAL SUR LA ROUTE



NOUVEL ALBUM

MY PATH

SORTIE LE 27 FÉVRIER 2026

DISPONIBLE EN CD ET VINYLE

Benjamin Biolay

Le Superbe

ENTREVUE : BRUCE TRINGALE - PHOTOS : MARIE ROUGE

BIOLAY... 20 ANS DE CARRIÈRE, 6 VICTOIRES DE LA MUSIQUE ET UN CÉSAR, DES COLLABORATIONS ET PRODUCTIONS À N'EN PLUS FINIR, 5 DOUBLE-ALBUMS... MÊME À CE STADE DE SA CARRIÈRE, GAINSBORG, SON MONOLITHE, NE FAISAIT PAS AUSSI BIEN. RENCONTRE AVEC LE GRAND COMMANDEUR DE LA CHANSON ROCK QUI NOUS REÇOIT, LES TRAITs TIRÉS - IL SORT DE SCÈNE -, VÊTU D'UN TEE-SHIRT OASIS, ENCONCÉ DANS UN FAUTEUIL MAIS L'ESPRIT ALERTE. VOICI VENIR SA PÉRIODE BLEUE.



« Elles se sont libérées de tous ces gros cons machos des majors
qui leur demandaient de jouer à la poupée. »



Le Disque Bleu est acclamé comme étant ton chef d'œuvre. Être au sommet de la chanson française depuis plus de 20 ans n'est-il pas angoissant ?

Oh pas du tout, les sommets de la chanson française on les connaît, plus beaucoup sont encore vivants. Ma passion, c'est toujours d'écrire des chansons. Les gens qui parlent de ça comme un métier m'agacent. Ce n'est pas un métier. Certes quand ça marche, on peut gagner beaucoup d'argent, mais ce n'est pas un métier en soi. Je ne suis pas incontournable dans la chanson française, mais si on me le dit, je suis prêt à le croire.

Autre marque de fabrique, la générosité de tes compositions. Tes textes ne s'économisent jamais, tu ne les portionnes pas en plusieurs chansons, tu ne recycles jamais à l'inverse de Gainsbourg. Après Négatif, La Superbe, Volver/Palermo Hollywood et St Clair, c'est ton cinquième double-album en 25 ans de carrière !

Ah oui ! Mais je trouve que le format du double-album est logique quand on a une discographie moderne. J'ai commencé à la fin des années 90, notre génération en a bouffé des double-albums : le *Double Blanc* des Beatles, *The Wall* évidemment, même les triples *All Things Must Pass* et *Sandinista*, les quatre solos des Kiss... Ça nous a construits. Je puise mon inspiration chez les gens, dans la vie de tous les jours. Récemment, je lisais une interview de Lennon pour Playboy : écrire avait l'air d'être une telle souffrance pour lui. Il était dans une position quasi christique. S'il avait vécu plus longtemps, j' imagine qu'il serait revenu là-dessus. Lorsque l'on écrit "I'm the Walrus", on ne peut que s'éclater.

Les doubles de Nine Inch Nails ?

Je n'écoute pas NIN, mais Reznor est monstrueux. Trent n'est pas un musicien, c'est bien autre chose, c'est un architecte. Regarde ses musiques de films, il est incroyable.

Tu as collaboré avec Hoshi, Adé, Louane. À 50 ans passés, tu ne fais pas partie de ces chanteurs qui ronchonnet sur le passé, au contraire tu restes connecté à la nouvelle garde de la chanson française.

Oui ! Cette génération est vraiment très talentueuse. Avant il fallait "diguer" des heures et des heures pour trouver un artiste de première partie que tu trouvais cool en France. Là, il y a de vrais univers obsessionnels qui racontent les mêmes choses avec des mots différents. C'est ce qui fait le sel d'un artiste.

Tous sont des groupes de femmes !

Oui, elles se sont libérées de tous ces gros cons machos des majors qui leur demandaient de jouer à la poupée. Grâce aux réseaux, toutes ces propositions ressemblent à la réalité et non plus à celles fabriquées par les major companies.

Avec ses jolis arpèges, "Le Penseur" commence comme du Nick Drake... C'est sans doute ta plus jolie ouverture d'album.

J'aime beaucoup cette comparaison. C'est gentil.

D'ailleurs, mis à part "Aime mon Amour" sur *Vengeances*, tous tes albums commencent avec des chansons calmes. C'est aussi ça ta marque de fabrique ?

Oui je pense...(silence) Un disque, ce n'est pas un concert. Tu rentres dans la chambre de quelqu'un, pas dans une salle où tu attends dans le noir et bam ça explose ! Moi j'aime ces entrées en catimini. Au cinéma, c'est l'inverse. Spielberg commence toujours ses films de manière violente.

«On a pu me coller cette étiquette de dandy destroy mais regarde, je suis encore vivant. »

Avec “Morpheus Tequila” et “Résidents Visiteurs”, tu rends deux hommages flagrants au Gainsbourg de Melody Nelson. Tu as souvent été comparé à lui pour ta nonchalance, ton talk over, ta consommation d’alcool et de tabac. Tu as également produit Bambou et Lulu. Pourquoi tant d’évidence ?

Quand j’ai commencé, Gainsbourg n’était mort que depuis 8 ou 9 ans. Pour moi, il était encore un peu vivant. Quand je suis arrivé en chantant doucement sur des playbacks, je me suis fait déboiter. Aujourd’hui j’avais envie de lui rendre hommage à lui et à Vannier qui passe toujours à la trappe. Dans cette chanson il y a autant de Melody Nelson que *L’enfant, Assassin des Mouches*. Ce n’était pas volontaire au moment de l’écriture, mais ça s’est progressivement transformé en hommage à ces disques qui ont changé ma vie.

As-tu l’impression d’avoir incarné un personnage comme Gainsbourg, justement ?

Non. On a pu me coller cette étiquette de dandy destroy mais regarde, je suis encore vivant.

Pourtant sur *Volver*, tu évoques “Rebel Without a Cause” et tu as le look James Dean sur la pochette de *Grand Prix*. Avais-tu envie de « Vivre vite et mourir jeune » ?

Ah ! Pas du tout ! Je n’avais pas adoré mon enfance, je me suis tiré de chez mes parents, il n’était pas question de mourir jeune. Et puis écoute : on est tous dégoutés de ne pas avoir vu vieillir Jim Morrison... Ne pas savoir la voix que lui ou Lennon auraient eue à soixante ans, ça me fait chier... Tiens, ma fille a acheté un disque de Daniel Darc cette semaine. Ça m’a ému. Lui aussi, j’aurais voulu le voir vieillir.

“Au Ranch” est une superbe composition avec cette intro qui sonne comme “Rebel Yell” de Billy Idol...

(Surpris) Ah, j’aime bien Billy Idol ! Je le trouvais tellement stylé, il chantait mal et faux comme le mec de Dinosaur Jr. Tous les deux chantaient comme des cakes. Ce ne sont pas les plus charismatiques qui chantent le mieux, parfois.

Dans “Pauline Partout, Justine Nulle Part”, tu produis des Mondegreens, ces hallucinations auditives qui nous font entendre « Police partout, justice nulle part ». C’est particulièrement bien trouvé.

Oui, il y avait des chansons comme ça que je ne gardais pas avant. Il y a ce rythme un peu Arctic Monkeys, c’est venu assez naturellement. Je ne fais pas de yaourt, j’essaie de mettre des mots assez vite même si je sais que je vais réécrire le texte. Quand je compose en studio, j’y vais au fil du temps. Quand c’est à la maison, je m’impose l’écriture de plusieurs couplets-refrains.

Parlons de “Ne me Laisse jamais Sortir” qui est un petit bijou de composition. Serait-ce un cliché que de dire que c’est l’œuvre d’un homme mûr ?

Pour une raison factuelle, oui, tu as raison. J’ai dégagé un refrain pour tourner sur un couplet à la manière de Brassens ou Dylan, plutôt que d’avoir un refrain débandant. Ça, c’est de la maturité. Quand tu es jeune, tu entends les voix des critiques à venir qui te reprochent ça ou ça mais avec le temps tu n’en as plus rien à foutre. Ma manière de composer est plus radicale, moins velléitaire : si ma chanson n’a pas de pont, ce n’est pas grave.

Réécoutes-tu tes anciens albums ? *Trash Yéyé* est un disque très sombre où l'on ressent beaucoup de colère feutrée. Tu n'as pas envie de hurler sur de grosses guitares parfois ?

Jamais, sauf au moment de partir en tournée. Il m'est arrivé de crier en studio, le cri primal de Janov [NdLR : psychologue américain qui a élaboré *La Thérapie Primale*]. Mais ce ne m'est pas naturel, je n'ai pas envie d'imposer ça au public. D'ailleurs ça me fait marrer ces chanteurs qui hurlent sur leurs trois premiers albums avant de commencer à crooner ensuite.

Tu es aussi producteur. Que penses-tu de l'autotune que tu utilises sur "Mala Siempre" ?

Comme instrument, c'est fun. Comme production, c'est comme un filtre photographique : tu ne peux pas l'utiliser sur un acteur pendant deux heures, c'est horrible. Le fait de tout de suite en coller pour faire de la musique, je trouve ça fou. Ça devient un peu redondant mais quand Cher l'a utilisé pour la première fois, elle a dû chanter comme une tasse pour en arriver là, c'était assez génial.

Il y a deux ans tu jouais dans le prémonitoire *La Fièvre* qui annonçait l'avènement des partis extrémistes en France. Où en est la saison 2 ?

Ça repart en *Baron Noir*, *La Fièvre* était un spin-off. Je n'ai pas envie d'y retourner, c'était trop prophétique. L'écriture était merveilleusement intelligente, mais parfois c'est chiant d'avoir autant raison. Regarde tout ce bad buzz avec Souchon, ce manque de respect, même si personnellement, je ne me serais jamais permis d'insulter des électeurs, quels qu'ils soient.



Laura Cox

Highway to Heaven

ENTREVUE : CHRISTOPHE CRÉNEL - PHOTOS : LI RODA-GIL



EASY RIDER CÉLÉBRAIT LA LIBERTÉ DE POUVOIR CHEVAUCHER LE BITUME SUR UNE HARLEY EN ÉCOUTANT UN BON VIEUX STEPPENWOLF. C'ÉTAIT AUSSI L'HUMEUR HEAVY BLUES DES TROIS PREMIERS ALBUMS DE LAURA COX OÙ SES TALENTS DE GUITARISTE VIRTUOSE FAISAIENT MERVEILLE. MAIS LE VENT A TOURNÉ ET LA LIBERTÉ POUR LA JEUNE ARTISTE PREND AUJOURD'HUI LA FORME D'UN ALBUM D'ÉMANCIPATION ROCK QUI NE MANQUE PAS D'AUDACE.

Est-ce que tu es d'accord lorsque l'on te dit que cet album marque une rupture ?

Rupture est peut-être un peu fort, mais oui, clairement, il y a eu une bifurcation, en tout cas une envie d'aller ailleurs. Et ça s'est fait parce que j'ai rencontré No Money Kids qui ont produit et arrangé ce nouvel album. Il y avait déjà eu pas mal de changements ces dernières années autour de moi, d'équipe notamment. C'était le moment pour tenter d'enregistrer un album avec de nouvelles personnes, d'aller ailleurs musicalement et surtout de me faire confiance. Résultat : c'est le premier album où j'écris et compose 100% des titres.

Qu'est-ce qui t'a poussée à travailler avec No Money Kids ?

Je passe beaucoup de temps en voiture où j'écoute souvent OUI FM et je les entendais souvent. À un moment, j'ai réalisé qu'ils étaient Français. Pauline, ma manageuse, est entrée en contact avec eux, on s'est rencontrés et ça s'est très bien passé. No Money Kids, ce sont deux personnes aux profils très différents. JM connaît mes influences de base, il m'a tout de suite parlé d'AC/DC, un son avec lequel il a aussi grandi. Félix a d'autres influences mais, comme il est guitariste et chanteur comme moi, on s'est rapidement compris. Les deux m'ont fait découvrir une autre approche du studio. Habituellement, c'est un peu une épreuve pour moi. Je m'enferme avec les musiciens et il faut tout boucler en 15 jours. Et tant pis si la voix n'est pas là, si les doigts ne suivent pas. Alors que cette fois-ci, c'était sans prise de tête sur une période de 3 à 4 mois. Souvent je faisais des maquettes à la maison et puis ils me disaient : « Tu sais quoi, l'intention de la voix est bonne, l'intention de la guitare aussi, on s'en fout si tu n'as pas fait ta prise avec un micro à 15 000 euros, on va bosser sur cette prise ». Pour eux, être dans un studio avec beaucoup de matos, c'est cool, mais ce n'est pas le principal, et donc on a avancé comme ça. J'ai bien aimé cette flexibilité.

Quand on t'écoute, on a l'impression qu'il y a une forme d'émancipation sur ce disque. Et ça correspond visiblement aussi à un changement de vie.

C'est vrai que ça fait un an que j'ai déménagé dans le sud-ouest de la France, je suis dans le sud des Landes, à côté de Hossegor, pas très loin de Bayonne. La région parisienne, je n'en peux plus, le stress, les gens dans tous les sens. Et puis j'avais envie de me rapprocher de l'océan. Ma copine a trouvé un boulot là-bas et on s'est dit que c'était le moment de bouger et franchement c'est super cool. Ça fait plus de frais et plus de temps de trajet pour les concerts parce que le point de ralliement reste Paris, mais c'est une nouvelle vie, proche de la nature et je suis très contente. Le surf est aussi une raison pour laquelle je voulais me rapprocher de l'océan. Je suis meilleure guitariste que surfeuse mais j'aime être dans l'eau et surfer. Et, pour l'album, on a bossé en partie à distance, entre les Landes, où je travaillais de chez moi, et leur studio à Argenteuil.

Tes premiers albums étaient très marqués par des références heavy blues et, là, on sent clairement de nouveaux ingrédients sur ce quatrième opus.

C'est vrai que les artistes qui me parlent actuellement n'ont rien à voir avec ceux que j'écoutais il y a quelques années. On parlait tout à l'heure de Wet Leg. Ça reste loin de ma musique mais ça me parle plus maintenant que des groupes comme les Guns avec lesquels j'ai commencé. Il y a une nouvelle génération de rockers, des trucs un peu punk rock ou plus modernes comme Fontaines DC, qui ne ressemblent pas vraiment à ce que je fais, mais que j'aime écouter et qui, peut-être, déteignent sur l'album. À mes débuts, tu sentais qu'il y avait une chanson ZZ Top, une chanson Lynyrd Skynyrd, une chanson façon AC/DC. Quand j'y pense, ça m'émeut presque parce que c'était mon premier album, mais clairement là, je voulais sortir de ces textes un peu clichés, qui ont le mérite d'être fun à écouter et parfait pour les concerts. J'avais envie de parler d'autres choses.

Tu parlais de Wet Leg, un groupe qui incarne le côté girl power des années 2020. Et je me demandais si ça faisait partie de thématiques qui correspondent à ton évolution.

Je n'irais pas jusqu'à dire girl power. Mais clairement, dans la chanson "The Broken", ce que ça dit, c'est : « OK, tu es une femme, la vie c'est compliqué, mais arrête d'écouter ton boss, ton copain, et fonce. Reprends ta vie en main ». Cette chanson s'adresse forcément plus aux femmes. Sur la chanson "Trouble Coming" et sur l'ensemble de l'album, il y a aussi pas mal de chansons où j'évoque la santé mentale et notamment celle des artistes ou des musiciens. Les gens en tournée

souffrent souvent de solitude. Même si tu es entourée par plein de gens, tu peux avoir des soucis d'addiction, de dépression. Ce sont des sujets que j'ai voulu aborder sur certaines des chansons. Et le trouble de "Trouble Coming", c'est aussi à plus grande échelle une façon d'évoquer la situation actuelle de la planète, sur le plan politique ou écologique. La forme m'a été inspirée par un voyage en Écosse l'année dernière. Je suis allée explorer le Loch Ness, cette chanson c'est un peu une histoire de monstre caché sous la surface avec les dangers actuels, que l'on devine plus que l'on ne les voit, et qui peuvent nous tomber dessus à tout moment.

Est-ce que toi-même tu as été épargnée par les problèmes dans ta carrière ?

Je ne me suis pas mise dans des situations qui étaient très compliquées parce que j'avais tendance à suivre, ce qui n'est pas forcément la chose à faire, mais je suis passée entre les gouttes. Malgré tout, je pense qu'en tant que femme dans un monde, surtout dans le rock qui est dominé par des hommes, si tu veux t'en sortir, il faut taper du poing sur la table. Quand j'ai commencé dans ce milieu, je me suis retrouvée avec des hommes pour la plupart plus âgés. J'avais tendance à dire « Oui, oui » et à écouter tout ce que l'on me disait. Et, en fait, au bout d'un moment je me suis rendu compte que le projet portait mon nom et que, si je voulais aller dans une direction qui me plaisait, il fallait que je reprenne les rênes. À la base, je n'ai pas du tout l'âme d'une leader. C'est pour ça que j'aimais bien l'idée du groupe, mais, au bout d'un moment, j'ai été obligée de dire non, on va arrêter tout ça, c'est moi qui vais prendre les décisions. Je ne serai jamais très explicitement engagée ou politique dans mes chansons. Il y a des groupes qui le font très bien et, moi, à la base, je voulais faire de la musique surtout pour que les gens oublient leurs soucis du quotidien. Mais je me suis un peu lassée des « je suis dans ma voiture » ou « j'ai le vent dans mes cheveux ». Je pense que tout le monde est en train de se lasser de ce genre de textes où une fille danse sur le bar. Moi, en tous cas, j'en ai marre. Je pense qu'il y a des choses un peu plus intéressantes à dire, ou un peu plus fun. Même si je n'aborde pas de façon très explicite un point de vue sur la place de la femme dans mes textes, ça pourra toujours être mis en avant d'une façon ou d'une autre dans mes chansons.

Ton évolution musicale te pousse visiblement aussi à faire des morceaux plus pop et moins tournés vers la performance, notamment à la guitare.

À l'adolescence, quand j'ai commencé la guitare, le côté guitar-hero me fascinait. J'avais envie de reproduire les solos, note à note. Je me suis focalisée là-dessus. C'est ce qui me plaisait et maintenant c'est passé. Sur mes premiers albums, quand je composais, ça partait toujours de la guitare, d'un riff, parfois d'un solo, et la chanson se greffait dessus. Alors que, sur ce disque, c'est plutôt l'inverse. C'est la guitare qui s'intercale autour de la chanson. Mon idée c'est de soigner les mélodies et surtout de faire en sorte que je prenne du plaisir à jouer les morceaux sur scène. Et ça passe forcément par le fait de ne pas faire des trucs trop alambiqués à la guitare pendant que je chante. Priorité au lâcher prise. Donc oui, j'allège peut-être un peu la technicité de la guitare.

Comment réagissent tes fans devant l'évolution de ta musique, ceux qui te suivaient justement jusque-là pour tes bouillants chœurs de guitare.

C'était la grande question et c'est en partie pour ça que l'album s'appelle *Trouble Coming*. C'était un peu ironique, les ennuis arrivent, personne ne va comprendre ce que je suis en train de faire avec cet album. (Sourires) En fait, j'ai été agréablement surprise. Même parmi les fans de la première heure qui sont branchés sur les clichés typiques bikers, il n'y a pas l'air d'avoir une grosse cassure. Les gens suivent et ils sont contents tout simplement de me retrouver avec de nouveaux titres.

Si quelque chose n'a pas bougé c'est l'utilisation du bottleneck, qui fait encore son effet sur le morceau d'ouverture avec un côté très Black Keys.

C'est vrai que la guitare slide ça continue à faire partie des petits trucs auxquels je suis attachée. Les No Money Kids, ils sont un peu aussi dans cette même veine. C'est d'ailleurs eux qui me l'ont suggéré sur "No Need to Try Harder". À la base, le couplet ne ressemblait pas à ça mais ils n'étaient pas convaincus par le premier jet que j'avais envoyé, donc on a tout réarrangé en termes de guitares. Pour moi No Money Kids c'est un peu les Black Keys français, donc c'est normal que l'on retrouve cette signature.

On est au début de l'année, on peut encore faire un vœu. Quels sont tes rêves pour la suite de tes aventures ?

Quand j'ai démarré, mes rêves auraient été de jouer avec AC/DC ou les Guns. Et c'est marrant parce que maintenant ça n'est pas du tout ce que je te répondrais. Ce serait plutôt collaborer avec des artistes qui me parlent. Pas forcément les plus connus, mais juste continuer sur la route à échanger avec des artistes dont j'écoute la musique, des groupes plus actuels que je côtoie déjà de loin comme Hellstorm, Blues Pills, Rival Sons, Larkin Poe. Et puis le rêve numéro un, c'est continuer vivre de ma passion, continuer à vivre de ma musique tout simplement. Ça passe d'abord par la tournée pour défendre le nouvel album, avec plein de dates dès le mois de mars, en France, en Allemagne et en Autriche.



TRUBLE COMING (EARMUSIC/VERYCORDS)

Oui, les ennuis arrivent et le ciel de l'actualité est bien chargé, mais pas d'inquiétude pour l'accueil de ce *Trouble Coming* de Laura Cox qui révèle l'artiste sous un jour plus moderne. Après 3 disques au son très heavy rock qui ont établi sa réputation de guitar hero, Laura Cox prouve qu'elle est capable de s'aventurer sur d'autres territoires. L'album, qu'elle a entièrement écrit et composé, laisse plus de place au chant avec une série d'hymnes qui ajoutent la mélodie au mordant des guitares. C'est le cas sur le percutant "A Way Home" qui réveille les fantômes de filles de tempérament comme Joan Jett ou Pat Benatar. Mention spéciale aussi pour le radio friendly "Dancing around the Truth", le très indie pop "The Broken" et le côté riot girrl de "Do I Have your Attention?". Laura Cox a été aidée dans sa quête d'émancipation et de modernité par les deux No Money Kids qui réalisent le disque, de quoi s'attirer un nouveau public, touché autant par ses talents bottleneck en main que par la liberté et le nouvel élan de ses chansons.



Sortilège



Tel un Phénix

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : NIDAL MARZOUK

GROUPE MYTHIQUE DES ANNÉES 80, SORTILÈGE EST REVENU TRIOMPHALEMENT EN 2020. MALGRÉ LA DISPARITION CETTE ANNÉE DE CE FANTASTIQUE GUITARISTE QU'ÉTAIT BRUNO RAMOS, LE COMBO FRANCILIEN POURSUIT SA RENAISSANCE AVEC UN EXCELLENT **LE POIDS DE L'ÂME.**

Au début des années 80, lorsque le terme metal n'était pas encore employé, que l'on parlait alors de hard rock ou de heavy metal, quelques groupes français régnaient en maîtres sur le genre : Trust, Satan Jokers, Demon Eyes, Killers ou encore Sortilège. Le groupe de Christian "Zouille" Augustin avait sorti entre 1983 et 1986 trois disques imparables : un mini-album, *Sortilège*, puis deux longs formats, *Métamorphose* et *Larmes de Héros*, des albums qui quarante ans après leur sortie restent des chefs-d'œuvre du hard rock made in France. Après une très longue éclipse, Sortilège était revenu tel un phénix nous offrant d'abord un *Best of* retravaillé de ses titres majeurs puis un excellent opus, *Apocalypso*, paru en 2023.

**J'aime l'Égypte ancienne, j'en suis fan.
Il y a tellement de sujets autour de la mythologie
que c'en est fascinant. »**

Alors que ce retour s'avérait majestueux, la malédiction s'abattait sur le groupe avec la disparition cette année de ce merveilleux guitariste qu'était Bruno Ramos. Le combo allait-il décider d'arrêter là l'histoire de Sortilège ? Christian Augustin, chanteur du groupe et Olivier Spitzer, guitariste, ont décidé de poursuivre l'aventure car on le sait, un phénix renaît toujours de ses cendres. « Nous avons pris la décision de continuer. La disparition de Bruno nous a mis un énorme coup au moral. Nous nous sommes bien sûr posé la question de savoir si le groupe devait s'arrêter ou au contraire continuer. On en avait parlé avec Bruno lorsqu'il était à l'hôpital. Il nous a dit que même s'il venait à disparaître, il voulait que l'on continue » nous explique Christian. « Pour honorer sa mémoire, il convenait de créer encore et encore. Sur ce nouvel album, la couleur du son a un peu changé car la sonorité de Michael, le nouveau guitariste, est assez différente de celle de Bruno. Nous avons plein de titres en gestation car nous n'arrêtons pas de produire. Nous avons pioché dans ces titres pour finaliser cet album. On en avait certains qui avaient été maquettés depuis des années. » « J'avais joué avec Michael dans Satan Jokers » ajoute Olivier. « Au niveau humain et amical, c'était un choix évident que de le prendre. Il avait un peu arrêté sa carrière à un moment donné puis avait ensuite émis la volonté de rejoindre une équipe. Cela s'est fait tout naturellement de l'intégrer au groupe. »

Si l'univers du metal a beaucoup changé depuis les années 80 et parle moins de fantastique, Sortilège fait partie de ces groupes de heavy metal dont l'univers tourne autour des démons et des princesses ou de la mythologie. Mais dans ce nouvel opus, pour la première fois, les Franciliens abordent des sujets plus personnels et plus intimes. « C'est vrai que je parle de nouveaux sujets sur cet album » abonde Christian Augustin. « Je voulais notamment évoquer un sentiment comme la colère. On a tous cela en nous, ces moments de colère, et je voulais écrire là-dessus. "Le monde de l'oubli" est un titre qui possède un côté philosophique. Bruno avait composé ce morceau que l'on a remanié pour l'album. Notre façon de fonctionner dans Sortilège est simple : Olivier me propose un morceau et cela me fait penser à tel ou tel sujet. Après, bien sûr, je parlerai toujours de la mythologie. J'aime l'Égypte ancienne, j'en suis fan. Il y a tellement de sujets autour de la mythologie que c'en est fascinant. L'Égypte a toujours fait rêver. Cela fait partie de l'inconscient collectif. »

Sortilège, avec cet album comme avec *Apocalypso*, et peut-être plus encore que sur ce dernier, réussit un équilibre parfait entre ce qu'était son son des années 80 et une approche plus contemporaine. « Il y a une écriture qui correspond à l'ancien Sortilège et une autre qui est plus moderne. Nous prenons des risques. Je demande parfois à Olivier de faire des musiques dans tel ou tel style » nous explique Christian Augustin. « Ce qui est toujours présent et le sera toujours, c'est la mélodie. C'est même sans doute pour cette raison que Sortilège a toujours été apprécié. Nous faisons des morceaux qui peuvent être sifflés. »

Groupe culte s'il en est, les Franciliens ont-ils été surpris par la réussite de leur retour gagnant ? Le sont-ils de voir qu'un public jeune qui n'était pas même né lorsque sortait *Larmes de Héros*, les découvre aujourd'hui ? « Cela nous a étonnés bien sûr. Il y a beaucoup de gamins qui viennent nous voir qui sont les enfants de gens qui nous aimaient dans les années 80. Des kids ont grandi avec le son de Sortilège que leurs parents écoutaient en voiture. »

Le groupe, depuis la sortie du nouvel album, n'a pas arrêté de jouer comme en cette mi-décembre où le combo se produisait lors du premier Heavy Duty Fest à Lisbonne. « Cela a été un vrai plaisir que de jouer là-bas. On a été accueillis comme des stars et l'affiche était de qualité. On a découvert des groupes portugais que l'on ne connaissait pas et qui étaient tous excellents. Et puis l'ambiance générale était géniale. » Après ce tour de chauffe lusitanien, Sortilège jouera aussi en Allemagne et en République Tchèque dans les mois à venir avec en point d'orgue le Hellfest en juin prochain. « Nous sommes très contents d'y jouer. Nous avons déjà été programmés en 2022 là-bas et c'est un excellent souvenir. On aurait aimé que le show se fasse un peu plus tard dans la journée pour avoir des lumières mais jouer au Hellfest est toujours une bonne chose. Surtout que nous nous produisons sur l'une des Mainstages le même jour qu'Iron Maiden. 2026 va être une très belle année pour nous. Nous avons de nombreux concerts prévus, en France comme à l'étranger. Le groupe tourne davantage aujourd'hui qu'il ne tournait dans les années 80 » nous confie Christian. « Le vrai plaisir pour nous, c'est la scène. Le studio peut être fastidieux. On doit trier les idées en permanence et on en a parfois trop. Christian passe des nuits entières à accoucher les textes » ajoute Olivier.



Il y a effectivement de bonnes chances pour que 2026 soit l'année Sortilège. Le nouvel album est encore meilleur que son prédécesseur, *Apocalypse*, et les concerts du combo sont toujours d'excellente facture. Les critiques ne s'y sont pas trompées et ont accueilli *Le Poids de l'Âme* avec enthousiasme. Accueil qui a évidemment ravi le groupe. « Nous sommes très heureux des très bons retours sur le disque. On se demandait si certains titres qui s'éloignaient un peu du style "classique" de Sortilège seraient compris or ce sont les morceaux qui suscitent le plus d'enthousiasme. Prendre des risques s'avère toujours payant. »



LE POIDS DE L'ÂME (VERYCORDS)

Il est des come-backs totalement ratés. Celui de Sortilège a été une vraie et grande réussite. Être un groupe culte est encore plus périlleux lorsque l'on revient car les attentes sont forcément élevées. Mais les albums du retour de Sortilège sont tout aussi bons (certains les trouveront même meilleurs) que leurs chefs-d'œuvre 80s. Ce *Poids de l'Âme* est sans doute encore supérieur à son prédécesseur, *Apocalypse*, car le groupe a réussi l'équilibre parfait entre le style "classique" de Sortilège et l'innovation. Qui plus est, Christian "Zouille" Augustin, n'a peut-être jamais aussi bien chanté et sa voix, tel le whisky, semble se bonifier avec les années. Un très bon millésime donc que ce *Poids de l'Âme*.



FFF



Groove Toujours

ENTREVUE : PIERRE-ARNAUD JONARD - PHOTOS : BENJAMIN LOYSEAU

APRÈS UN COME-BACK RÉUSSI IL Y A DEUX ANS FFF ENFONCE LE CLOU AVEC UN **U SCREAM** EXPLOSIF. LA MAGIE OPÈRE TOUJOURS ET LES ROIS DE LA FUSION MADE IN FRANCE SEMBLENT TOUJOURS AVOIR VINGT ANS. ENTRE RYTHMIQUES FUNKY ET GUITARES ROCK, LE MÉLANGE DES GENRES INVITE À LA DANSE ET À LA FÊTE.

Cela fait près de quarante ans que l'aventure FFF a débuté, à une époque, la fin des années 80, où le style fusion fait rage et où des groupes - Red Hot Chili Peppers, Fishbone, Urban Dance Squad en tête - proposent une musique qui doit autant à Jimi Hendrix qu'à Sly and the Family Stone, à Led Zep qu'à The Meters. De l'eau est passée sous les ponts depuis, les Red Hot sont devenus depuis déjà bien longtemps des stars planétaires, Fishbone est toujours là et continue de nous offrir de très bons disques. FFF aussi. Le combo nous propose aujourd'hui un album, *U Scream*, qui est un vrai disque fusion comme au bon vieux temps du genre. « Il se passe un truc incroyable avec ce groupe. Lorsque l'on se retrouve Marco, Niktus, Krichou et moi cela donne du FFF » nous confie **Yarol Poupaud**, guitariste du combo. « Cette alchimie nous ne l'avons qu'ensemble. Avec ce disque nous mélangeons toujours rock et funk. Il y a des morceaux plus rentre dedans, d'autres plus funky. Mes goûts musicaux, comme ceux des autres membres de FFF, sont très variés. Le matin je vais écouter John Coltrane avant de me mettre un disque de Fela puis de prendre ma voiture et écouter les Ramones avant d'embrayer le soir sur un opus de Tyler, The Creator. Tout cela se retrouve dans notre son. Notre musique aura toujours un côté dansant et solaire avec un esprit positif. »

« FFF est une histoire de potes qui se sont rencontrés autour de la musique. Il y avait une vraie effervescence à cette époque dans le fait d'aller d'un studio de répét' à un autre, d'un concert à une fête, c'était génial. »

Cet album provient des mêmes sessions de studio que celles de *I Scream*, le précédent opus des Parisiens qui arrivait après plus de vingt ans de silence. « Nous n'avions plus fait de disque depuis vingt-trois ans lorsque nous avons commencé à bosser sur *I Scream*. FFF est une histoire de potes qui se sont rencontrés autour de la musique. Il y avait une vraie effervescence à cette époque dans le fait d'aller d'un studio de répét' à un autre, d'un concert à une fête, c'était génial. Nous étions potes mais n'étions pas comme certains, un groupe de lycée. Nous étions déjà tous musiciens quand nous avons monté le combo. Après la longue pause de FFF, on a continué à donner des concerts au fil des années, mais sans sortir de disque. On a parfois essayé mais ça n'était pas assez bien à notre goût. Lorsque nous avons travaillé sur *I Scream*, les vannes, d'un coup d'un seul, se sont ouvertes. Tous les jours on avait de nouveaux morceaux. Nous nous sommes retrouvés au final avec trente titres. L'idée de faire un double-album nous a même effleurés à un moment donné mais nous nous sommes dit avec la maison de disques que, pour un retour, c'était un peu risqué. On a pris pour *I Scream* les titres qui étaient les plus avancés. On a cherché à distiller toutes les couleurs de FFF dans les deux albums qui ont de ce fait le même équilibre. »

« Un artiste se doit d'ouvrir sa gueule. L'histoire de la musique ça toujours été cela : la lutte contre l'apartheid, celle pour les droits civiques ou contre la guerre du Vietnam. »

FFF n'a pas changé musicalement et n'a pas non plus changé au niveau des messages que le groupe veut faire passer. Dans les années 90 c'était "Assez de Haine", aujourd'hui c'est "Et tout Recommence" : « Il est important d'être engagé. Nous avons signé entre les deux tours des législatives le texte contre l'arrivée du RN au pouvoir. Je me suis fait exploser pour ça mais un artiste se doit d'ouvrir sa gueule. L'histoire de la musique ça toujours été cela : la lutte contre l'apartheid, celle pour les droits civiques ou contre la guerre du Vietnam. Ce morceau a un côté chanson parce que l'on voulait apporter cette touche à l'album. Nous avons déshabillé tous les titres du disque en les jouant en piano-voix. Et seulement après avoir fait cela, nous avons rajouté le mur du son. On a mis ce titre en premier sans avoir pour ambition de mettre en avant un morceau politique. »

FFF semble aujourd'hui avoir envie de rattraper le temps perdu. Depuis son retour il y a deux ans le groupe aura sorti pas moins de deux disques studio ainsi qu'un live. « Le live c'est un truc à part. Il y a plein de gens qui nous disent "Mais vous ne venez pas de sortir un disque ?". Les Beatles et les Stones sortaient un album tous les six mois. Aujourd'hui Biolay sort des disques régulièrement. D'ailleurs on se remet déjà à l'écriture de nouveaux morceaux pour un prochain opus. »

Mais si l'envie est toujours là et bien là, pourquoi FFF s'était-il mis dans une très longue hibernation à partir de l'an 2000 ? Par usure ? « Il était nécessaire à ce moment-là de prendre de l'air. Il faut nourrir le feeling. On a eu envie de faire d'autres choses avant de se retrouver. C'est sain de fonctionner ainsi. Nous n'étions pas un groupe énorme même si ça marchait bien. Nous n'étions pas mainstream. FFF n'a jamais été Indochine. Si tu es un groupe qui cartonne tu peux avoir l'option de ne pas t'arrêter car tu as envie ou besoin de remplir les caisses. Pour nous il n'y avait pas cette tentation. »

Est-ce que le groupe s'attendait à un come-back aussi réussi ? « On a été très contents de la façon dont les choses se sont passées. À Paris, on a fait un Olympia et deux Cigale. Il y avait des gens qui nous avaient vus il y a vingt-cinq ou même trente ans, d'autres jamais. Quand nous sommes revenus, nous avons forcément des doutes. On se disait : "Est-ce que nous n'allons pas avoir face à nous uniquement des nostalgiques des 90s ?". Si nous nous étions complètement vautrés avec *I Scream*, on aurait probablement quand même sorti *U Scream* mais on se serait posé des questions, forcément. Verycords notre label a été classe en nous disant qu'ils croyaient en nous. Ils nous ont dit : "Faites-nous un album et on le sortira dans un an". Le fait d'avoir cette deadline nous a particulièrement motivés, c'était concret. On a été très satisfaits de la façon dont cela s'est passé avec eux. »

Après la sortie de cet album, FFF retournera brûler les planches avec une tournée des festivals cet été et un Olympia d'ores et déjà programmé en novembre 2026. Des grands moments de live en perspective pour un groupe pour qui la musique reste quelque chose de fondamental et pas un simple passe-temps. Comme le dit fort justement Yarol Poupaud : « La musique a changé. Autrefois, tu allais au disquaire acheter *Dark Side of the Moon* puis tu rentrais chez toi et tu l'écoutais religieusement. À l'école, tu te foutais sur la gueule selon tes goûts musicaux, suivant si tu écoutais du punk ou au contraire du disco. Aujourd'hui c'est trop uniforme. »





U SCREAM (VERYCORDS)

Après un très bon *I Scream* sorti il y a deux ans puis un live il y a six mois, FFF nous revient avec un nouvel album. Ceux qui adoraient le groupe en 1991 avec *Blast Culture*, leur premier opus, ne seront pas déçus : FFF fait toujours du FFF. Cette fusion du rock et du funk personne ne l'a fait mieux qu'eux en France et, en 2025, cela reste toujours vrai. Le groupe ne se contente cependant pas de se reposer sur ses lauriers en s'aventurant vers des styles plus chanson, notamment avec ce "Et Tout ReCommence" sur lequel le combo se révèle tout aussi à l'aise. On a hâte de voir ce que les titres de ce disque vont donner sur les planches dans des versions qui seront à coup sûr encore plus explosives qu'en studio.





Bound by Endogamy

Punks à la Vie, à la Mort

ENTREVUE : JULIEN NAÏT-BOUDA - PHOTOS : CLAUDIA HÖHNE



LE DUO GENEVOIS CONNU ET RECONNU POUR SES CONCERTS MENÉS TAMBOUR BATTANT REVIENT AVEC UN TROISIÈME DISQUE, **STEAMY HIGHWAYS HAVE NO END**, SIGNÉ CHEZ LE LABEL NÉERLANDAIS PINKMAN RECORDS. UNE ŒUVRE À LA FOIS EN RUPTURE ET DANS LA CONTINUITÉ MUSICALE INDUSTRIELLE-POST PUNK DE SES PRÉDÉCESSEURS, PORTEUSE D'UNE ÉNERGIE ÉMOTIONNELLE OSCILLANT ENTRE EXPLOSION ET DÉPLORATION.

Qui n'a pu voir sur scène le combo helvète constitué par Kleio Thomaïdes et Shlomo Balexert ne peut comprendre réellement quel phénomène musical est Bound by Endogamy (BBE). Car rares sont les groupes à renvoyer une telle énergie scénique selon un format instrumental dont le minimalisme est à la portée d'une musique ô combien percussive. Tout sauf un hasard quand on questionne BBE sur leur commencement. « Quand le groupe fut créé en 2019, on avait accès à un local de répét' où il y avait deux batteries et on a commencé à se voir régulièrement pour taper ensemble, sans but particulier. En novembre 2018, on est allé.es à Berne pour voir un des derniers concerts de DAF avant la disparition de Gabi Delgado, et on a eu un vrai coup de cœur pour leur performance hyper charismatique et leur setup minimal batterie/chant/pistes électroniques. On s'est bêtement dit que c'était génial et que l'on voulait faire la même chose. On a alors laissé tomber une de nos deux batteries et on s'est mis.es au micro à tour de rôle. Nous avons alors opté finalement pour la combinaison Kleio au chant et Shlomo à la batterie. »

En résulte une musicalité sans concession qui frappe là où ça fait mal, rythmiquement, harmoniquement et mélodiquement. Hardcore en leur cœur ? Certainement à l'écoute des influences qui soutiennent leur geste musical. « Shlomo a beaucoup écouté de hardcore et a été actif dans le milieu crust. On a été imprégné.es par les vocaux agressifs, saturés, growlés, propres à ces scènes. Au fil de ses expérimentations, Kleio s'est retrouvée un peu par hasard à produire des vocaux semblables. On les a conservés et on les a posés sur nos pistes électroniques minimales. D'autres artistes ont peut-être opéré des hybridations similaires. On pense notamment au projet EBM Volition Immanent, dont le vocaliste - Mark Knekelhuis - a un background clairement hardcore. Mais on a essayé de faire quelque chose de personnel en pratiquant un mélange de styles relativement inédit.



Un cocktail toxique de minimal wave, d'electro-funk et de crust écossais des 90s. On est allé.e.s au bout de cette démarche sur notre second LP de 2023 *Huit Cauchemars d'une Machine Fêlée*, où la moitié des morceaux comportent des vocaux growl/death. Qui a déjà écouté le disque *Respect, Protect, Reconnect* de Scatha par ici ? Il s'agit d'une pierre angulaire dans le champ de nos références. »

Une expression musicale qui, sur scène, se voit alors sublimée par une chanteuse littéralement en feu et dont les performances scéniques laissent généralement le public K.O debout. Shlomo précise : « Pour Kleio, le "punch" vient d'une nécessité plus que d'une intention artistique. Elle a découvert la scène comme un exutoire vital. La scène est le seul endroit où toute cette charge émotionnelle peut sortir sans filtre. Elle s'y engage entièrement, parfois jusqu'à un état proche de la transe. Concernant son jeu scénique, elle pratique la boxe anglaise et de la boxe thaï depuis qu'elle est ado, à un rythme plus ou moins soutenu selon les périodes. Visiblement ça paraît évident pour pas mal de monde quand on la voit bouger en concert. »

« On ne supporte pas le rythme techno de base avec juste un hi-hat en off beat. Il n'y a rien de plus chiant, de plus rebutant que ce beat débile »

Une sportivité contrebalancée en amont par une intention intellectuelle qui fait aussi de la musique du groupe suisse un objet exigeant dans sa réception. « On travaille sur une base de groove cérébral. C'est par ce biais que nous entretenons une part de sauvagerie et de brutalité qui réside naturellement dans nos deux caractères, ce qui nous fait pencher du côté physique. De l'autre côté, on croit ne pas être complètement abruti.e.s non plus. On se cultive autant que possible. On est amat.eur.rice.s d'arts conceptuels et de sophistications. Ça se ressent peut-être dans notre musique. Elle n'est pas calibrée pour être particulièrement accessible au premier abord. Par exemple, on ne supporte pas le rythme techno de base avec juste un hi-hat en off beat. Il n'y a rien de plus chiant, de plus rebutant que ce beat débile, que les gens reproduisent aveuglément à l'infini. Et pourtant on aime aussi la techno. On apprécie aussi que la musique, même si elle est uniquement instrumentale, soit sous-tendue par une intention, un propos, un récit, ou au minimum une atmosphère. Et enfin, on essaie toujours de soigner l'écriture. On a le souci du détail, on est perfectionnistes, voire maniaques. On ne peut pas dire que l'on soit des intellectuel.le.s, mais on aime bien se stimuler les neurones, d'ailleurs Kleio lit des livres qui font mal à la tête. »

« On a le souci du détail, on est perfectionnistes, voire maniaques »

Quid aujourd'hui de la continuité de l'environnement punk à Genève qui les a vus émerger ? Qu'en reste-t-il ? Est-il toujours influent et porteur d'artistes musicaux ? En somme l'ère des squats est-elle définitivement révolue ou fait-elle encore de la résistance ? Réponse de Shlomo : « À Genève, quand on a un certain âge, on vit sur les souvenirs et l'héritage d'une époque assez extraordinaire, entre 1990 et 2005 grosso modo, où presque tout semblait permis en matière de squat et de vie alternative, par rapport à aujourd'hui où presque plus rien n'est toléré. Dans la seconde moitié des années 90, on recensait une centaine de squats avec plus d'un millier de squatters pour une population de 400 000 habitants. On disait que c'était la ville la plus squattée d'Europe par rapport à la densité de sa population. Il y avait tellement d'espaces que les gens pouvaient vraiment se regrouper par affinités plus que par nécessité. Nous, on a grandi dans ce milieu, avec des bandes de punks ou d'ancien.ne.s punks plus âgé.e.s, puis on a vécu sur les vestiges de cet âge d'or. Aujourd'hui, il nous reste toujours l'Usine.

Sinon, il existe deux grands squats en périphérie de la ville qui organisent des concerts de temps en temps. Et un *wagenburg* où Kleio habite dans un vieux camion immobilisé qu'elle a complètement aménagé et qu'elle est en train de relier à une roulotte de chantier pour se faire un palace. La vie culturelle est toujours bien développée par rapport à la taille de la ville, mais tout a été recadré, normé et légalisé. »

À ces deux-là donc de perpétuer le continuum punk dans une époque où les autorités politiques apparaissent comme un broyeur de conglomérations. Et si la situation en Suisse pour les artistes musicaux n'est pas simple (ces derniers n'ayant pas de statut similaire à celui de l'intermittence du spectacle en France), la seule existence d'un groupe comme Bound by Endogamy contiguë et conjuguée à la richesse du paysage musical indépendant suisse laisse à penser que la liberté d'expression artistique à encore de beaux jours devant elle, ici et ailleurs.



STEAMY HIGHWAYS HAVE NO END (PINKMAN RECORDS)

Plongé dans une ambiance asphyxiante, corolaire à une marque de fabrique que l'on retrouvait sur leurs deux premiers disques, ce nouvel album s'est construit par et dans la contrainte. « Pinkman nous a demandé d'orienter nos compos dans l'axe le plus mélodique de notre répertoire. Huit premières tracks sont ainsi nées pour ce "pop album", puis on a eu carte blanche pour le reste ». À cette demande artistique s'ajoutera un obstacle inattendu et ô combien perturbant, la perte de leur home studio. « Pendant que l'on était en train de bosser sur l'album, Shlomo s'est fait expulser de l'appart où était installé notre home studio. Au final, le mastering a été réalisé dans la bagnole avec laquelle on tourne et sur la sono défoncée de notre local de répét'. » En résulte onze titres baignés dans une énergie chaotique, porteuse d'une poésie vive et écorchée, sémantiquement et sensoriellement. « On a tourné intensément en 2024. On était en déplacement quasiment toutes les semaines, et souvent en bagnole. On s'est retrouvé.e.s dans des paysages surréalistes, assez magiques, avec parfois de la brume à couper au couteau, des lumières de dingue, des grandes étendues décharnées et des couleurs pastel très picturales. Et toujours l'autoroute au premier plan. Kleio, très affectée par la disparition d'un ami, passait alors son temps à dormir et ne se réveillait à peu près que pour jouer. Le titre de l'album évoque toute cette ambiance étrange dans laquelle on naviguait, combinée à la fatalité d'être invariablement sur la route. »



Your Inland Empire

Muer pour mieux Avancer

ENTREVUE : JESSICA BOUCHER-RÉTIF - PHOTOS : JENNIFER BRACHET

YOUR INLAND EMPIRE : UN NOUVEAU NOM ET UN PREMIER ALBUM POUR UN GROUPE QUI N'EST PAS TOUT À FAIT INCONNU, PUISQUE SOUS CE PATRONYME SE CACHE LA NOUVELLE INCARNATION ENTRE METAL, MUSIQUE INDUSTRIELLE ET DARKWAVE DE CROWN, GROUPE DÉJÀ COUTUMIER DES MUES STYLISTIQUES. SA TÊTE PENSANTE, STÉPHANE AZAM, REVIENT EN DÉTAILS SUR CE NOUVEAU DÉPART.

On avait laissé Stéphane Azam en 2021, à la tête, en tant que fondateur, compositeur, chanteur et guitariste, de son groupe Crown. Il venait de livrer *The End Of All Things*, un troisième album en forme de petite révolution stylistique qui le voyait s'éloigner franchement du sludge/doom metal industriel de ses débuts pour un post-metal toujours fortement assaisonné d'indus mais aussi de darkwave, de post-rock et même de pop sombre. On le retrouve aujourd'hui, entouré des mêmes collaborateurs et avec un album qui suit la même direction musicale, mais sous un nouveau nom, Your Inland Empire : « Ce changement de nom est lié à plusieurs facteurs, des questions contractuelles et administratives, mais aussi un choix artistique. Nous avons besoin d'un nom qui corresponde réellement à notre vision actuelle du groupe, à ce que nous voulons exprimer aujourd'hui. Your Inland Empire représente cette nouvelle identité : un espace plus libre, plus cohérent avec notre évolution, tout en restant dans la continuité naturelle de ce que nous faisons avec Crown. »

« La recherche de contraste a toujours été au cœur de ma manière de composer : jouer avec les tensions, les ruptures, les oppositions entre lumière et obscurité, entre force et fragilité. »

En effet, même si les raisons n'en sont au départ pas uniquement artistiques, ce nouveau patronyme prend a posteriori tout son sens et entérine l'évolution stylistique incarnée par *The End Of All Things*. « Cela n'était pas prémédité, mais avec le recul, c'était sans doute un signe avant-coureur. Nous n'avons jamais été du genre à suivre les tendances ou à s'enfermer dans une formule rassurante en répétant le même disque. Ce qui nous anime, c'est de prendre des risques, de repousser les frontières de ce que nous faisons et de nous réinventer constamment. » Moins qu'une transformation radicale, l'orientation prise par Crown et aujourd'hui poursuivie par Your Inland Empire représente la nouvelle étape d'un cheminement progressif, guidé par l'instinct : « La direction prise n'a jamais été le fruit d'une décision stratégique ou artificielle : c'est une évolution naturelle, organique, qui reflète simplement mon parcours, qui je suis à un moment précis et ce que j'ai besoin d'exprimer à ce moment-là. »

Si Your Inland Empire présente un aspect plus mélodique, dansant et même accrocheur que le Crown des débuts, Stéphane ne voit là non plus pas de rupture brutale : « C'est une approche différente mais dont le fond reste le même et qui a simplement évolué au fil de nos albums. La recherche de contraste a toujours été au cœur de ma manière de composer : jouer avec les tensions, les ruptures, les oppositions entre lumière et obscurité, entre force et fragilité. C'est une constante qui s'affine et qui se précise au fil du temps. J'étais déjà à l'époque dans cette dynamique et cette envie de composer des titres avec une accroche mélodique forte et une dimension émotionnelle marquée. Ce qui est certain, cependant, c'est que, pour ce nouvel album, je voulais écrire des morceaux plus up tempo, avec une vraie énergie electro-indus, plutôt que de rester dans la même formule mid tempo que nous avons souvent explorée auparavant. »

Your Inland Empire est avant tout le produit de l'alchimie entre Stéphane Azam, musicien passé par diverses formations metal et ingénieur du son live, et David Husser, producteur expérimenté : « C'est la rencontre entre mes compositions et le travail de production de David qui crée la singularité du projet. C'est dans cette combinaison que notre identité sonore se construit. Nous sommes tous les deux de grands fans de new wave – Depeche Mode, The Cure, pour ne citer qu'eux – tout en venant d'un background résolument metal. Cette dualité nous suit depuis longtemps. » Sur le plan de la production, David apporte sa patte : « Sa façon de travailler, sa précision, son sens des textures, son recul, sa créativité et son perfectionnisme jouent un rôle essentiel dans le résultat final. Il est un producteur hors pair, visionnaire, toujours animé par la même motivation : pousser le projet aussi loin que possible et sortir le meilleur album imaginable. Cette exigence commune crée une dynamique très forte en studio : nous avançons dans la même direction, avec la même obsession du détail et de l'émotion juste. Nous nous complétons vraiment. » La minutie du travail sonore rappelle en effet que l'album a été concocté par deux ingénieurs du son : « La partie la plus colossale du processus est constituée par la production et le mixage. David fait un travail remarquable, mais c'est vraiment une démarche à deux : nous échangeons constamment sur la direction sonore, la dynamique, l'intensité, l'architecture du morceau. C'est un processus extrêmement exigeant, dont on ne mesure pas toujours l'ampleur de l'extérieur. S'il y a bien une chose qui nous définit, c'est cette obsession du détail. »

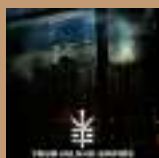
À travers son nouveau projet, Stéphane continue à s'affirmer en tant que chanteur : « Sur *The End Of All Things*, j'avais vraiment essayé de faire de mon mieux et pour ce nouvel album, je me suis clairement fixé la barre encore plus haut. Je me souviens d'ailleurs de David qui me disait que, vu la complexité de certaines mélodies que j'avais écrites, j'avais intérêt à assurer ! Je suis loin d'être totalement à l'aise, cela a été un vrai défi, mais, heureusement, il a été présent du début à la fin, toujours bienveillant et m'encourageant, même dans les moments de doute. Ce soutien a été essentiel pour aller au bout de ce que je voulais exprimer. » Ce n'est pas un hasard si les chanteurs invités, nombreux sur la plupart des albums de Crown puis réduit à une seule sur le dernier, ont aujourd'hui complètement disparu : « J'aimais vraiment ce type de collaboration, notamment parce qu'il apportait une couleur différente à certains morceaux. Mais pour ce nouvel album, pour transmettre mes émotions de la manière la plus directe et la plus sincère possible, il me semblait plus judicieux de tout faire moi-même. Cela m'a permis d'aller au bout de l'intention, sans filtre, et d'assumer pleinement chaque nuance émotionnelle des morceaux. »

Quelles que soient les tendances stylistiques développées par Stéphane au fil de ses albums, elles s'inscrivent toujours dans un univers qui laisse passer peu de lumière : « Il y a sans aucun doute un spleen constant, cette mélancolie est toujours là, peut-être même plus que jamais, et ne me quittera sans doute jamais. Elle fait partie intégrante de ma manière d'écrire. » L'évolution musicale vers une teneur moins extrême ne renvoie pas à une vision plus optimiste du monde, comme en témoignent des textes toujours très sombres. « Cet album explore la dualité de l'âme humaine et dresse aussi un constat sur le monde actuel : la manière dont nous sommes, d'une certaine façon, soumis – non pas par la force, mais par l'absence réelle de choix. Cette idée de soumission silencieuse, de liberté illusoire, a fini par imprégner les textes et l'atmosphère de l'album, c'est une réflexion qui s'est imposée au fil de l'écriture. »



L'empire intérieur, une notion lynchienne

C'est à David Lynch et à son dernier film, *Inland Empire*, que l'on doit le nom du nouveau projet de Stéphane Azam : « Je suis un grand admirateur de ce réalisateur, de son univers, de son esthétique et de sa façon de donner une forme au subconscient, à l'inquiétude, au mystère. Ses œuvres m'ont profondément marqué et continuent de m'inspirer. L'idée d'un "empire intérieur" s'est imposée naturellement : un territoire mental, mouvant, parfois lumineux, souvent obscur, où tout se joue en silence. Cette notion correspond parfaitement à ce que représente le groupe aujourd'hui et au concept derrière l'album. C'est un endroit où l'on se perd autant qu'on se révèle. »



YOUR INLAND EMPIRE (SEASON OF MIST)

L'introductif "Scars", qui se déploie par strates post-rock après des premières mesures darkwave, le confirme d'emblée : Stéphane Azam a définitivement laissé son goût pour la new wave et sa curiosité par delà les genres repousser les limites de son metal. Un chant clair mais viscéral, des mélodies qui font mouche, un traitement organique qui arrondit le son des machines et une intensité qui ne faiblit pas : à travers ses compositions fortes et sa production méticuleuse, l'opus génère des atmosphères sombres et puissantes sans recourir aux éléments extrêmes. Rock industriel, post-punk, darkwave et survivances de lourdeur et d'agressivité metal se conjuguent en un captivant voyage avec, toujours en point de mire, la justesse et la profondeur de l'émotion.



Chanson Française

La Parole en Mouvement

IL EXISTE AUJOURD'HUI DE NOMBREUSES FAÇONS DE FAIRE DE LA CHANSON EN FRANCE. LOIN D'ÊTRE UN GENRE SURANNÉ, LA PAROLE SE RÉGÈNÈRE PERPÉTUELLEMENT, LES ARTISTES EMBOITANT LE PAS DE LEURS AÎNÉS AVEC BIEN ENTENDU UNE LIBERTÉ, UN TON ET DES GESTES ARTISTIQUES PROPRES À LEUR GÉNÉRATION. COMMENT SE FAIT AUJOURD'HUI CETTE PRISE DE PAROLE EN CHANSONS ? EST-ELLE DIFFÉRENTE DES GRANDS CLASSIQUES DU PATRIMOINE MADE IN FRANCE (FERRÉ, FERRAT, BREL, BRASSENS, SYLVESTRE) ET DE QUELLES THÉMATIQUES EST-ELLE PORTEUSE ? NOUS AVONS POSÉ LES CINQ MÊMES QUESTIONS À QUINZE ARTISTES OU GROUPES, APPARTENANT À PLUSIEURS GÉNÉRATIONS ET AUX ESTHÉTIQUES DIFFÉRENTES, POUR CONNAÎTRE LEUR AVIS.



Clemix



François Staal

Les Hurlements
d'Leo

Nicolas Paugam



Michel Cloup



Sam Sauvage

Debout sur le
Zinc

DOSSIER PRÉPARÉ PAR

CHRISTOPHE CRÉNEL - PIERRE-ARNAUD JONARD - XAVIER-A. MARTIN - JULIEN NÂÏT-BOUDA - LAURENT THORE



Marek Zerba



Yves Jamait



Oldelaf



Cyril Mokaëish



Louis la Flemme



Pascal Gruffaz



Fil



Blondbéliier

Définir ce qu'est la chanson française n'est pas chose aisée, et si l'on s'attaque à la nouvelle chanson française, cela devient presque mission impossible. Comme le dit Marek Zerba qui a eu l'amabilité de participer à ce dossier « Le terme "nouvelle chanson française" me fait rire, parce qu'il m'évoque ce même terme, utilisé dans la presse au début des années 2000, pour parler de Bénabar ou de Vincent Delerm ». Le propos espiègle illustre la difficulté d'appréhender le sujet sans tomber dans un empilement d'épithètes, comme par exemple "la nouvelle nouvelle chanson française", Aussi avons-nous pris d'option de nous contenter pour l'objet qui nous intéresse ici de l'appellation simple de "Chanson Française".

Quand on y fait référence, tout le monde voit à peu près de quoi il est question, mais bien malin qui sera capable de la qualifier précisément. Ainsi, insensible aux modes, elle traverse les générations traçant son propre chemin, évitant soigneusement d'un côté de tomber dans la variété ou le mainstream et de l'autre en s'acoquinant avec les musiques amplifiées, ne détestant pas se parer de quelques patterns de boîtes à rythmes ou de saillants riffs de guitare électrique. À la lecture du retour des artistes que nous avons approchés - majoritairement masculins, ce qui est totalement fortuit et appelle d'ores et déjà une suite - il apparaît clairement des concordances en terme de postures artistiques qui, nous l'espérons, aideront à percer le mystère d'un genre musical, si tant est que l'on puisse l'appeler ainsi, qui défie les lois du temps mais qui surtout n'en finit pas d'offrir des albums qui sont de véritables pépites à l'écriture ciselée (en français évidemment). Nous ne saurons trop vous conseiller de prendre le temps de les découvrir comme prolongement, ou même comme bande sonore, de ce dossier.

1

Nouvelles expressions, nouvelles technologies (vocoder, autotune, effets), influence du rap... En quoi ce nouveau monde a-t-il une influence sur l'écriture et la composition ?

Ce nouveau monde est fait d'outils qui changent le processus pour arriver aux émotions recherchées. Mais il ne s'agit que d'outils. Je place ma voix différemment quand je chante dans un autotune. L'autotune permet par exemple de nouvelles interprétations. - Louis La Flemme

Je ne sais pas si on peut parler de bouleversements, peut-être plutôt d'ouverture ? De mélange ? De mix ? Les genres sont moins cloisonnés... Personnellement, je n'ai pas une grande histoire d'amour avec la chanson française "traditionnelle" simplement car j'en ai très peu écoutée. Il y avait bien l'un ou l'autre disques de Brel à la maison, de France Gall, des chansons d'Anne Sylvestre, mais mes premières amours musicales à l'adolescence ont plutôt été anglophones et aussi assez old school... Et finalement, encore aujourd'hui, j'écoute assez peu de chanson française. C'est avec la naissance de mon projet Clemix et ma volonté d'écrire des choses plus intimes, que je me suis tournée vers ma langue maternelle. - Clemix

Pour moi, écrire une chanson c'est d'abord définir de quoi on veut parler. Est-ce que c'est une chanson d'amour ? Sur la marche du monde ? Quelque chose d'intime ou tourné vers l'époque ? Ensuite je vais me demander si j'ai envie de dire "je", "tu" ou "nous"... Une fois que j'ai une idée de la couleur globale que j'aimerais donner au titre, je peux me pencher sur la musique, c'est-à-dire chercher à la guitare ou au piano une suite d'accords et une mélodie qui soient le support intéressant et confortable pour le texte à venir. Un couplet-refrain en yaourt, précis dans sa construction, suffit pour me donner envie de prendre le stylo. À partir de là, c'est un aller-retour qui s'engage entre le texte et la musique pour aller jusqu'au bout de l'entreprise qui, généralement, m'emmène là où je ne l'avais pas tout à fait prévu. - Cyril Mokaëish

Les nouvelles créations et le nouveau monde n'ont pas vraiment une influence sur ma façon d'envisager le son, ses effets ou mon écriture. Beaucoup de sentiers ont déjà été explorés en France, par Gainsbourg notamment sur l'album *Melody Nelson* sur lequel l'usage des effets allait bon train, et le parlé-chanté talk-over bien exploité qui a ouvert la voie à de nombreux slammeurs et autres rappeurs actuels. L'usage des nouvelles technologies telles que le vocoder ou autotune, ne fait pas partie de mes us et coutumes dans le maquillage de ma musique mais je comprends que l'on puisse s'amuser avec, au même titre que la distorsion ou les delays, ce sont des appareils, des effets. - Les Hurlements d'Leo (Laurent Kebous)

Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui de grands changements dans la façon d'écrire des chansons, même si chacun a sa méthode. Il y a peut-être néanmoins une plus grande liberté, une autorisation à utiliser le langage parlé par exemple dans l'écriture, ce qui amène parfois des textes moins littéraires mais plus poétiques. C'est sans doute moins codé. Il peut quand même y avoir un bouleversement au sens propre si l'on choisit d'être assisté par une IA ! Ce à quoi je me refuse, ce serait un non-sens. - Fil

Je n'ai pas l'impression que ces éléments soient très nouveaux : le rap, le vocodeur, et l'autotune étaient déjà présents à ma naissance, au début des années 90. Ils sont juste beaucoup plus présents aujourd'hui. - Marek Zerba

J'essaie en fait d'être en accord avec ce que je deviens. Sur mon nouveau disque *Catharcis en Pièces Détachées*, l'idée est de lâcher les chiens dans tous les sens, d'exprimer vraiment tout ce que je ressens par rapport à cette époque et aussi par rapport à moi, à ma vie. Il y a quand même globalement cette envie de gueuler. À ce moment-là de ma vie et dans cette époque-là, dans ce monde aujourd'hui, j'ai envie d'hurler, j'ai envie de gueuler. J'ai de plus en plus de mal à avoir des discussions très posées, très vite je m'énerve. Je préfère me taire et écrire des chansons donc. - Michel Cloup



Je ne crois pas qu'il faille automatiquement utiliser les nouveaux appareils, les nouvelles technologies sous prétexte que de jeunes artistes qui les utilisent cartonnent. Et ce pour plusieurs raisons. D'abord, je trouve dommage de vouloir faire du « jeunisme », vouloir embarquer de force dans un mouvement qui n'est pas le nôtre. Les jeunes artistes ont un son, une fougue, une qualité qui leur est propre et elle n'est pas mieux ou moins bien mais ils sont plus légitimes à les utiliser. Ensuite, je trouve ça presque être une responsabilité que de continuer d'écrire des chansons « à l'ancienne ». D'abord pour faire valoir un savoir-faire je pense et pour répondre à la volonté de tous les publics. Tout le monde n'est pas fan de vocodeur ou d'auto tune. Enfin, ma peur va aussi sur la durée. Se servir à fond d'effets liés à une époque, c'est prendre le risque de condamner ses chansons à rester dans cette époque. L'effet « Tektonik » - Oldelaf

J'ai 50 ans. Ce que j'aime, avant tout, c'est les expérimentations et les nouvelles technologies sont, en ce sens, un beau terrain de jeu. C'est toujours l'équilibre à trouver entre : me réfugier derrière les aspects techniques et créer à partir de ce que je sens, sans les artifices. Il faut tester avec son baromètre intérieur bien réglé pour ne pas tomber dans les pièges, c'est un art ! Le monde de la chanson bouge et ça fait du bien. Parfois, quand vocoder, autotune, effets, influence du rap sont poussés trop fort, je m'ennuie et je n'arrive pas à écouter, ça sent trop ce que j'appelle : « les cachettes ». Heureusement on en a tous, cela permet de relativiser. - Blondbéliér (Martin)

Le monde de la musique a considérablement évolué, mais la chanson a toujours absorbé les outils de son époque. Aujourd'hui, l'autotune, les traitements de voix, les textures électroniques ne sont pas des gadgets : ce sont de nouveaux instruments. Ils modifient notre rapport au phrasé, au souffle, à la place des mots. Ils laissent plus de marge qu'avant avec les bandes, mais peuvent aussi brider le travail de l'instant, cette forme de sincérité qui, je crois, est l'enjeu du futur : Comment défendre une œuvre sur scène si elle n'est pas maîtrisée ? À l'inverse, notre groupe est aussi né d'une sorte de rébellion à l'égard de l'abus d'artifice : nous voulions jouer quasiment exclusivement des instruments en bois... sans électricité quand nous le voulions. - Debout sur le Zinc (Simon) Nouvelles technologies, nouveaux terrains de jeux ! Même si la nouveauté réside plus dans la démocratisation de ces outils que dans leur existence... Dans Debout, nous en avons toujours utilisés, souvent par touches discrètes, avec pour seules conditions que ça ait du sens et que ça ne dénature pas qui nous sommes. - Debout sur le Zinc (Romain)

Les « nouvelles technologies » je pense que ça reste de l'ordre de l'outil, de l'enrobage, des couleurs à ajouter à la palette. La création est un espace de liberté qui doit venir naturellement. Pour ma part, pas question de brider mes compos pour être « dans l'air du temps ». Bien sûr, nos oreilles étant plus habituées à ces nouveaux types de sonorités, ça participe à un mouvement général. J'ai toujours aimé l'aventure donc ces influences m'ouvrent un endroit de rencontre. - Pascal Gruffaz

Me concernant, j'ai choisi de ne pas utiliser ces effets jusqu'à présent, ni en compo, ni en guide d'écriture, ils donnent souvent un style très reconnaissable qui ne matche pas (à mon sens) avec mon propos artistique, musical, ou de fond. Néanmoins, il ne faut jamais fermer définitivement et une occasion future particulière pourrait se présenter. Je n'ai rien contre dans l'absolu. - François Staal

Ce serait mentir de dire que l'on peut encore passer à côté de la technologie en composant. À moins d'attraper une guitare acoustique, d'écrire sur papier, et de tout faire enregistrer sur bandes analogiques. Je suis déjà assez vintage dans mon look, autant ne pas l'être autant au travail ! Néanmoins, mis à part les fonctionnalités automatiques des logiciels de MAO que j'utilise, je ne suis pas friand de l'autotune, et encore moins de l'intelligence artificielle. Et curieusement, je reviens de plus en plus aux effets analogiques, en allant chercher le son des synthétiseurs tel qu'il est physiquement. Ça coûte plus cher et c'est plus long, mais ça me donne plus de plaisir à la création. - Sam Sauvage

Tu veux parler de l'utilisation de l'IA pour écrire les textes et éventuellement un bout de musique ? Oui dans ce cas, la façon d'écrire est bouleversée mais c'est quand même l'humain qui décide de garder ou pas. Manset avec qui je m'étais entretenu utilise le terme de « distingo », c'est exactement ça ! - Nicolas Paugam

Je ne peux parler que pour moi. Je travaille de façon artisanale. Je ne ressens aucun bouleversement, seulement une évolution. Une évolution que je ne maîtrise pas toujours, et c'est tant mieux. S'il y avait maîtrise, il y aurait technique, et la technique déshumanise. J'ai simplement besoin, à chaque chanson, d'en définir la contrainte pour connaître mon champ d'action. - Yves Jamaït

2

Quelle forme prend le jeu avec la langue ? Recherche de sonorités, d'une prosodie particulière, de jeux de mots, de "punchlines" ? Y-a-t-il un vocabulaire ou des mots récurrents ?

J'essaie d'écrire sans que la langue française n'accroche trop l'oreille. J'envisage la voix comme un instrument de plus et le texte comme un outil qui me permet de sculpter la mélodie. - Louis la Flemme

J'adore jouer avec les sonorités. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui se fait facilement en anglais car c'est une langue avec des consonnes fortes, peut-être plus maniable sonoremment et rythmiquement que le français mais moins riche au niveau du vocabulaire et moins forte au niveau du sens. J'ai trainé une bonne partie de mon adolescence avec un rhyming dictionary, j'écrivais beaucoup de couplets rap et rapides, dont il me reste aujourd'hui une très bonne diction qui rend mes paroles très claires en live... (je le dis car on m'en parle souvent) Finalement, quand j'ai commencé à écrire en français, ce jeu avec les mots et cette recherche dans les sonorités me sont restés et se sont ajoutés au poids des mots et au sens chargé que je voulais leur donner et que l'emploi de ma langue maternelle a permis. C'est drôle, aujourd'hui, à côté de mon projet, je bosse pas mal le jazz (à la voix et au piano) et je m'éclate dans le scat, qui est un jeu pur de sonorité sans aucun sens littéral. Finalement, on peut voir ça comme une suite logique à mon parcours musical (et vocal). Du côté du sens, sortir un recueil de poésie pourrait tout autant être une autre suite logique... - Clemix

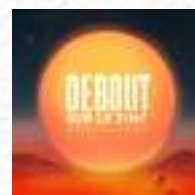
Encore une fois le jeu avec la langue dépend de l'envie du moment. Je n'écris pas avec la même intention "Regarder Passer les trains" et "La Vérité des Baisers" par exemple. Dans la première, c'est un torrent de mots parlés avec une volonté d'être mordant sur toutes les phrases pour saisir l'auditeur et ne plus le lâcher. Dans la deuxième, le texte est plus romantique, plus doux et se met au service de la musique au groove entraînant. Je joue plus sur les répétitions de mots, leur sonorité et leur placement pour chercher de la fluidité à l'écoute. - Cyril Mokaish

Il y a du jeu partout dans l'usage des mots dans nos textes, du "je" aussi, de la première personne pour que le singulier parle aux pluriels, le plus largement possible. Sur un texte bien ficelé, il y aura de suite une rythmique insufflée et une petite musique qui se dessine avec le son des mots qui se feront écho, si cette partie est réussie en français, le plus dur sera fait. Poésie et prosodie à l'image de Riddim And Poetry ? Les punchs sont des déclics pour stimuler l'écriture, des ressorts. Elles rentrent dans le cerveau sans crier gare et elles s'y stockent et t'accompagneront toute ta vie, à chacun les siennes, elles formatent ton disque dur cérébral, elles ratissent larges, de la variété en passant par le punk rock, le rap, la pub, un titre de livre, un gros titre de journal... - Les Hurlements d'Léo

On peut se permettre beaucoup de choses avec la langue. Je l'ai découvert grâce, entre autres, aux écrits poétiques de Christophe Tarkos. Pour ma part, j'aime jouer avec les mots mais pas que, la sonorité même de chaque vers est importante dans une chanson avec, pour chacune, un vocabulaire. Chaque artiste a son chant lexical, sa touche personnelle. - Fil

Dans la forme, j'écris toujours de la même manière, c'est-à-dire de manière complètement désorganisée. Un texte peut prendre des mois, 5 minutes, ça peut être du collage de plusieurs éléments qui ne sont pas liés à la base... Il n'y a pas vraiment de règles dans ma manière d'écrire ou du moins s'il y a une seule règle, c'est qu'il n'y en a pas. - Michel Cloup

Certains artistes inventent ou utilisent de nouveaux langages qui viennent secouer les dictionnaires. Les chansons ont la place pour ça. Combien de chansons a-t-on toujours chantées sans les comprendre finalement ? Je pense que l'argot de Renaud faisait autant râler à leur sortie que la langue d'Aya Nakamura. Or la poésie de Master Renard n'est plus à démontrer. En revanche, j'ai plus de mal avec les fautes de français non maîtrisées, je trouve ça dommage que personne de la prod ou du studio ne les remarque... - Oldelaf



Ce champ des possibles est fou ! Et je peux voir apparaître pleins de tentative chez d'autres. Chez moi, ça reste un peu timide et je fais des essais dans mon coin avec mes mots et mon micro. Quand je l'entends chez les autres je me dis qu'il y a mille façons d'aller cueillir son auditeur. Qu'il y a, avant tout mille façons de se faire vibrer soi. Quand cette recherche est faite juste pour l'effet et bien, autant chez moi que chez les autres, cela m'emmerde fort. - Blondbélior

La langue reste notre terrain de jeu principal. J'ai toujours aimé les allitérations, les images, les petits décalages poétiques, les scories. Là encore, il y a une résistance à mener contre une langue un peu standard, un peu morne, et dans le même temps un accueil des nouveaux mots et des nouvelles expressions, que je trouve pour ma part jouissives. Le rap a remis au centre le goût de la formule. Même si je n'écris pas des punchlines au sens strict, j'essaie souvent de trouver la phrase qui cristallise tout. Concernant les mots récurrents, chacun transporte son vocabulaire intime. J'ai mes obsessions : le manque, la lumière, la mémoire, le chagrin, l'enfance, le combat intérieur, mais ce n'est pas une méthode. C'est plutôt ce qui revient quand je ne m'en occupe plus. - Debout sur le Zinc (Simon). Je me place plus en retrait que Simon, en utilisant une méthode proche de la photographie ou du dessin, je place les éléments jusqu'à ce qu'apparaisse l'image souhaitée. Ma démarche est à l'opposé du rap, je ne suis presque jamais dans le cadre, et si je dis "je", c'est pour me glisser dans la peau d'un autre. Ce que j'aime avant tout c'est l'idée qu'une chanson puisse naître d'une pensée fugace, passagère, vouée à disparaître. - Debout sur le Zinc (Romain)

Jouer de la prose, faire rebondir les mots entre eux sur une prod carré est tout aussi contraignant que d'écrire une chanson en vers. Sur mes albums ou avec le groupe live nous avons travaillé la rythmique des phrasés et des mots, Chercher du silence pour dynamiser et surprendre l'auditeur, On est passé de la psalmodie au slam maudit. Je reste assez classique avec des refrains qui reviennent, mais parfois dans un titre, la punchline est ailleurs, il y a toujours un enchaînement de mots qui fait tilt auprès du public. Le choix du style, ça c'est du ressort de l'artiste et de l'intention qu'il veut donner - Gruffaz

Paul Valéry écrivait « la poésie, cette longue hésitation entre le son et le sens », c'est un dilemme et un jeu permanent. Pour le sens, je cherche qu'il soit « appropriable », libre à l'auditeur d'y mettre sa propre histoire. Mon travail tourne beaucoup autour de cette imprécision volontaire, cet impressionnisme assumé. Mais cela n'empêche pas que l'on puisse entendre le sens que j'y mets très consciemment... et j'y laisse néanmoins danser mon inconscient. Enfin, j'y mets des messages aussi, travaillés, comme en poésie. Pour le son, je n'hésite pas à « casser » les rimes si c'est plus efficace, je n'ai aucun respect de rien et le respect de tout, en même temps, et avec énormément d'essais et de travail, je vais chercher l'émotion que je veux transmettre, m'approcher du cœur de la cible et surtout poser les mots justes, les métaphores improbables et fortes, les oxymores vrais. Camus disait : « Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au monde » alors, les mots sont essentiels. Il arrive d'ailleurs que j'en invente, et sans scrupules. C'est mon terrain de jeu et c'est ma raison d'être, ma drogue, c'est magnifique et terrorisant à la fois. - François Staal

Cela varie beaucoup selon les périodes, et surtout selon les chansons. Certaines me proviennent directement d'une « punchline ». D'autres se construisent au fur et à mesure des rimes et des sonorités entremêlées. Pour ce qui est du vocabulaire, c'est peut-être là que je leur trouve toujours plus de points communs. J'utilise souvent (et à tort, d'ailleurs) les mêmes mots comme des repères, presque des facilités. Aujourd'hui, dans la création de mes nouvelles chansons, ils sont un indicateur d'un manque d'inspiration et d'évidence. Dès que je réutilise la nuit, la vie ou ces termes retournés dans tous les sens mille fois, je me fais violence et je reprends de zéro, sauf quand le mot prend une valeur extrêmement forte dans le morceau en lui-même. - Sam Sauvage

Bien sûr que l'on cherche tous le chaos quand on écrit, une phrase qui sonne merveilleusement bien comme cette punchline d'Orelsan : simple, basique ou encore Brassens qui chante dans l'orage ce sublime jeu de mots "les pays imbéciles où il ne pleut jamais"... Un vocabulaire ou des mots récurrents ? Je citerais Prévert : « La poésie, c'est quand un mot en rencontre un autre pour la première fois ». Cette citation est toujours valable et permet d'éviter bien des clichés. - Nicolas Paugam

Je ne suis pas vraiment en recherche de "punchlines". S'il m'en vient une, tant mieux si elle peut servir le propos. Je cherche plutôt à provoquer des accidents : certains ne mènent nulle part, quand d'autres peuvent sublimer la forme, voire carrément en changer le fond. Il m'arrive ainsi souvent de commencer un texte ou une mélodie sans savoir où cela va me mener. Alors je déroule jusqu'à ce que le sens se précise... Je lis beaucoup, et des choses très disparates, ce qui me permet de nourrir un vocabulaire varié. Je note des mots pour leur sonorité ou leur signification, c'est selon. Certains deviennent des évidences, d'autres restent à l'état de notes. - Yves Jamait

3

Les chansons naissent-elles toujours de la même façon aujourd'hui, seul(e) derrière un piano, une guitare ou une feuille blanche et un stylo ?

J'essaie d'écrire sans que la langue française n'accroche trop l'oreille. J'envisage la voix comme un instrument de plus et le texte comme un outil qui me permet de sculpter la mélodie. - Louis la Flemme

Ça ne fonctionne pas trop comme ça pour moi. J'aime quand ça travaille à mon insu. Parfois j'ai juste un mot, une phrase, une idée... Je construis souvent la structure harmonique au piano mais le texte s'écrit progressivement dans ma tête, le jour, la nuit. Je laisse parfois longtemps infuser, je pose des phrases ça et là, et à un moment ça s'assemble assez naturellement. Après, je finalise le texte, je figole et je laisse encore un moment pour que ça puisse évoluer... Parfois, je pars aussi d'une ligne de basse, même d'une rythmique. J'ai été DJ pendant une bonne paire d'années, avec une logique de « single bon à danser », c'est quelque chose qui reste aussi présent dans le travail de production de mes chansons. - Clemix

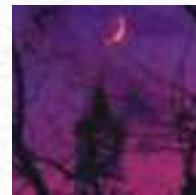
Dans mon cas la réponse est oui, à quelques exceptions près, je pense à mon album *Paris-Beyrouth* qui était plus électronique. Une boucle programmée par mon réalisateur pouvait donner naissance à une chanson. J'ai aussi aimé construire les choses dans cet ordre et en binôme. Pour l'écriture, c'est feuille blanche et stylo (de qualité) je précise ! - Cyril Mokaeish

Les chansons naissent de façons très différentes. Mais assez souvent pour moi, les départs, le cheminement se passent pendant un voyage immobile mais en mouvement, dans le train, en bagnole, propice à la rêverie, à l'introspection aussi, j'ai des carnets, mais également un téléphone sur lequel je prends énormément de notes écrites ou vocales. Ensuite quand j'ai une accroche, un début qui me semble valable, chez moi à l'atelier, je prends ma guitare folk, et je cherche à mettre en mélodie les mots, je fabrique ma chanson. Quand j'ai un brouillon propre je l'enregistre avec mon téléphone, la nomme, puis je peux la laisser sur l'établi plusieurs semaines, avant qu'une épreuve, une émotion, une bonne nouvelle, un film, un livre, une rencontre, un départ, un voyage, puisse m'inspirer et insuffler l'envie de m'y remettre. Une fois les maquettes réalisées, je sais que les chansons sont prêtes à être partagées avec le groupe et qu'elles m'appartiendront moins. Une fois enregistrées et gravées sur un CD ou un vinyle, elles ne sont plus à moi. - Les Hurlements d'LEO

En ce qui me concerne, oui. De ce que j'ai pu lire, voir, observer, il y a toujours un bon nombre d'artistes à composer dans leur salon, dans leur chambre, dans le train, avec des outils qui rendent la création de plus en plus facile, comme les pads, les samplers... Mais il y en a aussi beaucoup qui ont des textes que d'autres mettront en musique, et inversement. Chacun a sa sauce et chaque chanson a son histoire. - Fil

Je pense que n'importe quelle personne qui écrit des chansons n'a d'ailleurs de méthodologie comparable à celle d'une profession de bureau, à savoir, s'asseoir devant un piano ou une feuille blanche (c'est un métier bizarre, il faut bien l'avouer) : nous ne sommes qu'un réceptacle au travers duquel lequel le cosmos s'exprime, les chansons arrivent, malgré elles, la plupart du temps, ainsi, sans crier gare. Elles s'imposent, plus qu'elles ne se composent - Marek Zerba

Pour certains oui, évidemment, et j'en fais partie. D'ailleurs, je ne mets même pas d'effets sur ma guitare pour composer, ou de sons chelous sur un clavier. J'ai besoin en ce qui me concerne de faire vivre les harmonies entre elles, et de poser le texte dessus avant de passer aux arrangements. Mais ce n'est pas nécessairement la technique de tout le monde. Certains vont avoir besoin d'un sample, un son distordu pour trouver l'inspiration. Il n'y pas de meilleure méthode, à chacun sa voie. - Oldelaf



Non je ne crois pas. Je veille à l'ambiance d'écriture, pas trop assis dans un fauteuil, pas trop préservé, ouvert à ce qui se passe au-dedans et autour de moi. J'écris en marchant, ou plutôt je chante en marchant. J'ai toujours une flûte ou un harmonica avec moi pour chanter ce qui me passe par la tête. Dans des moments pas du tout dédiés à l'écriture, arrivent des refrains sympas. Parfois c'est dans mes rêves qu'un homme grand, sérieux et impliqué, chante, alors au matin, j'écris la chanson de l'homme de mes rêves. Oui cela fini toujours avec un stylo ou un ordi et un instru, mais pas tout de suite, en ce qui me concerne. - Blondbéliér

Je continue d'écrire à la guitare, parfois juste avec une feuille... j'aime les stylos. C'est mon socle. Mais il m'arrive aussi d'ouvrir un logiciel, de lancer une boucle au hasard, de laisser tourner un accord et de chercher une voix dessus. Honnêtement, les chansons naissent aussi dans des endroits ou à des moments incongrus. La technique permet ensuite de mettre en forme rapidement et dans la spontanéité du moment : on peut capturer une idée en trente secondes, essayer cent arrangements, manipuler sa propre voix. Pour nous qui avons connu « le monde d'avant », c'est un peu le Graal. Mais fondamentalement, une chanson, naît toujours d'un endroit fragile : une phrase qui tombe, une image qui persiste, une sorte vertige, de transe. - Debout sur le Zinc / Simon - Écrire une chanson avec un piano ou une guitare, ce n'est pas tout à fait pareil que de l'écrire sur une musique dont l'orchestration est déjà presque aboutie. L'environnement musical devient un protagoniste qui pourra orienter le propos, à la manière d'une prod' de rap. Mais ce n'est pour nous qu'une première étape, parce qu'ensuite il y a le facteur humain... le facteur chaos ! Ce que l'on avait d'abord entendu comme une vérité formelle peut ne plus du tout l'être une fois confrontée au collectif. Seul, on peut passer à côté de l'évidence, c'est en travaillant en groupe que l'on arrive à ce qui constitue un des piliers notre musique, le partage. - Debout sur le Zinc / Romain

Donne-moi un thème, 1h ou 2h : je t'écris une chanson... Mais pour parler de ma pratique ; j'ai une ritournelle ou un enchaînement de mots qui me tourne dans la tête et me font vibrer, je pars dessus, avec le but de garder l'émotion jusqu'à aboutissement. Ça peut être très long, J'ai quelques dizaines d'années de carnets remplis, je fais du montage et démontage de mots, du copié-collé, avec 5 chansons je fais une strophe ... Il y a toujours un point de départ, seul ou pas d'ailleurs : il y en a un qui sort un truc, un autre lui répond et hop une vibration, un début de chanson... mais ensuite faut mettre les mains dans le cambouis pour en faire une belle œuvre. - Pascal Gruffaz

Pour moi tout est possible, une guitare, une phrase écrite en note dans l'ordi ou au crayon sur une feuille, trois tierces au piano, un accord de cordes avec le bon plug-in, une boucle de batterie, tout est ok, tout est utile et se complémente. Et après... cent fois sur le métier tu remettras ton ouvrage. On façonne, on modèle, on cherche, on essaye, on fait des allers-retours avec les mots et la musique, le chant, tout se catapulte, jusqu'à ce que l'on entende, que l'on ressent que c'est vivant. - François Staal

De mon côté, certaines chansons pointent le bout de leur nez auprès de mon piano électrique dans mon petit appartement, et finissent par voir entièrement le jour sur mon ordinateur à l'enregistrement de la maquette. J'ai cependant depuis un an expérimenté toujours la même chose, et je me le suis fait remarquer récemment : les meilleures chansons à mon sens sont celles que j'écris de A à Z sur le même instrument, avant de les faire voyager sur d'autres. Elles sont des évidences le plus souvent. - Sam Sauvage

Il existe des dizaines de façons de composer, en groupe ou seul. Brassens parfois écrivait les textes avant la musique puis cherchait la ligne mélodique au piano. Ensuite, il trouvait les harmonies, les accords. Personnellement, j'utilise une autre technique, j'improvise avec ma guitare et ma voix sur des boucles de batterie que je construis à partir de boîtes à rythmes virtuelles, et les mots puis la mélodie viennent ensuite. Il y a des punchlines en effet qui sortent de manière inconsciente et que je décide de garder ou non. L'inconscient et le hasard sont mes deux outils préférés pour composer des chansons. Dans les "Les Rivières Obscures" j'ai d'abord cherché un riff. C'est une autre façon de composer. Le riff donne l'ambiance et on cherche une suite surprenante qui nous convienne, à la guitare le plus souvent dans mon cas ! En groupe c'est plus compliqué à moins d'avoir un frère de chœur comme Mick pour Keith, quant à Christophe ce sont les sons qui l'inspiraient. Il faudrait écrire un bouquin là-dessus, techniques de compositions à l'épreuve des balles ! - Nicolas Paugam

Je ne sais pas faire autrement que de prendre une guitare et mes notes, que je déroule jusqu'à trouver une idée. Ensuite, je développe, je cherche d'autres notes pouvant correspondre, jusqu'à m'imposer un thème que j'approfondis. Je ne pars jamais d'une page blanche : c'est déprimant. Et j'écris sur un clavier, sinon je n'arrive pas à me relire... - Yves Jamait

4

Quel lien avec l'héritage de la Chanson Française ?

Je suis très fan de Laurent Voulzy et de Alain Souchon. J'écoute quelques chansons d'Yves Montand en ce moment. Cela dit, mes premières amours et mon inspiration principale pour Louis La Flemme me viennent de tout les projets hybrides rock que je découvre en ce moment : Occult X, MGK, Royel Otis. Disiz, Abhi The Nomad. - Louis La Flemme

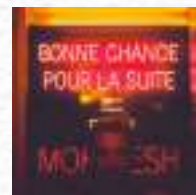
En Belgique, on a 3 langues: le français, le flamand et l'allemand... Ta langue dépend d'où tu es né.e et de tes parents, et parfois, on ne se comprend pas entre nous. En tant que Belge, on n'a pas toute l'histoire et cette culture française, que ce soit en littérature, en chanson ou en théâtre. Je pense que ces éléments peuvent expliquer notre belgitude, notre façon de ne pas se prendre au sérieux, cette espèce d'auto-dérision qui nous caractérise souvent mais aussi notre grande liberté... En tout cas, en musique, la liberté est vraiment centrale dans mon processus, que ce soit dans les influences, les thèmes, les sonorités... Quant à la chanson française plus récente, elle s'est souvent diluée sous une étiquette « rap » « pop » ou « musiques actuelles ». Dans le même ordre d'idées, contrairement à la France, on a très peu de salles « dédiées à la chanson » alors que chez vous, on dirait que ça a été une vraie revendication: vous avez cultivé une sorte de « label chanson » avec des salles de concerts dédiées, des festivals, des réseaux (comme Fédéchanson...). Politiquement c'est différent aussi, du côté francophone, on n'a pas cet esprit de défense de la langue française comme chez vous, on a d'ailleurs pas non plus une politique forte de défense des artistes belges. - Clemix

J'ai un lien très fort avec la chanson française bien sûr, celle d'hier et d'aujourd'hui. Ça a commencé ado avec la poésie anarchique de Léo Ferré, maintenant je suis à l'écoute des nouveautés, de cette génération Zaho de Sagazan qui dit les choses frontalement avec des mots simples et des musiques intenses. Tout le monde peut se retrouver dans cette urgence de vivre. - Cyril Mokaiesh

Brel, Gainsbourg, Bashung, Mano Solo et Miossec. - Les Hurlements d'Leo.

Cette héritage est un peu lourd, très connoté. Pour moi, il est lié à une époque et même s'il reste inspirant, il est comme un parent - un aïeul pour certain.e.s ! - que l'on a comme repère mais dont on a besoin de s'affranchir pour exister. Parfois totalement. L'important reste selon moi d'avoir des textes bien ficelés, sincères, qui font sens et qui vous parlent, vous transportent, vous font vibrer, rire, pleurer, voire tout ça à la fois. Et ça, ce n'est pas, je pense, une caractéristique propre à la chanson française ! - Fil

Quant au lien avec l'héritage de la Chanson Française avec un C majuscule et un F majuscule, de quoi parlez-vous ? Charles Trenet et Lucienne Delyle ? Serge Gainsbourg et Stella ? Véronique Sanson et Michel Berger ? Ou Mylène Farmer et Jean-Jacques Goldman ? Selon vos goûts, il y a à boire et à manger ici. On charrie inévitablement tous ces noms, qu'on le veuille ou non, quand on chante en français. Certains en ont conscience et le revendiquent, d'autres s'en foutent et ça peut être très bien aussi. Aussi bien ceux qui s'en foutent que ceux qui n'arrivent pas à sortir de l'ombre de leurs aînés ont toutefois ceci en commun : de produire des sons avec leur larynx et d'articuler des mots dans la langue du pays dans lequel ils n'ont pas choisi de naître. En l'occurrence, la France. On s'exprime tous en gazouillis, comme on peut, c'est sûrement le seul moyen que l'on ait trouvé pour prouver notre existence, avant de ne plus faire aucun bruit. - Marek Zerba



J'ai un peu du mal avec cette question d'héritage. Alors bien sûr je pourrais te citer les Bérus, etc... mais pour moi, la plus grande figure de chanson française est Brigitte Fontaine. Elle incarne à la fois la prise de risque, la poésie, l'inventivité et possède ce côté "je n'en ai rien à foutre" tout en étant dans la maîtrise de ce qu'elle dit et fait. Il faut d'ailleurs s'arrêter attentivement sur ses textes qui sont dingues.
- Michel Cloup

Petit j'ai été élevé à la chanson française. Il m'a d'ailleurs fallu m'en éloigner totalement avant d'y revenir à ma manière. L'héritage c'est le sens que ce que je chante et le réel intérêt à faire passer des émotions à ceux et celle qui écoute. À ce niveau, on est tous logés à la même enseigne et pas d'âge prescrit pour faire vibrer notre palette d'émotions. Une chanson peut avoir bien de la force et pour moi, les mots en français aident à rendre vivant l'interprétation. - Blondbéliér

Je ne pourrais pas écrire si je n'avais pas écouté Brassens, Brel, Barbara, Renaud, Souchon, Higelin, Prévert, Vian... et, plus proches de nous, les Têtes Raides par exemple... Je me rends compte que ça fait beaucoup ! Ils nous accompagnent, même quand on avance ailleurs. C'est un héritage qui n'enferme pas, il faut voir ça comme des fondations. Nous assumons totalement cette filiation sans en être un conservatoire, et nous la frottons à tout ce que l'on a accumulé depuis trente ans. Cependant, dans Debout, l'image serait vraiment incomplète sans l'influence énorme de la musique anglo-saxonne, de toutes sortes de musiques traditionnelles, et de la musique classique. - Debout sur le Zinc / Simon - . J'ai à peu près les mêmes références que Simon mais je ne suis pas particulièrement attaché à l'idée d'héritage, je n'oublie pas d'où je viens, ce que mes parents écoutaient, mais je trouve plus intéressant de voir ça comme une discussion, avec les anciens mais aussi et surtout avec les contemporains, chez les Québécois par exemple, Pierre Lapointe, Louis-Jean Cormier, Richard Desjardins bien sûr, qui ont pour point commun un usage de la langue française très intense, direct et imagé, à certains songwriters américains aussi, Sufjan Stevens, Kevin Morby, qui savent magnifier et rendre poignantes de simples réalités sociales. Il y a aussi en France des ovnis dont la personnalité ne cesse de m'émouvoir, je pense à des artistes comme Philippe Katerine ou Voyou... Bref, pour moi tous ces artistes ont en commun un rapport à la simplicité qui m'attire, et me donne envie d'écrire. Debout sur le Zinc / Romain

Perso lien direct ! Elles et ils ont mis leurs pierres à l'édifice s'adaptant eux aussi à leurs époques. Utilisant la langue francophone, j'en suis l'héritier et le transmetteur de fait. - Pascal Gruffaz

Tout. La culture est, à mon sens, une passation. Il y a dans la chanson française toute une famille qui, par mon choix, est devenue la mienne. Il y a d'autres pans de la chanson française qui ne me correspondent pas. On est et reste admiratif de ceux qui nous ont éblouis, ceux que l'on décrète soi-même comme mentors. On trouve dans leurs travaux une grammaire, un Bescherelle, un dictionnaire (mots et musique). Et lorsqu'on écrit nos textes, notre poésie, nos romans, notre histoire d'auteur singulière, avec ou sans cette grammaire, que l'on déconstruit ou que l'on utilise comme on le souhaite, sans limites, on invente notre univers propre. - François Staal

On m'en parle souvent pour diverses raisons. J'ai même eu le droit (que je trouve très privilégié, et que j'accueille avec beaucoup de réserves) à de nombreuses comparaisons avec ce que je considère comme des mastodontes de la chanson française. Je ne nierai jamais l'existence du lien que j'ai avec le passé. Toute mon adolescence, j'ai écouté et réécouté les chansons de Bashung, Gainsbourg, Balavoine, Barbara, Sanson... ce serait dommage de ne pas assumer une influence claire venant de ces gens-là. Cependant, je ne souhaite pas laisser cet héritage me définir, moi et ma musique. Et c'est là tout le travail de l'artiste à mon sens, surtout au début de ce qui doit ressembler à sa carrière. Je ne pense pas un jour inventer, mais au moins tenter d'innover. Ça passera j'espère par le texte et ma façon de l'aborder, c'est là que je pense avoir mes chances d'être singulier et d'exprimer le plus important dans une chanson : le regard qu'on lui porte. - Sam Sauvage

Brassens, comme Dylan, connaissaient beaucoup beaucoup de chansons de leur époque et de naguère. Ça me paraît essentiel pour composer de bien maîtriser l'histoire de la musique. On « tropicalise », on cannibalise le passé, on malaxe comme disait Bashung et on crache quelques tubes... idéalement. - Nicolas Paugam

La Chanson Française (avec majuscule, s'il vous plaît !) est probablement le genre que j'ai le plus écouté dans ma vie. Lorsque j'aborde un thème, il est rare que je ne connaisse pas plusieurs chansons l'ayant déjà traité. Nous n'inventons rien : tout n'est qu'une question d'angle et de savoir d'où nous parlons. Bien connaître la Chanson Française m'oblige souvent, lorsque j'écris, à déplacer mes contraintes pour trouver un autre chemin que celui déjà, pour moi, connu. - Yves Jamait

5

Peut-on encore faire passer des messages en chansons et si oui, l'écho est-il toujours le même que par le passé ? Jusqu'où peut-on aller dans l'engagement sans risquer la censure ou la mise à l'écart ?

Je pense que l'on peut faire passer des messages en musique. Je préfère parler intimement dans mes chansons et être le plus sincère possible. J'ai l'impression que j'en dis plus que si j'écrivais des textes ouvertement engagés. - Louis la Flemme

Non seulement on peut mais on doit faire des chansons engagées ! D'ailleurs tout le monde s'engage partout et tout le temps, malheureusement un peu trop sur les réseaux sociaux à mon goût mais on sent bien que l'époque est à "l'affirmation" de ses convictions et à "l'appartenance" à des mouvements de pensée. Ils/elles se reconnaissent dans leurs combats et forment des groupes actifs dans notre société. Alors c'est vrai que la chanson dite engagée est assez largement mise à l'écart en ce moment. Beaucoup de médias deviennent des faiseurs d'opinion, cela doit en être l'une des raisons... Mais la censure d'hier n'est déjà plus celle d'aujourd'hui alors comment prédire celle de demain ? Je préfère vous souhaiter : Bonne chance pour la suite. - Cyril Mokaish

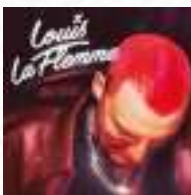
Oui, on peut toujours faire passer des messages en chansons. L'écho est à l'image de la fréquentation dans les manifestations ou sur les ondes à la radio Petit, mais il ne faut pas se résigner : « Pas de fachistes dans nos quartiers, pas de quartier pour les fascistes ! ». Il y a dans cette punch entendue lors d'un concert quand j'étais ado, l'essence de ce qui doit être combattu. - Les Hurlements d'Léo

Faire ce métier est déjà un acte de résistance et d'engagement face au monde que certains veulent nous imposer. Une chanson même contestataire peut connaître un écho de grande ampleur aujourd'hui via les réseaux sociaux mais en même temps, tellement de choses circulent que beaucoup sont noyées. Très peu s'inscrivent dans le temps... Il est vrai aussi que quand on s'engage dans une chanson, que l'on veut dénoncer des choses qui nous indignent, c'est à double tranchant et cela peut vous valoir d'être censuré si vous avez du succès. Mais quand on trouve les bons mots pour dire ce que l'on ressent et que l'on fait des chansons, c'est je pense nécessaire de le faire sans se soucier de tout ça. - Fil

Je n'essaie pas de faire passer de messages à travers mes chansons ; je ne suis ni facteur, ni militant, je fais des chansons. En revanche, n'importe quel sujet peut être transformé en chanson, c'est un médium extraordinaire : tout est « chansonnable » ou « chansonnable ». Jusqu'où peut-on aller dans l'engagement sans risquer la censure ou la mise à l'écart ? Je n'en sais rien, encore une fois, je fais des chansons. Je ne suis pas responsable d'une censure ou d'une mise à l'écart, ça, c'est le boulot de ceux qui en ont le temps, moi, je le consacre à faire des chansons. - Marek Zerba

Aujourd'hui il est facile de ne rien dire. Je ne suis pas programmé sur France Inter parce que ma musique est trop politique. Quand j'allume tout un tas de radios, de grosses radios françaises, je me demande : "Ils sont où les chanteurs, les chanteuses, ils sont où les artistes, ils sont où les gens qui sont censés parler de leur époque et la raconter ?" Et j'en veux beaucoup à plein d'artistes qui ont la possibilité de parler plus fort que moi, c'est-à-dire de prendre la parole sur des gros médias mais personne ne dit rien. Tout le monde essaie de sauver son cul, sa petite entreprise, politiquement il n'y a rien qui est dit, c'est une catastrophe. Sur les chansons engagées, je crois que ma génération en a aussi eu un peu peur, artistiquement parlant. Avec Diabologum, on a toujours cherché un discours un petit peu parallèle, en essayant d'être politique, mais sans avoir un discours trop simpliste. - Michel Cloup

Poser une émotion au travers d'une chanson, c'est forcément induire une réaction. En concert on peut sentir que le public répond présent. Mes propos interrogent le lien humain sous toutes ses formes, Comment sortir des clivages, grandir de nos différences, garder une joie lucide face à l'hypocrisie d'un pouvoir politique, économique etc destructeur ... Le problème c'est le désengagement. Je préfère (c'est un honneur) être « mis à l'écart, censuré » plutôt que d'être plat et formaté pour plaire à un business auquel je ne crois pas : exister artistiquement c'est prendre des risques. - Pascal Gruffaz



La chanson peut tout à fait faire passer des messages. Sont-ils entendus ? C'est une autre histoire... Le rap, typiquement, véhicule beaucoup de choses et est très politisé. Le problème est qu'il soulève des problèmes intéressants des banlieues, des enjeux, des revendications tout autant que de dérapages éthiques. C'est parfois dur de faire le tri. En revanche, les artistes peuvent utiliser leur notoriété pour faire passer des messages ou avoir un impact politique. Fianso par exemple a eu un rôle de « Grand Frère » hyper positif pour calmer les esprits lors des émeutes de 2017 après l'affaire Théo. Je ne fais pas de chansons à proprement parler engagées, parce que je ne me sens pas légitime dans cet exercice. Mais je pense que certaines de mes idées ou convictions débordent tout de même ça et là. - Oldelaf

On passe des choses quand on écrit et que l'on chante ! Je viens d'un endroit d'être bien dévasté au départ, et une confiance tout à fait nulle. Cet album, parfois en secret je l'appelle l'album soin. J'ai écrit à partir de mes fragilités étant certain de l'universalité du propos et n'ayant pas d'autre choix que d'être authentique. Je ne sais pas donner de conseils. Peut-on être transparent ? Oui même si, selon les thèmes abordés, je peux sentir une mise à l'écart. Mais à 50 ans et avec une confiance qui a repris la barre, je ne me laisse pas tordre par les avis. Je viens de la scène punk et je vois bien que le message, pourtant si vrai, trop frontal, fais peur. Alors on se retrouve dans des endroits pas connus du grand public. Dommage ! - Blondbéliier

La chanson reste un excellent vecteur pour faire passer des messages, oui, mais l'époque a changé. Aujourd'hui, la parole circule partout, vite et bruyamment. La chanson n'a évidemment pas le monopole de l'indignation ni celui de la consolation. Pour nous, elle conserve quand même cette force intime de l'adresse directe, sans médiation, sans algorithme. Nous sommes un groupe engagé au sens où nous défendons des valeurs auxquelles nous ne dérogeons jamais à celles de la gauche éternelle. Mais nous ne sommes pas militants, ce serait faire injure à celles et ceux qui le sont vraiment. Je n'écris pas de chansons "à message", mais je n'évite jamais les sujets qui nous touchent : l'exclusion, les violences invisibles, les minorités, la mémoire, les inégalités... tout cela par petites touches. Et en musique, pour être tout à fait sincère, la censure, pour nous, c'est surtout le diktat de la mode et de l'air du temps. - Debout sur le Zinc

Oui, on peut faire passer des messages et c'est l'essence même de mon dernier LP, je les embrasse tous, je témoigne de tous : les travers politiques, les excès, les folies, les horreurs de notre époque : genre, affirmation de soi, politique, féminisme, minorités, brutalités, fascismes, milliardisme, IA, réchauffement climatique, mais aussi, l'espoir qui naît, les combats à venir et en cours, la prise de conscience et la beauté du monde, la force de l'humanité... Pour les risques, je les prends tous, j'assume, j'aime en prendre (à l'instar de Ferré, Patti Smith, Y. Montand, G. Manset, Catherine Ringer, Cohen, Dylan et tous les artistes que j'admire, ou plutôt je n'en prends aucun car c'est ce qui donne un sens à ma vie, donc il y a là une évidence évidente (ah ah) pour moi. - François Staal

On peut toujours faire passer des messages en chansons, et encore heureux ! On dit souvent des jeunes chanteurs et chanteuses qu'ils et elles ne sont plus engagé(e)s aujourd'hui, et que la fadeur prime sur l'authenticité et la personnalité. Je ne suis absolument pas d'accord avec ça. Il faut simplement écouter les chansons de poing là où elles se trouvent. C'est intrinsèque à mon écriture, je ne peux me résoudre à ne parler que d'amour et d'eau fraîche. Si c'était le cas, je ne trouverais pas le courage ni le sens d'aller chanter sur scène. Mais il ne faut pas se voiler la face pour autant. Plus la chanson est engagée directement en faveur/défaveur d'une cause, d'un parti... moins elle sera facile à défendre et à chanter, tout simplement. Je porte un regard sur les gens, leur vie, et sur ce qui les entoure. Toujours de par mon prisme de jeune vingtenaire ne souffrant pas de précarité. De par la sincérité et le regard passe l'engagement pour ce que j'ai toujours défendu : l'humain, envers et contre tous. - Sam Sauvage

Oui, on peut écrire des chansons engagées et c'est même essentiel de le faire vu le contexte ambiant. D'ailleurs beaucoup en écrivent et on ne les met pas en prison pour autant. Je n'en compose pas avec des messages frontaux, j'essaie de poétiser mon engagement comme dans "La Vie, c'est bien trop Complicqué" ou "L'homme Heureux", c'est mon style ! D'autres ne vont pas par quatre chemins comme mon copain Boule avec son "Va te Faire Enc*ler". On lui a demandé de changer la phrase récemment alors qu'il allait se produire dans un festival. Il était embêté, je l'aurais été aussi ! - Nicolas Paugam

Avant les choses étaient assez simples : peu de médias, la plupart étatiques, il était donc facile de censurer. Aujourd'hui, les « censures » se sont converties en « lignes éditoriales ». Difficile, donc, d'être entendu par le plus grand nombre. Je pense que tout peut être dit en chanson ; que l'on doit pouvoir dire ce que l'on ressent sans se poser la question de savoir si on a le droit ou non de le dire. Nous ne sommes pas des moralisateurs, je ne détiens aucune vérité. Et puis je suis de cette chanson qui, de toute façon, quel que soit le propos, est déjà censurée par une invisibilité tacite. Il nous reste le net pour déverser quelques larmes dans cet océan où chacun pleure un pouce bleu à sa communauté - Yves Jamait

LONGUEUR D'ONDES



Abonnez-vous !

POUR VIVRE À NOS CÔTÉS LE MEILLEUR DE LA SCÈNE ROCK INDÉ

39,90 EUROS POUR UN AN, SOIT PLUS DE 500 PAGES D'ENTREVUES, DOSSIERS ET CHRONIQUES. RDV SUR NOTRE SITE WEB

LE CARNET

La Couverture des Choses, le premier album de **Coraline Gaye** : onze titres écrits et composés par l'artiste, puis co-réalisés avec le musicien Thomas Van Cottom (Cabane). Claire Vailler (Midget!, Transbluency) signe les chœurs et interprète les orgues ainsi que la guitare baryton ; Sacha Toorop (Dominique A, Emily Loizeau...) assure la basse et la batterie. (27 Février)

Sika : Fort de la sortie de son premier album, *It's Time*, en 2023 distribué par le label M&O Music en Angleterre, Europe et USA (plus de 32000 streams et 77000 vues), le groupe ose pousser les limites de sa singularité avec une musicalité plus aboutie encore à travers le nouvel opus, *Sun & Moon*, en 2026. Pour les fans d'electro pop / trip-pop, Sika est l'alliance d'un chant puissant et aérien sur des rythmes envoûtants.

Bleakness puise ses influences dans le post-punk anglais et le death rock californien des 80s, qu'il mêle à l'intensité et à l'urgence de la scène punk/hardcore contemporaine. La sortie du nouvel album, *Blurred Visions*, est prévue le 27 février 2026 sur Vicious Circle.

Si *Mouche*, le précédent album, sonnait l'heure de la décomplexion et affirmait sans retenue le pur fun, **It It Anita** opère un virage supplémentaire, et tout autre avec *HI HI HA HA*. Le noise rock du trio belge s'y révèle sombre et tendu comme jamais. Le mood s'inquiète et s'alourdit. Le ton se fait provoquant, défiant, acerbe. Des terrains sonores encore inconnus s'explorent. Sortie chez Vicious Circle le 30/01.

Le quatuor marseillais s'est formé à l'initiative de Jessy Bengold qui a composé les premiers morceaux du projet, notamment sous la forte influence et révélation du *Blackstar* de David Bowie. **1003**, c'est une musique pensée comme pop, dans son format accessible et catch, aussi son nouvel EP, *0.3*, livre son lot de bangers influencés techno/house, explore des terrains plus mélancoliques et aériens, mais réveille aussi une frénésie post punk. (30/01)

Dewey trouve sa place quelque part entre nostalgie pour la fin des 90's et modernité, à l'image d'une nouvelle génération de groupes américains comme Wishy, Slow Pulp ou Momma. Le premier album du quatuor, *Summer on a Curb*, compte 11 titres autoproduits et autant de petits concentrés de pop aux guitares vaporeuses et au charme immédiat, composés par le chanteur et guitariste Matthieu Berton. (13/02 - Howlin' Banana)

Goodbye Karelle est le projet musical mené par l'artiste Karelle Tremblay, connue au Canada pour sa carrière d'actrice dans le cinéma (*Les Êtres Chers*, *Jérémie*...). Avec ce deuxième album, *Knuckle Breaker Maxxx*, Goodbye Karelle explore les zones troubles de l'identité, du genre et du désir à la manière d'un journal intime, mêlant avec habileté et sensibilité spoken word, indie folk et pop alternative. (16/01)

Papooz & Friends est un projet collaboratif où le duo parisien réunit une constellation d'artistes – Molly Lewis, Erlend Øye, Arto Lindsay, Oracle Sisters, Saxa Goth (La Femme), Zé Ibarra, Hugo Hamlet... - pour écrire un album de rencontres sensibles entre pop élégante, folk moderne et explorations solaires. Un carnet de voyage musical célébrant l'amitié et le dialogue. (23/01)

Canard x S.O.A.P s'allient pour 12 titres avec les instrus de S.O.A.P allant de la drum'n'bass de Londres à la techno de Berlin en passant par la dance ou la trap et sur lesquelles Canard rappe. Une tentative de réunir la scène hip-hop et la scène rave. *On est Ensemble* est un album fédérateur qui tente de voir ce qui nous réunit, ce sur quoi on peut s'accorder, autant dans la tristesse que dans la joie. (30/01)

Les deux musiciens de **Pirogue** se sont rencontrés en 2020. Le premier album du duo, *Idésia*, embarque dans une odyssée aérienne et groovier sous forme de cartes postales sonores. *Idésia* serait ce monde imaginaire dans lequel Will & Paul s'évadent avec grâce. Le disque a été enregistré à La Frette (Parcels, Fontaines DC) et mixé par Stan Neff (Andrea Laszlo de Simone, Polo & Pan). Sortie le 27/03/2026.

LE CARNET

Après 12 ans d'existence, 2 maxis et 2 albums (dont le dernier *Shake, Burn and Love* sorti en 2018), plus de 150 dates, un départ pour les États-Unis en 2019, un retour précipité en Europe (Berlin) en 2021 en raison de la pandémie, le duo **Red Money** revient avec un nouvel opus de 4 titres, *Days of Tomorrow*, oscillant entre post-punk minimaliste et garage-rock abrasif, dans lequel le duo affirme son identité et livre ses émotions sans filtre. (13/03)

Originaire de Paris, **Flippeur**, c'est comme une météorite électrique qui traverse la scène alternative actuelle. Avec *Elastique*, leur premier EP, le groupe balance huit morceaux rapides, en français, où l'énergie du garage et la vitesse du synth-punk se télescopent. Deux guitares abrasives, une basse galopante, un synthé sifflant et une batterie qui file à 200 bpm. (21/11/25)

Deux ans après un premier EP et plus de 70 concerts (Inouï du Printemps de Bourges, Festival Chorus, Lévitacion France, Black Bass Festival...), **Fragile** dévoile cet automne son premier album *Big Big Smile*. Dix titres portés par une énergie neuve et lumineuse, sans renier la tension du groupe angevin. Le groupe revendique enfin des influences plurielles, entre la lumière inquiète d'Edward Hopper, la poésie de L. Cohen et l'humanité brute de Ken Loach. (7/11/25)

Pauline Orta fait se rencontrer dans son EP de cinq titres les grandes chanteuses françaises avec les figures de la musique italienne : Françoise Hardy, Barbara, Paolo Conte, Angelo Branduardi... un univers musical qui se confronte également à un aspect plus cinématographique, du fait de la passion de Pauline Orta pour les films de Jacques Demy, ou encore son goût prononcé pour les bandes-sons d'Ennio Morricone. (24/10/25)

Chambre 317, c'est l'histoire d'Antoine et Lysian, deux amis d'enfance qui ont décidé de ressortir les vieux vinyles de leurs parents pour y puiser leur inspiration. En revisitant avec fraîcheur l'héritage de Daho, Hardy, et Chamfort, le duo offre une nouvelle vision de la chanson pop, en y mélangeant des influences actuelles comme Metronomy, Mac DeMarco et Steve Lacy. Leur premier album, *Entre Nous*, est sorti le 24 octobre dernier.

Violent Sadie Mode a dévoilé le 14 novembre dernier son manifeste avec un premier EP, *Incelcore*. Six titres courts, massifs, tranchants une déclaration d'amour au punk hardcore. Avec cet EP, le groupe affirme haut et fort que la flamme punk ne s'est jamais éteinte : elle brûle encore, portée par des femmes et par tous celles et ceux qui refusent de se taire, peu importe leur genre.

La pop-électronique d'**Agathe Plaisance**, en clair-obscur, nous plonge dans son monde intérieur, avec des textes intimes qui abordent la maladie, l'addiction, le rapport à soi et aux autres. L'atmosphère lynchienne posée par les nappes de synthétiseurs enveloppe une voix éthérée, en écho à des artistes comme Cat Power ou Mazzy Star. Album *Deep Rest*, sorti le 28 novembre dernier.

Nastyjoe avait marqué les esprits avec son premier single, "Strange Place" suivi par le tout aussi bon "Worried for You" et ses textures à tomber. Repéré par le Bise Festival où le groupe s'est produit en janvier 2026, et le Printemps de Bourges qui ne s'y sont pas trompés en le sélectionnant, Nastyjoe a sorti son premier album, *The House*, mi-janvier dernier.

Marek Zerba compose une œuvre où le malaise se danse, où le sarcasme devient une arme douce, et où l'élégance rime avec lucidité. Entre chanson française contemporaine, spoken word tendu et éclats synthétiques, il développe depuis plusieurs années un univers singulier, porté par une écriture précise et une ironie discrète. Son quatrième album, *Frousse !*, est sorti fin octobre 2025.

Avec *Nous Voyagerons dans la Nuit*, Samuel Lequette clot un cycle entamé en 2023 : un parcours musical où pop élégante et mélancolie lucide s'entrelacent dans un univers à la fois intime et politique. Ce troisième opus trace un voyage amoureux, une plongée nocturne dans la fragilité des jours qui vacillent. **Hyperrêve** compose la bande-son de cette humanité en suspens, où l'amour devient une ultime forme de résistance. (20/02 - Mediapop / Kuroneko)

LE CARNET

Marc Verwaerde prend en maturité et clairvoyance à travers **5 Horses**. Tout comme ses précédents disques (l'album *The End* en 2021, l'EP *A Better Man* en 2024), l'artiste suit toujours une certaine logique d'approfondissement dans son évolution personnelle et artistique. Son premier album *Try & Succeed*, à paraître en février 2026 a été enregistré au creux de l'hiver 2024 au studio Melodium de Montreuil, à la manière des enregistrements des années 60/70.

Dali (ex-The Dali Thundering Concept), formé en 2010, est un groupe de metal progressif à l'avant-garde de l'exploration musicale. Combinant habilement des éléments de metalcore, de djent et de athcore, le groupe offre une expérience sonore unique et puissante. Toujours à la pointe de l'innovation, Dali se distingue par un engagement marqué autour des problématiques environnementales. Nouvel album, *Empathy*, à paraître chez Klonosphère en février.

HamaSaari forge un son à la fois puissant et subtil, héritier des différentes traditions du rock progressif. Influencé par des groupes comme Pink Floyd, Klone, Porcupine Tree ou Karnivoöl. Leur album *Pictures* explore les notions de cadres, de récits et de perceptions, nourri de mythes, de civilisations anciennes, de rêves et de fictions. Il questionne croyances, peurs et aspirations humaines. (23/01/26 chez Klonosphère)

Plein Sommeil est le premier album commun des compères belges **Jacques Duvall** (chanteur et parolier de Lio, Alain Chamfort ou encore Jane Birkin) et **Benjamin Schoos** (aka Miam Monster Miam), figure de la scène rock alternative belge, compositeur et artiste graphique. Les deux piliers de la pop belge signent un album en duo mélancolique et ironique sur la fatigue du monde moderne, avec B. Burgalat à la basse. (06/02/26 chez Freaksville)

South Of Hell a vu le jour dans les années 2000, formé par trois amis d'enfance fans de musique Metal. Une première démo a vu le jour en 2006. Le premier album *Rising Of Hate* est sorti en 2015. Le groupe présente son nouvel opus, *Hellfernüm*, toujours dans la veine death metal old school, mais avec une touche de thrash et black metal (30/01/26 M&O)

Le Sacre est le deuxième opus indie-pop de **Kat May**. Solaire et engagé, il est le second volet d'une tétralogie de 4 albums sur le thème des saisons qui a débuté avec l'album *Beyond the North Wind*. Le titre de l'album fait référence au Sacre du Printemps (en réponse à *Beyond the North Wind* qui interrogeait la notion d'hiver), mais aussi à la notion de sacré et à l'idée de consécration.

Pour *Itinéraires Bis*, **Feuilleton Rosé** a invité treize artistes qu'il admire (Forever Pavot - Astrobal - Le SuperHomard...), à remixer des titres de son précédent album *Itinéraires Cadencés*. Il a ensuite tissé autour d'eux de petites pièces originales, imaginé un tracklisting narratif et façonné l'ensemble comme un véritable nouvel album. Le tout magnifié par le mastering de Dodie Manta. (LaMirage Records - décembre 2025)

Okali est un nom de famille originaire du Cameroun qui signifie "Faire attention à l'autre". Ce binôme, formé par Gaëlle Minali-Bella et Florent Sorin, déploie une musique sans frontière où se côtoient influences africaines, rythmes d'inspiration ethnique, trip-hop et folk moderne. Sur ce premier EP éponyme, la voix de Gaëlle est soutenue par des guitares d'ambiance ou rythmiques et des percussions vibrantes, tissant une atmosphère à la fois intime et puissante. (20/02)

Marquis défendra sur scène ses deux albums (*Aurora* en 2021 et *Konstanz* en 2023) dans une formule resserrée, rock et guidée par l'urgence punk, décalée et élégante qui fait sa marque depuis ses débuts à Rennes en 1978. Les Marquis font ce qu'ils savent faire : explorer de nouveaux territoires raffinés et nerveux, où l'ombre et la lumière équilibrent un répertoire incandescent et souvent culte.

Echo Says Echo, un quatuor d'obédience post rock ancré dans l'ère moderne du genre, annonce son nouvel album *Aithaleia* le 27 février prochain. Renforcé par un changement de line-up depuis *Pause* en 2021, Echo Says Echo franchit un cap et effectue un bond en avant à tous niveaux. Au menu : magnétisme éthéré, technique instrumentale et puissance.

LE CARNET

Fondé à Nantes en 2022, **Swirls** naît d'une idée simple : faire du bruit avec style et si possible sans trop d'effort ! Entre le crunch des amplis, l'urgence spontanée et l'humour entre amis, le groupe forge une esthétique brute et désinvolte, héritée de la scène punk australienne tout en lorgnant du côté d'autres noms de la scène garage punk internationale comme Parquet Courts ou les Hives. Deuxième album, *Surge*, prévu le 6 mars prochain (Howlin' Banana)

Univers pop aux accents électro, **Gervaise** est une guerrière fragile qui lâche petit à petit la pudeur et assume sa dualité : carnassière et sensible, pop et chanson. Gagnante de l'édition 2023 du Mans Pop Festival (3 prix) avec plus de 100 dates à son actif, la scène est une safe place où elle sublime ses paradoxes. Nouvel album, *La Pudeur*, le 30 janvier. (label InTenSe)

Guilhem Valayé se livre avec une sincérité désarmante sur les 10 titres de *Mes Chiens ne Dorment pas*, album hypersensible qui fait chevaucher les humeurs et les quêtes existentielles de cet artiste autodidacte, entre chansons folk et électro. C'est la bande son électro/folk tropicaliste de nos canicules sociales, sentimentales et environnementales. (23/01/26 - Cléo Records)

Sur les neuf titres de son premier album, *Jamais droit*, la musique de **Nicolas Beige**, empreinte de folk, est au service d'une écriture intime et singulière, façonnée par un héritage assumé de la chanson française. Son écriture tend à capter et à traduire un ressenti brut, un moment fugace ou un sentiment complexe qu'il ne pourrait exprimer dans une conversation du quotidien. (15 janvier 2026, autoproduit)

Né entre Paris et Rennes, **Years of Shame** c'est l'escapade de deux membres du groupe coldgaze Dead, à savoir son chanteur Berne Evol et son guitariste Brice Delourmel. Leur opus inaugural, *Primary*, leur permet de s'adonner à un mélange explosif et cathartique d'indus, cold wave et shoegaze. Un nouveau terrain de jeu sur lequel les acolytes expérimentent à qui mieux mieux le style sadwave dont ils se revendiquent. (6/2/2026 - Icy Cold Records)

Quelques mois seulement après *Jericho*, l'incendie n'a pas tout brûlé et il restait les braises – chaudes, vivantes, prêtes à repartir. Avec l'EP *Embers of Jericho*, **Animal Triste** rejoue 5 titres à vif, sans décor ni effets. Comme si le groupe s'était enfermé dans un grenier avec un micro, du vin, des amies et quelques fantômes. Les croquis de *Jericho* se réinventent en clair-obscur : dépouillés, désarmés, mais toujours électriques sous la peau. (23/1/26 Le Magnifique)

Seven est le premier EP de **Léopold Riou**. Proposant sept titres, cet opus se veut aussi épuré qu'expérimental. Hommage aux amours de jeunesse de Léopold, les couplets se chantent, les refrains se crient, l'esthétique pop résonne et se mêle à un style indie. Composés en quelques semaines, ces sept morceaux sont le fruit d'un confinement naturel de Léopold dans son home studio. (30 janvier 2026 - Upton Park)

Avec *Goodies*, **YGGL**, ex-snowboarder pro, signe un album de synthèse et de continuité. Pour ce cinquième opus, Yrwan est retourné enregistrer avec Bertrand "Mako" Blais, l'ingé son des débuts, déjà derrière *Hazy* (2020) et *R.ad* (2018). Une manière de renouer avec une méthode fidèle à l'ADN du projet et de profiter de l'expérience énorme de Mako en terme de gros son. (26/11 - Douche Froide / Musique d'Apéritif)

Après deux albums salués par la critique, l'artiste bretonne **Cécile Seraud**, revient avec un troisième album, *Psykhé*, chargé de sens, une lettre d'amour musicale à un ami décédé et à sa famille. L'album laisse une grande place au piano avec de sublimes pièces comme "Back Home" ou "Barcelone mon Amour". Son style éthéré se nourrit de musique classique et minimaliste et de rock progressif. (12/12/2025)

Gondhawa est un power trio angevin formé en 2018, qui développe un brassage entre la folie du rock psyché, la beauté de mélodies d'inspiration orientale et l'énergie du garage. Ils reviennent avec un nouvel album, *Tākomā*, enregistré au Studio Adjololo (Tinariwen, Omar Sosa, Tamikrest, ...) mixé par Elliot Aschard et Steven Ludard du studio La Cuve (Stuffed Foxes, Fragile...) et masterisé par Peter Deimel au Black Box Studio. (30/1/26 Le Cèpe Rec. / Stolen Body Records)

LE CARNET

Deux figures de la scène rennaise ou du moins bretonne se réunissent autour de leur amour pour la country music dans **Hanky XX**, James Eleganz (ex-Success) et Goulven Hamel (The Celtic Social Club, ex-Santa Cruz, vu aux côtés de Miossec, de Daho bientôt). Un style musical qu'ils n'hésitent pas à malmener un peu sur ce premier album, *Under a Western Sky*. (07/11/2025 – ZRP / Kuroneko)

Le nouvel EP de **Novo Skelter** constitue le premier chapitre d'un diptyque qui se déclinera en deux EP pour former un tout cohérent. *Khaos Part I* s'impose par ses arrangements incisifs et son énergie post-punk teintée de mélancolie, révélant une écriture libre, brute, et une énergie sonore qui repousse les frontières du genre. (14/11/2025)

Nathan Leproust, aka **Teenage Bed**, travaille son geste depuis plusieurs années, excellent dans l'art de promener son spleen. Au Mans, Brest ou Lorient jusqu'à Philadelphie, il a affûté ses gammes auprès de musiciens de la scène lo-fi avec lesquels il partage plusieurs penchants, dont la chaleur des productions faites maison et la nonchalance grunge acoustique de leur songwriting. Nouvel album, *Pause Printemps*. (26/01/2026 - Howlin' Banana Records)

Théo Magenta a sorti un premier album de 8 titres, *Mort & Vif*, aux penchants folk-rock est très inspiré par la musique américaine tout en y ajoutant des textes riches et profonds en français. Ce nouveau projet bordelais a été construit comme une longue histoire d'amour, du désir à la rupture jusqu'à l'oubli afin d'évoquer le thème de l'incommunicabilité, de la difficulté d'être qui mène à une perpétuelle et inévitable renaissance. (30/11/2025 - autoproduit)

Jostle, power trio rock marseillais formé en 2004, revient avec *White Noise*, un 6ème album intense qui oscille entre mélodies pop-rock et riffs abrasifs hérités du grunge et du punk. Avec plus de 20 ans de scène derrière lui et des influences comme Foo Fighters, Smashing Pumpkins et Biffy Clyro, le groupe livre un disque brut et sincère, pensé pour le live.

Lying Dawn essentiellement inspiré par les années 90s a sorti *Nothing Remains the Same* le 12 décembre dernier. Les morceaux progressifs sont ancrés dans un style mêlant grunge et metal moderne s'aventurant aussi parfois en terrain folk, façon MTV Unplugged. Une véritable dualité se dégage de leur musique : des guitares claires hypnotisantes qui se heurtent à un mur de distortion et à une puissante voix rauque.

Le trio post-punk nantais **Mad Foxes** est de retour avec un EP, *Tenderness*, paru le 21 novembre. Il signe 3 titres bruts de près de 13 minutes. Ici, pas d'artifices : juste l'urgence, la tension et cette énergie organique qui fait la marque de fabrique du groupe. Trois morceaux qui suffisent à tracer une ligne de fuite entre douleur, beauté et autodestruction.

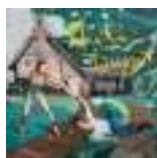
Le duo père-fils de **The Tact** annonce un 2ème EP pour février, *Fizzy Life*. Six titres qui s'enchaînent à toute allure en revisitant le meilleur du rock indé. Pour amateurs de The Clash, Beastie Boys, Kings of Leon, Placebo... dont certaines sonorités émergent de cet album. Le groupe aborde les sujets sociétaux sous un angle politique, fidèle ainsi à la tradition du punk rock dont il s'est nourri.

"Break norms, sound loud", c'est ainsi que le groupe **Sex Shop Mushrooms** se définit. Originaire de Pigalle, le groupe se forme à la fin de l'année 2022. Mélangeant des riffs de guitare cinglants, une batterie explosive, une voix habitée et enragée, Sex Shop Mushrooms s'inscrit dans un mouvement qui dépasse les codes traditionnels du punk. Son deuxième album, *131217*, s'inscrit dans une énergie plus brute encore que le précédent. (30/01/2026)

Le musicien/songwriter suisse **Louis Jucker** (Coilguns) présente le livre *A Pharmacy Of Songs*, un recueil de 50 chansons-remèdes écrites l'année passée lors de deux résidences pour soigner des maux en musique. Le livre d'environ 200 pages, recueil complet de ces chansons comprenant les "notices" pharmaceutiques décrivant les remèdes proposés, photos et les paroles des chansons. (28/11/2025 chez Humus Records et les éditions Ripopée)

LES CHRONIQUES ALBUMS

Martin Dupont - Michel Cloup - Paul Félix - Mafia Sofa - Safe Waters - Les Visiteurs du Soir - Défait - Maudits - Nicolas Paugam - Fabien Martin - Charles-Éric Charrier - Les Wampas - Great Panic Roger - Marion Rampal - Bipolar Club - Monitors - After Geography - Headkeyz - Prima Kanta - Hørd - Perfecto - Pvr's - Michelle Blades - The Twin Souls - Clara Neville - The AA - Ange Halliwell - Përl - François Staal - Lunar Rock - Cyril Benhamou



MARTIN DUPONT

You Smile When it Hurts

Hot Paradox / Label Caravan

Figure tutélaire de la scène post-punk française dans les années 80, Martin Dupont a tout au long des années gardé une place particulière. Inclassable, la formation d'Alain Seghir s'est toujours jouée des codes et des cases. Ce nouvel opus en est, une fois de plus, l'éclatante démonstration. De "You Smile When it Hurts" à "Happy Birthday", c'est un véritable enchantement qui est offert sous la forme de douze titres qui rebattent les cartes et balaisent les codes, magnifiés par la présence d'un orchestre classique en renfort des musiciens du groupe. Quand le côté froid des synthétiseurs et des lignes de basse (Pierre Corneau, ex Marquis de Sade, est appelé en renfort sur 3 titres) rencontre la chaleur des cordes et des voix d'opéra, c'est un univers merveilleux qui s'entrouvre. Il ne restera dès lors qu'une seule chose à faire : s'y abandonner comme on le fera sur "Time", peut-être le sommet de ce disque, "Dreamin" ou bien encore "Arabian Night" et son violon aux sonorités persanes qui dégagent mille et une saveurs, plus délicieuses les unes que les autres. Intemporelles et magiques.

(Xavier-A. Martin)



MICHEL CLOUP

Catharsis en Pièces Détachées

Ici, d'ailleurs

Lâcher les chiens... Voilà résumé en trois mots l'œuvre de ce disque, brûlot musical ô combien nécessaire dans une époque où le politique ressemble de plus en plus à une mauvaise farce. Et cela a le don de mettre Michel Cloup en rogne ! Accompagnés de ses acolytes Manon Labry et Julien Rufié, l'ancien leader de Diabologum voit donc rouge et dégomme à tout va les inepties, les bassesses et viles manigances qui font la société d'aujourd'hui, en perte de sens à tous les étages. La formule musicale adoptée sur les 15 titres de cet album n'y va donc pas avec le dos de la cuillère, plongeant l'auditeur dans un rock âpre épris d'expérimentations électroniques à la parade d'une atmosphère amplement chaotique. D'une humeur dérangée et dérangeante, le chant du Toulousain reste fidèle à un spoken word dont la fonction mégaphone n'épargne aucunement les responsables du malheureux bordel dans lequel le 21ème siècle avance sans honte ni vergogne. Un disque qui tente avec réussite de réveiller le vivre ensemble d'un cauchemar sans fin dont l'issue est déjà fortement pressentie. Et "spoiler"... elle ne sera pas heureuse. (Julien Nait-Bouda)



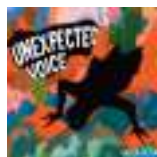
PAUL FÉLIX

Going to Limoges

Hot Puma Records / Inouïe Distribution

Paul Félix, ex-chanteur et guitariste de Gamine, accompagné de son partner in crime Fabien Cahen, nous reprend par la main, et de sa voix inchangée, un peu là, un peu ailleurs, nonchalante mais débarrassée de tout sarcasme, raconte ce qui peut encore arriver de bien. Il y a de la guitare, beaucoup, mais aussi d'autres cordes et du saxo, pour l'amour sur "Perdu dans tes Yeux" où Paul l'ancien désabusé semble être... amoureux - "Se Pourrait-il ?". De l'harmonica pour la joie sur "Going to Limoges", ballade acoustique éthérée. "Ta tendresse" réussit l'exploit d'être à la fois très triste et drôle. Quant à "Hello Hello", c'est un banger, comme on ne disait pas encore dans les 80s. Ce disque est doux et amer, introspectif mais tourné vers l'avenir, et tellement, tellement charmant. Vivement le retour des beaux jours que l'on puisse rouler vitres baissées vers le coucher de soleil en l'écoutant. Comme en 88.

(Stéphanie Favreau)



MAFIA SOFA

Unexpected Voice

Madrock

Fermez les yeux et imaginez les interminables plages de sable blanc des Landes et leurs surfeurs aux corps d'Apollon. Pas de chance, Mafia Sofa est tout le contraire de cela. Son crade sur le morceau inaugural, "In my City", basse gutturale, guitare saillante et chant punk sur "Unexpected Voice", on est bien loin de l'image d'Épinal de la côte atlantique et il ne faudra pas compter sur la méduse "Jellyfish" pour apporter un peu de calme sur des vents force 7. Puis, arrive la magnifique "Ghost Song", parenthèse psychédélique enchantée qui démontre toute la profondeur des compositions du groupe qui a fait du déformatage sa ligne artistique. Mafia Sofa fait partie de ces rares formations qui arrivent à surprendre, à prendre à contre-pied, comme en témoignent les morceaux qui suivent, le lunaire "Lick the Toad" qui par son seul titre vaut son pesant de nénuphars, et le sublime "See", sorti de nulle part, comme un cadeau tombé du ciel. Tout comme cet album.

(Xavier-A. Martin)



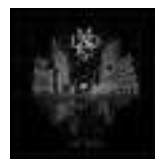
SAFE WATERS
Murder Your Memory
 Autoproduction

Nouveau rejeton d'une scène bordelaise, Belle au Bois Dormant du rock qui n'en fait pas de se réveiller, le combo formé au lycée il y a 5 ans frappe à la porte, ou plutôt la défonce, avec un premier EP de cinq titres qui étonne par sa maturité. Biberonnés au grunge des 90s, obédience Temple of The Dog, Love Mother Bone, Soundgarden ou plus près de nous Superheaven, les musiciens ont si parfaitement absorbé les codes de cette génération bénie qu'ils livrent ici une partition à couper le souffle, comme sur ce "Burn the Boats", morceau de bravoure qui aurait sans aucun doute, en son temps, figuré dans le haut du classement dans charts de Seattle, tout comme "Archetype", le morceau suivant. Jusqu'à "Behind the Door", le dernier titre, c'est un enchantement total avec l'impression de flotter dans l'air, sorte de coma béat après avoir pris un tram en pleine tête. (Xavier A. Martin)



DÉÉFAIT
Dééfait
 Ici, d'ailleurs

Intrigant dès son nom, Dééfait l'a choisi en référence à l'acronyme DF, pour Distrito Federal, qui désigne Mexico, ville d'origine de son chanteur Ric Lara. Le mot pourrait cependant aussi bien évoquer, par son sens comme par sa graphie, la matière musicale qu'il recouvre : insaisissable, convulsive, excessive, échappant à tout cadre, glissant hors des lignes, quitte à se désagréger. Prémices bouillonnantes d'un premier album prévu pour cette année, cet EP convoque les forces les plus débridées du spectre rock dans une expérience musicale et physique entre trip lysergique et rituel chamanique. Noise rock, krautrock, psychédéisme et punk fusionnent dans son cratère pour en déborder de toutes parts, en coulées de riffs acides, motifs percussifs tournoyants, chant protéiforme et polyglotte. L'intensité que parvient à dégager Dééfait en seulement six morceaux laisse présager un album explosif. (Jessica Boucher-Rétif)



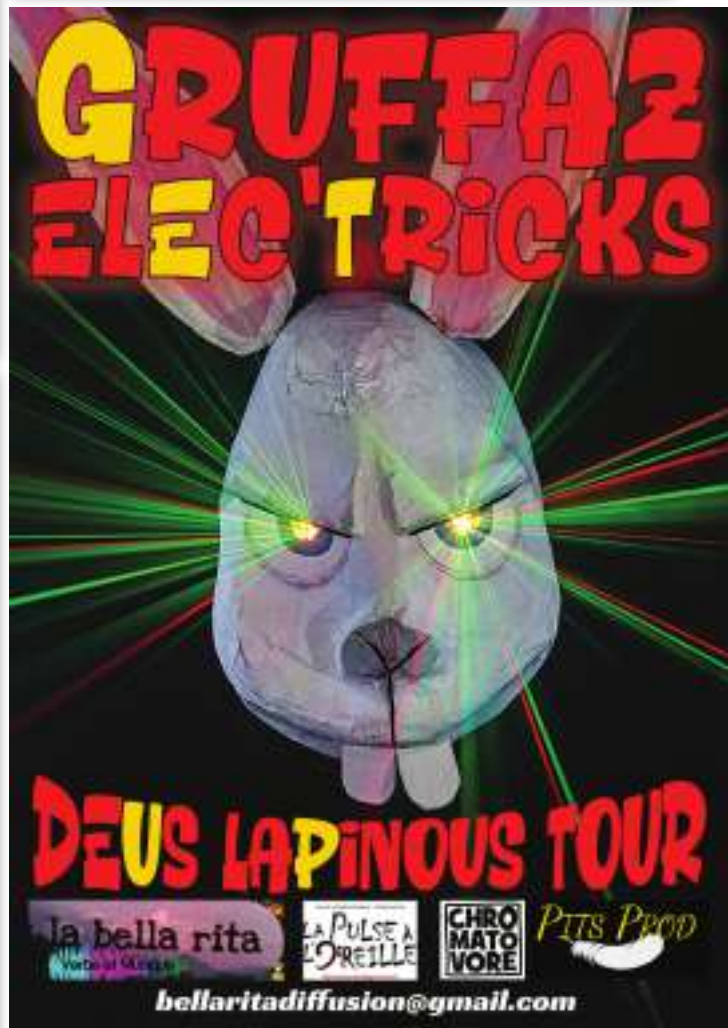
MAUDITS
In Situ
 Klonosphère

Maudits figure parmi les groupes les plus intéressants de la scène post-metal. D'autant plus intéressant que de disque en disque le combo s'affranchit de plus en plus des codes du genre. On connaît ainsi l'amour que porte leur guitariste, Olivier Dubuc, au trip-hop. Il se concrétise ici par une magnifique reprise du "Roads" de Portishead sur lequel la voix de Mayline Gautié de Lün fait des merveilles. Mais plus audacieux encore, et ce pour la première fois, les Parisiens s'aventurent vers des territoires hip-hop. Une prise de risque qui paie car "Carré d'As" est un titre étonnant, sombre et poisseux à souhait. Les autres morceaux de l'album, dans une veine plus classique, pour le groupe sont tous d'excellente qualité évoluant dans un registre post-metal atmosphérique, brumeux et cinématique. Du grand art magnifié par la guitare d'Olivier Dubuc qui entraîne l'auditeur vers les cimes. (Pierre-Arnaud Jonard)



LES VISITEURS DU SOIR
1984
 Meidosem Records / Infrastition Records

Il y a près de 40 ans, après un concert avec les Rita Mitsouko, le duo était dissous sans avoir pu graver ses morceaux. Heureusement, il existait une cassette qui portait malgré tout le témoignage de cette époque. C'est cette dernière qui a servi de point de départ à l'enregistrement de cet album, Christophe d'Arnell, avec l'aide de Pascal-André Fauchard, ayant souhaité donner une suite à une histoire pas terminée, et bien lui en a pris. De chacun des titres émergent les douces fragrances de cette merveilleuse synth-pop des années 80, entre électro et new wave, sur laquelle on se déhanchait jusqu'à l'aube aux sons des Taxi Girl, Kas Product ou bien encore Depeche Mode. De la première piste, "Une Statue de Marbre", jusqu'à "Le Temps me Quitte" en passant par "Un Étrange Voyage", c'est la redécouverte d'un monde qui s'ouvre à nos oreilles, réveillant dans nos inconscients des souvenirs enfouis mais pas éteints. La production, absolument impeccable, donne un relief d'une modernité saisissante à ce disque que l'on ne se lassera pas de passer en boucle en pensant à tous ces autres jeunes gens modernes que l'on a perdus en route mais dont l'esprit reste plus que jamais vivant grâce à cette très belle initiative. À noter, en bonus sur le CD, des remixes du titre "Je T'écris d'un Pays Ordinaire" par notamment Martin Dupont, Opera Multi Steel, Piers Volta ou bien encore Laudanum. Rien que ça. (Xavier-A. Martin)



**NICOLAS PAUGAM****L'Assassinat**

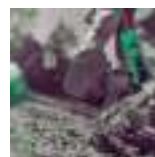
La Disqueuse

Sortir un album de reprises de Brassens paraît audacieux tant le Sétois est un mythe et un monument dans l'Hexagone. Mais audacieux, l'Ardéchois d'adoption Nicolas Paugam, l'a toujours été. Son pari qui pourrait paraître risqué est plus que réussi. L'artiste offre un disque de reprises qui est... un pur album de Paugam. Car si ce dernier est un artiste reconnu de la chanson française, on connaît aussi son goût pour la bossanova, et avec ce huitième opus de sa carrière, il « tropicalise » Brassens. Cela nous donne des versions absolument remarquables de «Saturne», «Les Trompettes de la Renommée» ou «le Vieux Léon». Nicolas Paugam ne nous a offert que des œuvres remarquables depuis ses débuts et cet *Assassinat* est encore une fois un disque superbe qui ravira aussi bien les amoureux de Brassens que ceux de l'Ardéchois. Un album magique qui montre un artiste au sommet de son art. (Pierre-Arnaud Jonard)

**CHARLES-ÉRIC CHARRIER****Un**

Off Records

Parfois, rarement, il arrive de croiser la route d'un disque dont la trajectoire est tellement hors champ, bagueaudant sous les radars du «normal», que l'on ne peut prendre la rencontre que comme un signe du destin. Condensé de poésie dont l'essence est de toucher du doigt l'humanité pour s'assurer de sa réelle existence, l'album est une invitation à la reconnexion et à la recherche du degré 0 de nos existences. Au-delà des genres, convoquant le jazz («Call Ray»), le hip-hop («War Nigaud») et surtout le tempo lent telle une horloge qui refuserait l'obstacle, celui d'une vie qui passe trop vite et qui file entre les doigts, Charles-Éric Charrier s'affranchit de toute contrainte pour rester libre. Le minimalisme, qu'il soit dans le chant ou le matériel utilisé, renvoie à une forme d'état primal dont le seul cri qui émergera ne sera pas celui de Munch, mais tout simplement celui de l'admiration que procurent les très rares 17 titres d'un album merveilleusement inclassable. (Xavier-A. Martin)

**GREAT PANIC ROGER****Anger Box**

Araki Rec/Cœur sur Toi/L'Autre Distrib.

Depuis 2020, Arnaud Tock distille les EPs comme autant de vignettes aux tonalités différentes. Avec pour dénominateurs communs une indéfectible énergie et une tempétoisité noisy, ils oscillent entre electropunk et post-punk en faisant évoluer le curseur entre synthétique et organique. Si le cœur du musicien balance encore entre ces deux pôles, les machines laissent ici les guitares s'affirmer au premier plan de compositions dont elles demeurent pourtant le socle. Le parti pris est annoncé par le titre et par la pochette : tel un grand coup de pied dans une construction de Lego, cette troisième saveur est une boîte de colère qui la laisse éclater de toute part. Que ce soit en éructant sa rage sur les volées de riffs et les frappes frontales du brûlot post-punk «Disappointed» ou en se déhanchant sur les boucles électroniques de «Get Back on my Feet», *Anger Box* joue pleinement son rôle d'exutoire ! (Jessica Boucher-Rétif)

**FABIEN MARTIN****Littoral Augmenté**

Littoral Records

La fêlure sur le pare-brise, jolie illustration d'une fragilité assumée qui fait la trame des chansons de cet album où l'artiste parisien revisite un EP longtemps inachevé en y ajoutant une collection de morceaux oubliés au gré de ses aventures bohèmes. «Mélancolie collective aux lueurs de l'automne», le texte de «Remake» est un bon baromètre du mood de ce disque qui refuse de choisir entre joie et tristesse, entre modernité et nostalgie de la grande variété des années 70. Fabien Martin se pose d'ailleurs la question de savoir si «il est conforme aux nouvelles normes» sur le facétieux «La Touche Étoile». 12 chansons douces amères, qui font de l'œil à Alain Souchon, entre récits amoureux et chroniques sociales. Coup de cœur pour «Les Grandes Marées», le splendide morceau d'ouverture sur un amour qui fait grandir. Mais à quoi bon grandir, lorsque c'est dans le creux des détails que Fabien Martin sait saisir la beauté. (Christophe Crénel)

**LES WAMPAS****Où Va Nous ?**

At(h)ome

Didier en chef d'orchestre, des musiciens expérimentés, des compositions qui s'écoulent sans compter, des textes qui évoquent sans nostalgie un passé où tout paraissait plus simple... Les Wampas sont de retour ! 40 ans après *Tutti Frutti*, leur premier album, ils incarnent toujours l'esprit rebelle et bordélique qui a marqué les années 80. Anarchistes par intermittence, ils s'imposent comme des artisans de la créativité musicale, repoussant les frontières stylistiques pour offrir des chansons audacieuses qui captivent par leur originalité. Leur punk ouvrier et jubilatoire rappelle avec malice une période haute en couleurs, avec des souvenirs par dizaines. Longtemps méconnus du grand public et ignorés par les médias de masse, leur notoriété a explosé en 2003 avec la diffusion à la radio du single «Manu Chao». En mettant leurs syllabes en relief, les Wampas ont su révolutionner leur rock hexagonal et nous invitent à un antépénultième pogo. Même si vous n'êtes pas fan, ce disque vous aura à l'usure. (Arno Jaffré)

**MARION RAMPAL****Song for Abbey**

Les Rivières Souterraines / L'autre Distribution

Elle est l'une des voix les plus marquantes de la scène jazz contemporaine. Abbey Lincoln fut une très grande chanteuse de jazz. La rencontre entre les 2 artistes ne pouvait que se faire. Dans cet opus, M. Rampal rend un magnifique hommage à cette femme qui ne se disait pas chanteuse de jazz mais artiste noire. On connaît l'engagement d'Abbey Lincoln dans le mouvement pour les droits civiques, engagement qui l'aura accompagnée tout au long de sa vie. Secondée par l'excellent guitariste Matthijs Pascaud, l'artiste offre ici un album d'une grande beauté. La relecture du «Mr Tambourine Man» de Bob Dylan est à tomber par terre et le seul inédit du disque, «Remember the People», avec la légende Archie Shepp, est renversant d'inventivité. Un disque qui montre encore une fois tout le talent de cette artiste hors pair et qui, incontestablement, fera date. (Pierre-Arnaud Jonard)



BIPOLAR CLUB

Entropie

South Line Records

Quand la bipolarité se fait force, que l'énergie qu'elle dégage se trouve décuplée pour dénoncer, c'est le propos principal de cet album, la puissance de l'argent au détriment de la valeur de nos vies. De ce thème on ne peut plus casse-gueule, le groupe s'extrait avec brio à travers des compositions qui ne laissent pas leur part au chien. Le chant en français est d'une justesse incroyable, et ce dès "Egotrip" et "Entropie", les deux premiers titres, qui renvoient aux heures dorées du rock hexagonal des Incubus et consorts, quand l'écriture suffisait à elle seule à faire une signature. La musique dessine les contours d'un monde au bord du chaos, comme sur "Le Rock est Mort", sans que jamais l'on ne sombre dans un pessimisme sournois. Deux titres, "We All" et "Back in the Hole", bien que composés en anglais ne perdent rien de la force que porte l'ensemble, avant que "Substances Immersives", "Dans les Décobres" et "Sonnet" referment l'album sur une note qui exhume une colère totalement libérée. À classer parmi les meilleurs. (Xavier-A. Martin)



AFTER GEOGRAPHY

A Hundred Mixed Emotions

Riptide Records

Après un EP qui flirtait dans le midwest du côté des Jayhawks, le train d'After Geography a continué sa route plein ouest direction l'océan avec *A Hundred Mixed Emotions*. Un premier album rock ici plutôt late 60s / early 70s mais qui comme son prédécesseur fait la part belle aux harmonies vocales. Instantanément projeté dans la Californie entre Los Angeles et San Francisco, on est happé par la richesse des arrangements, accroché par les mélodies et conquis par l'ensemble. On y entend les Byrds et toute cette époque où musique rimait avec rêve et utopie, sans pour autant tomber dans le réchauffé. Un subtil et savant mélange entre héritage et fraîcheur qui explique sans doute les frissons que provoquent chaque titre. Il faut bien évidemment se jeter dessus et courir les voir en concert, histoire de partager avec eux ces émotions mélangées. (Groux)

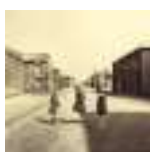


PRIMA KANTA

In a Purple Time

Les disques Linoleum/Inouïe Distribution

Deuxième album pour cette formation emmenée par le clarinettiste et saxophoniste, Laurent Rochelle, après *Sept variations sur le Tao* en 2021. Ce nouvel album reste d'une certaine façon dans le registre de la musique minimaliste tout en empruntant de nouvelles voies. Prima Kanta s'éloigne en effet avec ce nouvel opus de ses influences revendiquées : Terry Riley, Philip Glass ou Moondog pour aller vers une musique moins répétitive et plus aérienne. Il y a quelque chose de très cinématique dans ce *In a Purple Time* qui donne vraiment l'impression, à certains moments, d'écouter la bande originale d'un film imaginaire. La musique nous emporte ainsi vers des paysages visuels qui défilent sous nos yeux. Ce que propose Prima Kanta réussit à allier complexité et simplicité, et pourrait ainsi plaire à un large public. C'est tout le mal que l'on souhaite à cette formation très talentueuse. (Pierre-Arnaud Jonard)

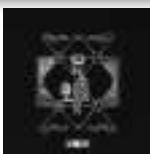


MONITORS

The Madelaine Affair

Autoproduct

Si parfois les titres d'albums portent une dimension cryptique, celui-ci renvoie sans équivoque à la plus célèbre douceuse que la littérature française ait offerte, symbole d'une conscience éveillée face au temps qui passe. De ce terreau fertile à l'imagination, le groupe a tiré l'inspiration pour un disque dans lequel se côtoient la pop et l'électro sans jamais tomber dans les stéréotypes du genre. Bien au contraire, le groupe se joue des codes pour façonner un univers bien à lui, comme sur l'orientalisant et punk à souhait "Danse Macabre", ou bien lorsque les copains viennent à l'aide : Caesaria sur "Cardinal & Nun", Nouriture sur "Jaguar" et Abel Chéret sur "Hotel 64". La communion autour de la musique comme rempart au chaos, voici le credo d'un groupe qui, sans faire de bruit médiatique, avance à pas feutrés. Puissent-ils les amener rapidement dans la lumière qu'ils méritent à l'écoute de ce très bel opus. (Xavier-A. Martin)



HEADKEYZ

The Cage & The Crown: Chapter II

NB Records / Modular Records

Headkeyz est le projet de son chanteur, Edge, qui en assure composition et direction artistique. Son deuxième album referme un diptyque entamé avec le premier, les deux étant conçus en miroir avec des morceaux qui se répondent. Le binôme « The Crown », symbole du pouvoir, et « The Cage », symbole de la soumission, pose la question : la couronne n'est-elle pas aussi une cage ? Six clips illustrant trois morceaux de chaque album sont unis par un fil narratif jusqu'à former un captivant court métrage. Cette dimension cinématographique explique des transitions stylistiques surprenantes : le rock bluesy de "Viking", les tendances pop punk et néo-metal de "Rotten Party" et le rock alternatif musclé d'"Intoxicated" tranchent avec la profondeur sombre du metal progressif de "The Crown" et le metal alternatif grungy de l'introspectif "The Keys". Mais avec la cohérence d'un film, l'ensemble entraîne, touche et impose Headkeyz comme un nom à retenir. (Jessica Boucher-Rétif)



HÓRD

Bluestar

Paragon Recordings

Depuis plus de dix ans, Sébastien Carl explore les contrées sombres des territoires électroniques, actualisant jusqu'à les conjuguer à la techno des inspirations tirées du post-punk, de la darkwave, de l'EBM et du shoegaze à travers une approche moderne qui témoigne d'un goût de l'expérimentation et des innovations technologiques. Résolument plus atmosphérique que ses prédécesseurs, Bluestar étire la matière sonore et laisse de plus en plus passer la lumière, jusqu'à inspirer à son auteur l'appellation de « lightgaze ». Un onirisme contenu et vaporeux dont émergent cependant quelques compositions plus rythmées qui lorgnent du côté du dancefloor et un chant, davantage mis en avant, qui apporte un relief nouveau. Témoignant aussi de l'approche cinématographique du musicien, cet ensemble varié, toujours unifié par un même fond de spleen, forme un beau disque d'hiver, enveloppant et entêtant. (Jessica Boucher-Rétif)



PERFECTO
Do It !
Klonosphère

Ce qui marque le plus à la première écoute, c'est la polyvalence de cet album. Un deuxième effort qui n'est pourtant pas synonyme d'émancipation, mais plutôt un tour d'horizon de leurs différents espaces musicaux. Ces Parisiens sont issus de la scène rock française (Enhancer, Bukowski...) et semblent avoir trouvé le bon chemin pour marquer les esprits. Une véritable entité touche à tout aux épaules assez larges avec ce petit quelque chose en plus qui fait dresser l'oreille : conjonction d'une voix assurée et agréable, de textes bien ficelés, et d'une assise instrumentale qui évoque toute une tradition sans jamais en être prisonniers. Avec une sensibilité très actuelle, à cheval entre plusieurs ambiances, les membres ont su apporter une touche personnelle pour une musique sincère qui ne manquera pas de filer au passage quelques frissons. Un opus de qualité, un artwork soigné pour un groupe exigeant et prêt à repousser les limites de sa propre musique et six titres qui ont de la tenue, du feeling et qui gardent malgré tout une certaine authenticité. Un conseil, ne vous prenez pas trop la tête et ouvrez grand les oreilles. (Arno Jaffré)



MICHELLE BLADES
Where to
Midnight Special Records

On connaît depuis maintenant des années le grand talent de Michelle Blades. La Panaméenne installée en France depuis une dizaine d'années n'avait plus sorti d'album solo depuis 2019 et Visitor. Il faut dire que ces dernières années la jeune femme a été très occupée, jouant avec Pomme et Flavien Berger et parcourant les scènes mondiales avec la Femme. Ce nouvel album, enregistré live dans le génial studio de la Bergerie, voit la musicienne explorer de nouveaux horizons musicaux. *Where to* fait ainsi beaucoup penser à la folk barrée et décalée de Cate le Bon. Ce disque possède la même originalité, le même sens de l'innovation, ce même côté quelque peu avant-garde que les albums de la Galloise. On adore ces compositions élégantes et raffinées sur lesquelles se pose la très belle voix de l'artiste. Michelle Blades nous avait déjà offert trois merveilleux albums, ce quatrième opus est du même niveau que ses prédécesseurs. (Pierre-Arnaud Jonard)



CLARA NEVILLE
Liaisons
Foudre Productions

Premier album solo réalisé par Mehdi Parisot (Ben Mazué, Grand Corps Malade), cet opus est un disque particulièrement réussi. Entre chanson et pop, il propose une musique que nous n'avons plus guère l'occasion d'entendre de nos jours, sonnante davantage - et c'est ce qui en fait tout le charme - comme un album des années 70. Il ressemble dans son orchestration et ses arrangements à ce qui pouvait se faire de mieux dans la chanson française de cette époque, lorsque la prise de risque était la norme. Cet opus est ainsi tout sauf lisse et c'est ce qui le rend si attachant. C'est un disque qui respire la joie, la vie et rend heureux. La voix de Clara Neville a un timbre extrêmement intéressant conférant à ces morceaux une saveur si particulière. À la fois intime et politique, ce *Liaisons* est charmeur et enchanteur. (Pierre-Arnaud Jonard)



PVRS
Let the Silence Begin
Autoproduit

Déjà le deuxième album pour ce duo belge formé en 2023 seulement mais réunissant les expérimentés Jean-Pierre Mottin et Twan Landrin. Le groupe continue d'explorer la dualité humaine, commençant par plonger loin dans les profondeurs sombres de nos expériences et de nos sentiments, pour ensuite cheminer, morceau par morceau, vers la lueur d'un possible apaisement. Le style PvrS, oscillant entre rage et fragilité, saisit par l'intensité émotionnelle de son post-metal singulier qui combine pesanteur doom et sludge, sonorités abrasives aux échos industriels, saturations et accordage bas rappelant le néo-metal, élans mélodiques poignants et chant viscéral. Album de maturité, véritable exercice d'introspection, *Let the Silence Begin* annonce un silence qui n'est pas celui de la fin, mais au contraire celui qui rend possible l'affrontement de soi et qui ouvre donc la voie à un nouveau départ. (Jessica Boucher-Rétif)



THE TWIN SOULS
Highs & Lows
Archipel Music

Les frangins Marcos (Martin et Guilhem) n'ont pas attendu des lustres pour mettre de l'huile dans leur moteur. Leur formule est roots, authentique, aussi humble qu'efficace et calibrée pour la route. Le duo ne perd pas de temps et pose les bases d'un rock à l'ancienne avant de s'imposer avec des titres fougueux à l'image de "War" dévoilé quelques semaines avant la sortie de cet album. Ils jouent, sans aucun complexe, la carte de la simplicité et nous proposent un premier opus fracassant. Les toulousains ont de la ressource, le geste précis et l'exécution n'en est plus que séduisante. Électrisant et envoûtant, il ne nous en fallait pas plus pour être entièrement conquis par *Highs & Lows*, qui sans révolutionner quoique ce soit, est une franche réussite. À l'heure où la presse musicale française met davantage ses artistes en avant, ils viennent mettre un vilain coup de pied dans la fourmilière pour remettre les choses à leur place. C'est donc le couteau entre les dents qu'ils signent dix titres énergiques et hypnotiques. Si ces jeunes musiciens ne se retrouvent pas un jour en haut de l'affiche, on peut se poser sérieusement la question de la place du rock en France et celle de la curiosité de ses adeptes. Un boulevard leur tend les mains et on a hâte de les retrouver sur scène. (Arno Jaffré)



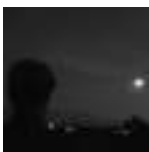
THE AA
To Be There
Autoproduit

Avec ce deuxième long format en 10 ans (plus un EP), les Agenais réussissent à réunir ce qui se fait de mieux dans la scène rock indépendante. Musicalement inspiré par ceux avec lesquels il a déjà partagé l'affiche – BJM, Chemical Brothers... - mais aussi par la scène art rock et post-punk, le quintette explore les fractures de notre époque, refusant de se voiler la face pour aborder frontalement des sujets aussi graves et profonds que l'inceste ("Inner Sun"), le deuil ("Max is Higher"), l'addiction au numérique ("Way Beyond Your Feed") ou les combats intérieurs ("The Hidden Moon"). Le groupe ne s'enferme jamais dans les stéréotypes d'un genre et réussit à surprendre tout en offrant une incroyable cohérence tout au long de cet album. Avec *To Be There*, The AA se place résolument au-dessus de la mêlée pour reprendre un terme que les locaux apprécieront, créant des atmosphères dans lesquelles on aimera se perdre. Et cela, peu de groupes savent le faire. (Xavier-A. Martin)



PËRL
Architecture du Vertige
Klonosphère

Quatre ans après son dernier opus, Përl revient avec un disque qui montre à quel point ce groupe est singulier. Le combo propose une musique que l'on peut classer comme post-metal mais, à ce style, il intègre des éléments indie-rock qui font toute l'originalité du groupe. À la fois très agressif et très mélodique, cet album sait alterner les tempos rapides et lents pour offrir une musique qui semble résonner comme la retranscription parfaite du clair-obscur. Ceci est particulièrement vrai pour la reprise de "Fjara" des Islandais de Sólstafr qui Përl fait totalement sienne en la chantant en français. Comme toujours avec les Parisiens, les textes sont d'une beauté à couper le souffle dans une veine baudelairienne romantique et sombre. Un disque qui sait installer des climats particulièrement intéressants et dont l'écoute ne laisse pas indemne tant l'écriture du groupe est écorchée vive. (Pierre-Arnaud Jonard)



LUNAR ROCK
Stay Low for a Reason
Autoproduit

Après un premier EP en 2023, *The Dream of Sad City*, le duo angevin revient avec un premier long format qu'il aura eu le temps de peaufiner. Définitivement ancrés dans l'univers onirique de Slowdive ou Motorama, les titres offrent une plongée dans une dream pop matinée d'une nostalgie que ne renieront pas les amateurs de cold wave et plus généralement de musiques froides, comme sur ce "Blind at Heart" enveloppé d'une douce brume grisâtre qui rappellera à certains les sons ouatés de *The Human League* ou de *Cigarettes after Sex*. Avec le titre suivant, "My Angel is Gone", qui évoque par certaines de ses atmosphères les compositions de *The National*, on comprend toute la richesse de l'univers qui nous est proposé comme une offrande inattendue. Plus le disque avance, plus on s'abandonne jusqu'à un lâcher prise complet, las de lutter dans un combat inégal et perdu d'avance tant cet album est doté d'une force magnétique rare. (Xavier-A. Martin)



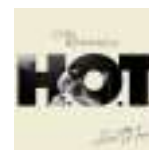
ANGE HALLIWELL
Spirit Are You Here ?
Autoproduit

Faire un disque basé sur une séance de spiritisme qui aurait plus ou moins bien tourné... Voici le terrain de jeu d'Ange Halliwell, harpiste depuis l'âge de 12 ans et auteur en cette fin d'année 2025 de *Spirit Are You Here ?*, étrange objet musical constitué de douze compositions emprunt d'un folk spectral. Ensemble de collages sonores et de samples de films horrifiques (*The Ring*, *The Others*) proposant une musique ambient à laquelle s'est aussi rattachée sur le titre "Trilogy" l'icône francophone du genre, Malibu, le déroulé de ce disque peu conventionnel ne propose donc pas autre chose qu'un passage vers l'autre monde. Musicalement, les arpèges électrosonnés de harpe présents en ces lieux offrent une sonorité à la fois contemporaine et surannée, entre sons 8-bit et néo-classique, minimalisme instrumental de circonstance. En résulte une expérience troublante à la frontière de deux dimensions, acoustiquement à mi-chemin entre l'archive sonore et le concert de musique de chambre. Sensoriellement saisissant ! (Julien Naït-Bouda)



FRANÇOIS STAAL
(Avant) La Brûlure
Chanson Rock et Autres Mots Volants

Avec ce nouvel album, le musicien, par ailleurs compositeur de bandes originales de films, montre toute l'étendue d'un talent dont on regrette qu'il ne soit pas plus largement reconnu, mais peut-être n'est-ce qu'une question de temps... C'est autour d'un monde interlope au milieu duquel se croisent des personnages improbables que François Staal a construit un décor musical en relief (les orchestrations sont remarquables), où l'on retrouve l'ombre des plus grands de Manset à Bashung en passant par Higelin. À la force du narratif vient se superposer la chaleur de mélodies baignées de rock, comme autant de placebos sur des plaies ouvertes par les accidents de la vie. Et si tous les titres sont plus sublimes les uns que les autres, mentionnons malgré tout "Les Accords Interdits" et "Les Amants du Red Roses" en duo avec Demi Mondaine, sommet parmi les sommets d'un disque qui les tutoie et même les embrasse. (Xavier-A. Martin)



CYRIL BENHAMOU
H.O.T.
Binaural Prod-Absilone

Pour cette nouvelle aventure musicale, le pianiste et multi-instrumentiste Cyril Benhamou s'est entouré de Pascal Blanc à la basse et Jérôme Mouriez à la batterie. L'idée de ce projet a émergé en juin 2024 lors d'un concert organisé par le festival jazz des 5 Continents où les musiciens ont ressenti le besoin d'unir leurs univers et leurs énergies autour d'une création libre et originale. Résultat : un album d'une grande beauté et d'une belle inventivité qui explose les frontières du jazz. "Irish Dance" a ainsi un petit côté celtique, "Abuelas" latino. Quant à "Hip Hop des Kids" le titre possède un groove irrésistible. On voyage beaucoup à l'écoute de ce disque et l'on est subjugué par les notes de piano irrésistibles. Cerise sur le gâteau, une reprise absolument phénoménale du "White Keys" de Chilly Gonzalez. Du grand art. (Pierre-Arnaud Jonard)

CHRONIQUES LIVRES



MATMATAH - 30 ANS FERME
Gwenaëlle Fleur - Steven Le Roy
Éditions Le Mot et le Reste
312 pages, 24 euros

Au milieu des années 90, un duo, les Tricard Twins, voit le jour non loin de la rade de Brest et commence à écumer les bars de la ville finistérienne. De rencontre en rencontre, les deux musiciens vont construire ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Matmatah. Que de chemin parcouru ! Pourtant tout n'était pas si bien parti que ça pour le groupe, snobé par Paris... trop celtique, pas assez comme-ci... jusqu'à ce que Zégut s'en mêle et le programme sur RTL, étincelle qui participera à mettre la machine sur orbite, jusqu'à cet Accor Arena à Bercy l'année dernière en forme de pied de nez à retardement. C'est remarquablement écrit si bien que l'on n'arrive pas à décrocher d'un récit qui plonge au plus près de la vie de ces musiciens dont on se plaît à penser au fil des pages qu'ils sont devenus nos potes. Mille anecdotes, les morceaux radiographiés, avec comme décor cette attachante ville de Brest, émaillent ce livre qui tient autant de la saga que de la biographie. Pour résumer : c'est la ouache ! (Xavier-A. Martin)



MARQUIS DE SADE
Philippe Gonin
Éditions Le Mot et le Reste
256 pages, 22 euros

Philippe Gonin, musicologue, guitariste et écrivain, a jadis côtoyé le groupe de Rennes, réalisant notamment des interviews avec Philippe Pascal et Franck Darcel, deux de ses figures emblématiques. Ces entretiens sont aujourd'hui exhumés pour apporter une matière inédite et passionnante à un livre qui s'attache à retracer le parcours hors norme d'une formation portée au pinacle par nombre de fans orphelins après la dissolution prématurée du combo. Et ce après seulement deux disques. Pour cet ouvrage, l'auteur a également rencontré des acteurs de la scène rennaise ayant croisé la route des Marquis de Sade ainsi que des proches comme Étienne Daho, Dominique A ou encore Pascal Obispo. Indispensable pour les nostalgiques amoureux d'une formation qui aura marqué à jamais le paysage rock français. (Xavier-A. Martin)



THE CURE ON TOUR
Jérémy Wulc
Éditions Glénat, 256 pages, 45 euros

Qui, pris par la vague froide de la cold-wave au beau milieu des années 80, n'a jamais eu l'envie d'afficher une tignasse hirsute agrémentée d'un rouge à lèvres flamboyant? Jérémy Wulc, fan et intime du groupe depuis pas mal d'années, nous livre une bio étonnante puisqu'il retrace la carrière du groupe par la voie du live et des tournées. Nous voici repartis à la fin des 70 pour y parcourir les concerts les plus emblématiques de la formation de Crawley. Au fil des tournées, des chaos et des différents line ups l'auteur égraine les concerts du groupe tel un chapelet que l'on triture religieusement. La carrière des garçons imaginaires est détaillée de façon originale et décalée jusqu'à l'ultime tournée de 2022 et l'album sorti l'an passé. Au fil des 250 pages remplies de photos inédites le fan pourra étancher sa soif de connaissance... Un livre écrit par un fan des Cure pour les fans ! À découvrir absolument. (Xavier Palau)



THE CURE (DOCU-BD)
Jérémy Wulc + collectif de dessinateurs
Éditions Petit à Petit
144 pages, 21,90 euros

Depuis leurs débuts et un premier concert au kiosque à musique de Crawley jusqu'à la tournée de *Songs of a Lost World*, leur dernier album en date, Jérémy Wulc (voir *The Cure on Tour* plus haut), nous transporte à travers les 40 années de carrière du groupe, nous refaisant vivre son parcours qui n'a pas toujours été un fleuve tranquille. Si Robert Smith occupe naturellement une place centrale dans le récit, les autres musiciens ne sont pas laissés pour compte. On comprend bien pourquoi et comment les différents changements de line-up se sont opérés au fil des années et au gré des albums. Entre les chapitres en bande dessinée au cours desquels plusieurs artistes talentueux se sont relayés pour les planches, l'auteur agrmente son propos d'anecdotes, de chroniques, de documents d'archive et d'informations qui permettent de revivre les étapes clé de la formation et de s'immerger dans son monde d'une manière si réaliste que l'on s'imagine faire partie de l'entourage proche des musiciens et même pouvoir les toucher. Avec une pensée spéciale pour Perry Bamonte. (Xavier-A. Martin)



ON NE DIT PAS TU ÉCOUTES DE LA MERDE
Gilles Suchey
Éditions Battements par Minute, 240 pages, 10 euros

Ce livre formule un délicieux appel à la lucidité : nous sommes tous et toutes influencés dans la manière de construire et d'assumer nos goûts musicaux. Synthétisant et associant les thèses de Bourdieu, Debord, Adorno,... l'auteur construit un propos libérateur et conscient, en pointant en particulier la toute puissance de l'industrie musicale capitaliste, qui s'est développée quasi-simultanément à l'arrivée des premiers supports physiques de musique enregistrée, a prospéré à travers une succession de cycles technologiques et a façonné d'une certaine manière les musiques populaires. Au fil des chapitres reliant parcours personnel et angles thématiques, il construit progressivement sa démonstration, entre désabusement, provocation et auto-critique. Derrière un certain pessimisme, Gilles Suchey préserve une véritable lueur d'espoir en reconnaissant cette immuable capacité des artistes à créer de l'inattendu et de l'émerveillement, au cœur de l'océan de standardisation de l'industrie musicale. (Laurent Thore)

LONGUEUR D'ONDES

DÉTONATEUR MUSICAL DEPUIS 1982



Dossier Chanson Française

LA PAROLE EN MOUVEMENT

BLONDBÉLIER, CLEMIX, CYRIL MOKAIESH, DEBOUT SUR LE ZINC, FIL, FRANÇOIS STAAL, LES HURLEMENTS D'LEO, LOUIS LA FLEMME, MAREK ZERBA, MICHEL CLOUP, NICOLAS PAUGAM, OLDELAF, PASCAL GRUFFAZ, SAM SAUVAGE, YVES JAMAÏT

NUMÉRO 108 - 12 EUROS - JANVIER 2026

THE TWIN SOULS * SORTILÈGE * BUKOWSKI * GRANDMA'S ASHES * KIDS RETURN * DIRTYDEEP * LA CAFETERA ROJA